Pierre Paul Curvale

# essai sur
# l'usage de la pensée rationnelle

première édition
26 septembre 2013

Cet essai a été déposé sous pli cacheté
à l'Académie des sciences à Paris,
et enregistré le 21 octobre 2013
sous le numéro 18052

# sommaire


| | | |
|---|---|---|
| | introduction | 5 |
| 1 | l'individuel et le collectif | 7 |
| 2 | l'existence et l'être | 15 |
| 3 | l'immanence et la transcendance | 29 |
| 4 | le fictif et le réel | 55 |
| 5 | le naturel et le surnaturel | 93 |
| 6 | la connaissance du divin | 159 |
| | conclusion | 185 |

# introduction

Notre pensée n'a pas la possibilité de manipuler directement les objets auxquels elle s'intéresse. Elle ne peut raisonner que sur leur représentation mentale ou sur l'énoncé de leur définition. Ce faisant, elle les remplace par des images, des musiques, des odeurs ou bien par des concepts abstraits, qui sont sensés les représenter. Nous avons tendance à croire, sans vérifier dans chaque cas que c'est bien vrai, que ces concepts ne sont pas de purs produits de notre pensée mais qu'ils correspondent d'une certaine façon à la structure réelle de l'univers, mais peut-on le démontrer ? Peut-on prouver qu'il existe bien une *adéquation* entre les concepts qui rendent l'univers intelligible aux hommes et cet univers lui-même ? Probablement non, car il faudrait étudier la pensée humaine en se servant, de quoi donc ? de cette pensée elle-même. Illustrons cette situation par une comparaison, qui certes ne prouve rien : on ne peut pas vérifier l'exactitude d'un étalon de longueur en se servant de la graduation de ce même étalon ! Il faut disposer d'un étalon primaire, extérieur à celui que l'on veut contrôler. De même l'étude de l'adéquation de la pensée humaine à l'univers nécessite des connaissances objectives et sûres décrivant l'univers.

Nous allons choisir, depuis les textes les plus anciens connus, ceux dans lesquels on trouve l'expression d'une *pensée rationnelle* originale, résultant de l'activité de *l'intellect.* Notre but n'est pas de nous appuyer sur des auteurs anciens comme des disciples serviles – beaucoup de gens le font, hélas ! – mais de réexaminer une fonctionnalité propre à l'homme qui manque, semble-t-il, aux animaux, *la raison.* C'est sur elle que s'est appuyée la pensée des hommes qui ont transformé la surface de la terre depuis le néolithique. Nous allons nous réapproprier leurs concepts, qui sont

bien connus, mais nous allons les modifier pour les adapter au sujet de notre étude, qui est celui-ci :

*Comment faire usage de la raison*
*en matière scientifique au XXIe siècle ?*

# 1
# l'individuel et le collectif

Lisons d'abord ce texte, mis par écrit quinze siècles avant notre ère.

*L'Homme a mille têtes, il a mille yeux, mille pieds. Couvrant*
*la terre de part en part, il la dépasse encore de dix doigts.*
*L'Homme n'est autre que cet univers,*
*ce qui est passé, ce qui est à venir.*
*Il est le maître du domaine immortel,*
*parce qu'il croît au-delà de sa nourriture.*
*Telle est sa puissance !* Rg-Veda X, 90

Le Rg-Veda est un recueil d'hymnes qui étaient utilisés dans des cérémonies liturgiques, mais ce n'est pas notre propos d'étudier quel était à cette époque-là le comportement des hommes confrontés à des réalités transcendantes qu'ils n'avaient aucun moyen objectif de connaître. Si ce texte est important pour nous, c'est parce qu'il comporte un concept abstrait représenté dans cette traduction par l'expression « l'Homme » avec une majuscule. Le langage dont disposaient les auteurs ne comportait encore aucun mot abstrait, ce qui leur imposait d'utiliser le même mot pour se désigner eux-mêmes, individus différents les uns des autres, et pour raisonner sur une réalité universelle et immuable dont ils se sentaient tributaires. Bien sûr, ils n'étaient pas dupes ; ils savaient qu'eux-mêmes n'étaient pas extensibles à tout l'univers, qu'ils avaient eu chacun une naissance sur la terre, et que la croissance de leur corps était le fait des aliments qu'ils mangeaient.

Un autre passage est un questionnement sur la création de l'univers. Il est guidé par ce que nous appellerions aujourd'hui la *curiosité intellectuelle,* qui est en fait le *désir de comprendre.* Lui aussi manifeste l'usage de la raison par les auteurs.

*Qui sait en vérité, qui pourrait l'annoncer ici :*
*d'où est issue, d'où vient cette création ?*
*Les dieux sont en deçà de cet acte créateur :*
*qui sait d'où il émane ?*

*Cette création, d'où elle émane,*
*si elle a été fabriquée ou si elle l'a pas été,*
*Celui qui veille sur elle au plus haut du ciel le sait sans doute*
*ou peut-être ne le sait-il pas ?* Rg-Veda X, 90

Aucun positionnement religieux n'est possible à partir de ce texte puisque les dieux particuliers, ceux auxquels on s'adresse dans la liturgie, sont en deçà de l'acte créateur sur lequel on s'interroge, tandis que Celui qui est au delà de cet acte, on ne l'appréhende que comme un concept universel : ce qu'il sait ou ne sait pas est inaccessible. La pensée de l'auteur de ce texte est donc indubitablement produite par ses capacités intellectuelles : c'est l'usage le plus ancien connu de la pensée rationnelle.

Certes d'autres hymnes témoignent que les hommes sont tendus vers un dieu créateur unique, et ressentent le *désir de connaître* ce dieu et d'entrer en relation avec lui, mais ces chants ne sont que des mythes qui ne font pas appel à la raison. Ces hommes ne s'adressent pas directement au créateur, qui d'ailleurs ne leur répond pas. Ils se contentent d'exprimer tout haut un questionnement qui surgit en eux sans qu'ils l'aient eux-mêmes formulé. Ils se disent les uns aux autres :

*Quel est ce dieu, que nous le servions par notre oblation ?*
Rg-Veda X, 121
Nous reproduisons cet hymne en encart page 32

Or nous reprenons ces textes dans le cadre d'une nouvelle recherche. La question que nous nous posons maintenant ne porte pas sur le créateur mais sur la façon de penser des hommes doués de raison. C'est tout autre chose ! C'est pourquoi, nous faisons le choix de ne retenir du Rg-Veda que l'hymne X, 90 mais pas l'hymne X, 121.

Une remarque évidente est que la lignée des hominidés n'a pas attendu l'invention de l'écriture pour que les individus s'insèrent dans une collectivité. Ils le faisaient déjà bien avant le Rg-Veda. Notons un point que l'on peut vérifier facilement en observant le comportement des animaux actuels.

*Les espèces animales qui sont apparues avant les hommes dans l'histoire de la vie sur la terre font elles-aussi la distinction entre l'individuel et le collectif.*

Voici un exemple. Nous sommes en octobre près d'une forêt des environs de Paris. Les pigeons ramiers, qui ont vécu l'été par couples en cachant leurs nichées dans les grands arbres de notre région, se préparent maintenant à migrer vers des montagnes où les arbres ne perdront pas leurs feuilles. Ils en reviendront en avril pour retrouver notre ciel brumeux qui diffuse la nuit les lumières intenses d'un aéroport voisin, et pour y retrouver leur nid. Ce qui semble leur convenir chez nous pour s'occuper de leurs oisillons c'est que, l'obscurité complète n'existe jamais, même par nuit sans lune. En ce moment, en plein jour, plusieurs dizaines de ramiers se rassemblent sur une toiture, attendant calmement un signal qu'ils connaissent tous, l'envol de l'oiseau du bas, le plus proche du chéneau. Les autres s'envolent à sa suite, chacun dans le sillage d'air de celui qui le précède. Cette formation de nombreux individus décrit un cercle de plusieurs centaines de mètres et revient se poser sur la même toiture. Elle recommencera ce manège dans un moment. C'est, si nous devinons bien ce qui se passe, l'entraînement des jeunes nés au printemps dernier à voler au long cours. Notons quatre points :

- Chaque ramier sait qu'il occupe une place particulière dans la formation ; il a donc conscience d'être un *individu* parmi les autres. Nous sommes en droit d'affirmer cela, bien que nous soyons incapables de savoir comment cette conscience est ressentie subjectivement par les oiseaux.

- Chaque ramier sait qu'il est inséré dans la même *collectivité* que ses voisins immédiats. Nous constatons d'une façon générale que tous les animaux ont ainsi un comportement différent selon qu'ils sont au sein de leur espèce, ou en présence de ceux des autres espèces.
- Chaque ramier possède des *fonctionnalités* qui lui permettent de tenir son rôle dans la migration collective. Il a des yeux pour voir les contrées traversées, des ailes pour voler, des plumes sensibles aux déplacements d'air, etc.
- La collectivité est capable de *performances* pour organiser la migration : l'initiation des jeunes, le souvenir du trajet précédent, la transmission des ordres au sein de la formation. Elle est organisatrice et fédératrice.

Quittons cet exemple, qui porte sur des animaux dont nous croyons – est-ce démontrable ? – qu'ils n'ont pas de pensée abstraite, pour en venir au sujet de notre étude. *Comment la pensée rationnelle intervient-t-elle dans les comportements des hommes ?*

Il est utile d'examiner comment nous décrivons les choses et les êtres dans notre façon habituelle de parler. Voici un exemple tout simple :

> *Nous rencontrons une personne à qui nous voulons parler de notre ami Paul et nous échangeons quelques mots avec elle: « Vous savez bien ! c'est l'homme roux qui habite la maison en briques proche du marché couvert. »*

Sans même y penser nous employons une notion principale qui exprime clairement de quoi nous parlons ; c'est « un être » ; dans ce cas précis c'est « un homme ». Tout le reste est fait de précisions qui s'appliquent à cet être-là. Même la locution *« Vous savez bien »* le qualifie, lui, car elle signifie dans ce contexte *« Il est connu de vous »*.

Remarquons que le mot « homme » recouvre tout un ensemble de *caractères génériques* que les philosophes appellent la *quiddité,* ou

plus simplement la *nature humaine,* qui expriment le fait que Paul appartient au genre humain. Citons la bipédie, le langage articulé, la pensée abstraite et même des facultés mystérieuses pour s'interroger sur ce qui transcende son propre corps et son propre mental. Mais dans la vie courante nous ne mentionnons que quelques-uns des caractères de Paul, ceux dont nous avons besoin pour préciser de qui nous parlons, ici la couleur de ses cheveux et la maison qu'il habite. Ces *caractères particuliers,* éventuellement modifiables, ne s'appliquent pas à l'ensemble du genre humain. On pourrait dire de façon savante qu'ils appartiennent à son *haecité* ; disons plus simplement que ce sont certaines de ses *particularités.* Cette façon de raisonner est très générale, et ne s'applique pas seulement à l'homme. Toutes les entités d'un même genre ont les mêmes caractères génériques mais sont, du fait de leurs caractères particuliers, des spécimens différents les uns des autres.

*Telle est de nos jours la façon la plus courante de raisonner.*

*Les hommes sont des éléments d'un ensemble, le genre humain. Ils sont représentés par leurs propres fonctionnalités, que l'on classe en deux sous-ensembles :*

- *le sous-ensemble des caractères génériques (la quiddité),*
- *le sous-ensemble des caractères particuliers (la haecité).*

*Le genre humain n'est caractérisé ainsi que par les caractères qualifiant les individus, par rien qui leur soit étranger.*

Là, nous sommes perplexes, car nous ne retrouvons pas chez nous la pensée des gens qui chantaient jadis l'hymne X, 90 du Rg-Veda. La distinction que nous faisons entre les caractères génériques et particuliers des hommes n'existait pas chez eux. Par contre ils avaient un concept grandiose, que faute de termes abstraits ils désignaient par le même mot *Homme* ; c'était en quelque sorte *« l'homme générique »,* étendu à tout le domaine sur lequel celui-ci exerçait sa puissance. Ces gens chantaient : *« l'Homme a mille têtes, il a mille yeux, mille pieds ; il couvre la terre de part en*

*part : il est ce qui est passé, ce qui est à venir ; il est le maître du domaine immortel ; telle est sa puissance ! »* Ce ne sont pas là des caractères individuels mais les performances d'une entité collective : *« l'homme générique a simultanément de multiples pensées ; son regard se pose sur une multitude d'objets ; ses mouvements lui donnent accès à de très nombreux lieux ; il est présent sur toute la terre ; il était là avant nous et nous y succédera ; sa souveraineté s'exerce sur tout ce qui ne meurt pas. Telles sont ses performances ! »*

On définit le genre humain par ce qu'il est capable de faire collectivement et non pas individuellement. Certes, les individus sont des acteurs dans la collectivité, mais ils le sont par leur *contribution aux performances de cette collectivité,* pas par *l'utilisation désordonnée de leurs propres fonctionnalités.* Il y a là une façon de penser originale, qui ne trouve pas à s'exprimer dans la théorie des ensembles, mais qui est cependant une démarche de pure logique. C'est *l'insertion des entités individuelles dans une entité collective.*

Ne nous méprenons pas. Le pauvre vocabulaire dont nous disposons pourrait laisser croire que nous parlons de situations concrètes comme par exemple la gestion de ses ressortissants par un gouvernement. Non. Il s'agit ici de la correspondance, de portée universelle, entre deux statuts possibles pour les objets auxquels s'applique la pensée, *l'individuel* et *le collectif.*

Au stade où nous en sommes dans notre réflexion, nous analysons seulement la pensée des hommes, telle qu'elle s'est exprimée dans le Rg-Veda, sans nous demander comment le monde est réellement fait. Nous reportons à un chapitre ultérieur, à Platon, la question de savoir si le monde réel est accessible à cette intelligence-là.

*L'insertion de l'individuel dans le collectif*
*est une composante de l'intelligence humaine.*

C'est peut-être l'un des premiers outils logiques dont le genre humain a disposé, mais c'est un outil qui permet aujourd'hui encore, d'orienter des recherches scientifiques. Voici en quoi il consiste :

*L'insertion de l'individuel dans le collectif est composée de deux processus opératoires :*

- *la coordination des fonctionnalités individuelles par le collectif,*
- *la contribution de l'individuel aux performances collectives.*

*Ces processus sont valides dans tout le domaine sur lequel s'exerce la raison humaine. Ils ne dépendent pas des objets concrets sur lesquels portent les raisonnements mais seulement du statut qu'on leur attribue.*

- *ce qui a le statut d'individuel est enclin à contribuer au collectif ;*
- *ce qui a le statut de collectif est enclin à coordonner l'individuel.*

Il ne suffit pas que la raison dispose de processus logiques valides dans tout le domaine où elle s'exerce ; il faut aussi qu'elle sache les appliquer à des objets concrets. Pour cela, la toute première étape d'un raisonnement particulier consiste à attribuer à deux objets les statuts logiques d'individuel et de collectif l'un par rapport à l'autre. Cette prémisse sera selon les cas une hypothèse ou une donnée d'expérience.

Remarque : selon nos connaissances en sciences de la nature, il n'est possible de définir les caractères *génériques* que pour les individus appartenant à une même espèce. Dans cet essai, je limite le *genre humain* à la seule espèce *homo sapiens sapiens.*

# 2

# l'existence et l'être

C'est à ce stade de notre réflexion que nous nous posons la question :

*Qu'est-ce qu'un être ?*

Ce que nous appelons un *être* dans la vie courante est quelque chose de plus qu'un individu qui serait réduit à sa quiddité, c'est-à-dire isolé de toute collectivité. C'est évidemment *l'insertion de l'individu dans une collectivité* qui fait que nous parlons d'un *être*. Tout au moins c'est la seule façon dont nous pouvons aborder le problème de l'être aujourd'hui, en oubliant une bonne partie des philosophes et des théologiens qui nous ont précédés, et qui ont fourni des définitions diverses et contradictoire de l'être. Nous devons abandonner aussi les définitions des dictionnaires qui sont elles aussi contradictoires. Depuis la période moderne, la plupart des dictionnaires français reprennent les deux définitions que voici :

- D'une part, ils font découler le nom commun « un être » d'un sens particulier du verbe être que les grammairiens appellent son sens antonomastique. Voici de quoi il s'agit. Le verbe être a habituellement un rôle copulatif, pour relier un attribut à un sujet. On peut dire par exemple en langage courant : « telle chose est réelle », mais si l'on dit seulement : « cette chose est », tout se passe comme si l'on avait omis l'attribut « réelle » sans pour autant changer le sens de la phrase. Or dans cette curieuse façon de faire, c'est toujours l'adjectif « réel » qui est sous-entendu, jamais un autre attribut. Pourquoi ? personne ne le sait vraiment. On en arrive ainsi à définir « un être » comme « toute chose qui possède un caractère

de réalité, par opposition aux choses qui ne sont qu'apparentes ou fictives ». Nous prenons la décision dans cet essai de ne jamais utiliser le mot « être » dans ce sens, mais de dire seulement : « cette chose existe » sans statuer sur son caractère de réalité. Nous verrons plus loin que la réalité est un concept différent de la simple existence.

- D'autre part, les mêmes dictionnaires définissent « l'ontologie » comme la « théorie de l'être », en désignant par le mot « être », non plus un attribut qui qualifie chaque individu, mais un concept général dont tous les individus seraient tributaires ; ce serait un principe nécessaire sans lequel les fonctionnalités des individus resteraient infructueuses. Le mot utilisé provient comme précédemment du verbe être, mais à travers une autre forme grammaticale propre à la langue grecque :

  ὁ ὤν , τοῦ ὄντος.

  C'est un participe présent substantivé, ce qui exprime que ce principe est *permanent dans le temps,* c'est-à-dire qu'il est *le même dans toutes ses occurrences.* Il n'existerait qu'une seule qualité d'être, la même dans tout l'univers.

Si nous donnions ce deuxième sens au mot « être », nous nous heurterions très vite à une difficulté : la pensée rationnelle, puisque c'est d'elle que nous parlons, ne peut pas se satisfaire de l'affirmation non fondée qu'il existe un principe incontournable auquel elle doit se soumettre. Elle doit d'abord s'interroger sur elle-même et se poser une question préalable :

*Est-il possible rationnellement de démontrer*
*qu'il existe un principe permanent et universel*
*qui rend intelligibles les fonctionnalités des individus ?*

Disons tout de suite que nous n'arriverons pas à répondre directement à cette question qui est mal posée.

- Nous sommes ainsi contraints à donner un troisième sens au verbe être.

Comme il s'agit d'une innovation, cela va sans doute faire frémir d'épouvante les grammairiens attachés aux règles syntaxiques établies. Voici ce que nous allons faire.

> Les grammairiens nous disent que le verbe « être » n'existe qu'à la voix active, or nous aurons besoin de donner un sens réfléchi ou passif à des expressions de la forme « être + adjectif attribut ». Nous utiliserons pour cela des formes conjuguées composées :
>
> | | |
> |---|---|
> | être utile | voix active |
> | se rendre utile | forme pronominale réfléchie |
> | être rendu utile | voix passive |
>
> De nombreux adjectifs admettent de prendre la place de l'adjectif « utile » de cet exemple. Nous ferons de même avec les adjectifs « présent » et « absent ».
>
> | | |
> |---|---|
> | être présent | voix active |
> | se rendre présent | forme pronominale réfléchie |
> | être rendu présent | voix passive |
>
> Nous avons bien sûr le droit d'utiliser ces formes verbales qui sont d'usage courant, et dont le sens ne fait aucun doute à quiconque parle le français. Ce qui constitue une nouveauté c'est la façon dont nous les considérons ; nous nous permettons d'affirmer que *les formes conjuguées avec « rendre » comme auxiliaire sont des formes conjuguées du verbe « être ». N*ous analysons la phrase « Rends-toi utile ! », en déclarant que son verbe est l'impératif pronominal réfléchi du verbe « être ».

Précisons encore notre vocabulaire : nous allons nous conformer à l'usage courant qui attribue le même mot aux individus et à ce qui les rend aptes à former la collectivité. En fait on ne peut pas se tromper car le mot être ne prend son sens collectif que dans un seul cas, *lorsqu'il est employé seul (sans qualificatif) et qu'il est introduit par l'article défini singulier.*

Nous nous donnons donc deux définitions :

*définition d'un être*

| |
|---|
| *Un être est un individu rendu présent à une collectivité.* |

*définition de l'être*

| |
|---|
| *L'être est ce dont les individus disposent pour se rendre présents à leur collectivité.* |

Dans cet essai nous reviendrons plusieurs fois sur la notion d'être pour préciser progressivement en quoi elle consiste.

Venons-en à l'objet de notre réflexion, la pensée rationnelle. En tout premier lieu, nous devons affirmer un présupposé non-démontrable, souvent caché, que la plupart des philosophes et des scientifiques utilisent communément mais hélas ! en commettant l'erreur des ne pas l'intégrer dans leurs théories,

*l'invariance de la pensée*

| |
|---|
| *La pensée rationnelle reste inchangée au cours du temps.* |

Tout au long de cet essai, nous citerons des textes anciens en supposant implicitement que *la pensée rationnelle est la même en nous au XXI^e^ siècle que chez les auteurs du passé.* Mais nous devrons tenir compte du fait que nos prédécesseurs n'appliquaient pas leur pensée aux mêmes observations expérimentales que nous. Cela nous amènera à faire la distinction entre la pensée elle-même et son contenu.

Les concepts utilisés par la pensée permettent de rassembler en un seul raisonnement une multitude d'observations qui, sans eux, seraient indépendantes. On les considère le plus souvent comme des *explications* qui rendent ces observations intelligibles. Par exemple le principe d'Archimède sert à *expliquer* pourquoi les bateaux flottent sur l'eau ; tous les bateaux et non pas tel ou tel bateau particulier. Mais qui donc est capable de dire si un énoncé

est *explicatif* ou non, sinon l'homme qui l'utilise ? Il n'est pas possible d'énoncer un concept de façon absolue ; il faut nécessairement faire intervenir l'homme, qui devra ériger sa propre pensée en juge de ce qui est, pour elle, une *explication.*

*Seule la pensée humaine peut énoncer les concepts qui lui conviennent.*

Cela ne veut pas dire que l'homme soit le seul être à penser dans l'univers. Mais la pensée rationnelle, dont nous sommes si fiers ! s'exprime dans notre mental ; les autres êtres, par exemple les ramiers dont nous avons parlé plus haut, ont un cerveau différent du nôtre et des facultés mentales différentes des nôtres ; il est pratiquement certain que leurs représentations mentales, si nous les connaissions, ne seraient pas admises comme des explications par notre pensée.

*La pensée rationnelle fait partie de la quiddité des êtres humains.*

La pensée se situe à l'intérieur de chaque être humain ; elle ne peut s'exercer que sur des connaissances qui s'y trouvent aussi, après avoir d'abord été observées par les sens, puis mémorisées et conceptualisées. Rappelons-nous la citation célèbre d'Emmanuel Kant : « Toute connaissance commence par les sens, passe par l'entendement et finit par la raison ». Or ce n'est pas des connaissances elles-mêmes que nous voulons parler dans cet essai, mais de *la démarche intellectuelle qu'il convient d'adopter pour les acquérir.* Que devrons-nous observer ? Comment devrons-nous interpréter ce que nous aurons constaté ? Nous avons l'intuition que nous risquons d'aboutir, selon la façon dont nous allons nous y prendre, soit à des connaissances vraies, soit à des connaissances fausses. Mais cette intuition reste diffuse tant que nous ne savons pas ce qu'est *la vérité.*

Nous pouvons observer les performances manifestées collectivement par le genre humain, mais elles sont le fait d'une multitudes d'êtres humains qui, tout en disposant du même intellect que nous, utilisent des connaissances différentes des nôtres. Soyons conscients de notre situation :

> *Aucun individu humain ne peut acquérir par lui-même toutes les connaissances dont il a besoin pour s'insérer dans une collectivité. Il doit les recevoir d'une entité qui englobe tout le genre humain.*

Notre raison nous demande de limiter aussi strictement que possible le nombre des concepts à manipuler. Le plus simple est donc d'admettre que « cette *entité qui permet d'acquérir des connaissances d'origine collective »* est celle sur laquelle nous interrogeons : *l'être.*

C'est la philosophie occidentale qui s'applique, depuis maintenant vingt-cinq siècles, à définir l'être de façon abstraite. Cependant elle ne s'est que très rarement interrogée sur la validité de sa propre démarche. Les premiers penseurs grecs que nous connaissons ne séparaient pas la religion de la philosophie. Ils attribuaient à ce qu'ils ne comprenaient pas des noms de dieux ou de déesses, et parlaient de ces êtres mythiques comme si c'était des hommes ; souvent même ils les vénéraient. Il semble que ce soit *Xénophane* qui ait le premier dénoncé ce caractère anthropomorphique des fondements de la philosophie. Il était le membre le plus influent de l'école d'Élée, sans doute le fondateur de cette école. En fait ceux dont nous connaissons un peu la pensée sont deux de ses élèves, *Parménide* (504-450 avant notre ère) et *Zénon (*490-485 avant notre ère). Il ne nous reste guère que des fragments d'un texte de Parménide rédigé en vers intitulé « de la nature ». Nous allons citer quelques passages *de ce poème de Parménide,* non pas pour les adopter aveuglément, mais pour les comparer à notre propre pensée. Il s'agit de rétablir le lien historique, hélas rompu ! entre le moment où le genre humain a pris conscience qu'il disposait de la pensée

rationnelle et l'usage qu'il en fait de nos jours. Nous pensons en effet que la pensée a besoin, pour se développer, de se situer dans une histoire continue ; un penseur solitaire est stérile.

Les cinq premiers vers du poème expriment clairement, quoiqu'en un langage très imagé, quelle était l'intention de Parménide ; il s'agissait pour lui de parcourir une « route fameuse », emporté par des « cavales » et conduit par une « divinité » :

> *Les cavales qui m'emportent au gré de mes désirs,*
> *se sont élancées sur la route fameuse*
> *de la Divinité, qui conduit partout l'homme instruit ;*
> *c'est la route que je suis, c'est là que les cavales exercées*
> *entraînent le char qui me porte.*

Voyons plus précisément le sens de trois mots. Parménide se sent progresser *sur une route* (ἐς ὁδὸν) ; il ne va donc pas décrire une situation fixe mais changeante. *Les cavales* (ταί ἵπποι), qui évoquent poétiquement des juments trottant très rapidement, illustrent l'impétuosité de cette progression ; mais elles sont au service des désirs personnels de Parménide ; elles font donc partie de son propre mental ; elles sont en lui. La *divinité* (δαίμων) n'est pas le nom propre d'un dieu ou d'une déesse, à laquelle on pourrait prêter une forme corporelle, une psychologie ou des aventures ; c'est une entité capable de conduire l'homme sur une route qu'il ne connaît pas ; une entité dont les connaissances excèdent celles de tout être humain ; une entité qui va enseigner à Parménide comment penser sainement. Cette divinité a une étendue plus vaste que le mental de n'importe quel être humain.

*Parménide reconnaissait ainsi, dès les débuts de la philosophie, qu'il existait une entité intervenant à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de lui. Il l'appelait « divinité ». Nous la retrouvons aujourd'hui et la nommons « l'être ». Nous allons voir que nous lui affectons pratiquement les mêmes caractéristiques.*

La description du voyage de Parménide est évidemment subjective. Elle comporte des métaphores propres à son espace mental : des *vierges, filles du soleil* (ἡλιάδες κοῦραι) guident sa progression, obtiennent l'ouverture d'une porte monumentale qui donne sur les chemins du jour et de la nuit, et le mettent en présence de la divinité. Or là, Parménide ne l'appelle plus divinité, mais déesse (θεὰ). Son style devient réaliste, comme s'il était en présence d'un être corporel capable même de lui toucher la main.

> *La déesse me reçoit avec bienveillance, prend de sa main ma main droite et s'adresse à moi.*

Parménide aurait-il brusquement oublié que cette divinité n'est qu'un concept abstrait qu'il a lui-même défini pour les besoins de sa propre pensée ? Bien sûr que non ! Il veut seulement faire comprendre à ses lecteurs que ce qu'il va exposer dans la suite du poème lui est provenu effectivement de ce concept. Il en a la certitude !

Il n'y a pas de paradoxe à cela. Parménide a recueilli ce qu'il a compris et, comme il s'agissait d'une méthode pour bien penser, il s'est appliqué à lui-même cette méthode. De là est venue sa certitude. La déesse l'avait prévenu :

> *Il faut que tu apprennes toutes choses,*
> – *et le cœur fidèle de la vérité qui s'impose,*
> – *et les opinions humaines qui sont en dehors de la vraie certitude.*

Elle lui avait alors présenté deux voies, les seules accessibles à sa pensée.

> *Allons, je vais te dire et tu vas entendre quelles sont les seules voies de recherche ouvertes à l'intelligence;*
> – *l'une, que l'être est, que le non-être n'est pas, chemin de la certitude, qui accompagne la vérité;*
> – *l'autre, que l'être n'est pas: et que le non-être est forcément, route où je te le dis, tu ne dois aucunement te laisser séduire.*

Elle avait insisté pour la première voie, en précisant qu'il n'y recevrait que des connaissances véridiques :

> *Tu ne peux avoir connaissance de ce qui n'est pas, tu ne peux le saisir ni l'exprimer.*

Il a donc rédigé un poème comportant aussi bien ce qui s'impose *avec certitude* que les opinions humaines *incertaines.* Mais il a pris soin de ne suivre lui-même que la première route, celle qui accompagne la vérité. Ainsi conforté par la divinité elle-même, Parménide nous a laissé une exposé structuré, professé magistralement, auquel nous pouvons comparer notre propre philosophie.

À la première lecture, nous ne partageons pas l'optimisme de Parménide ; nous sommes même très réticents à le suivre. Il admettait implicitement qu'il détenait désormais un outil pour juger sa propre pensée en se servant de cette pensée elle-même ; nous pensons aujourd'hui que ce n'est pas possible. Mais à la réflexion, nous nous rendons compte que, dans ce cas, c'est lui qui avait raison et nous qui risquions fort d'être hors-sujet. En effet, ne l'oublions pas, la seule question posée est d'analyser le fonctionnement de la pensée humaine, et rien d'autre.

Notre erreur vient de ce que nous n'utilisons pas le verbe « être » (εἶναι) dans le même sens que Parménide. La preuve en est que nous trouvons dans son texte un mot que nous ne connaissons pas, ἐὸν ἔμμεναι, mais qui est très certainement une forme conjuguée du verbe εἶναι. Voyons la phrase entière :

| | |
|---|---|
| Χρὴ τὸ λέγειν τε νοεῖν τ΄ἐὸν ἔμμεναι<br>ἔστι γὰρ εἶναι, μηδὲν δ΄οὐκ ἔστιν | (τ΄ἐὸν = τά οἷον) |

Le mot ἔμμεναι ressemble à un participe moyen parfait, mais il se trouve que le verbe εἶναι ne possède ni le moyen ni le passif. Parménide, soucieux de préciser au plus juste sa pensée, aurait-il inventé lui-même cette forme inusuelle, qui serait ensuite tombée

dans l'oubli ? Nous n'en savons rien. Ce participe est substantivé ; c"est un accusatif neutre pluriel qui désigne ici les choses que l'on peut dire et penser, les seules choses qu'il soit possible de dire et de penser. Mais quel est exactement son sens ?

Il serait présomptueux de vouloir traduire cette phrase de Parménide sur laquelle les meilleurs hellénistes se sont cassés les dents ; nous ne le ferons pas. Nous ne pouvons que la paraphraser pour l'adapter à notre propre démarche intellectuelle. Il se peut que cette nouvelle formulation nous rapproche de la démarche de Parménide ; il se peut aussi qu'elle nous en éloigne ; nous ne le saurons jamais. Toujours est-il que, comme par le passé, c'est sur cette phrase que doit se fonder toute philosophie de l'être.

*Il ne faut dire et penser que ce qui s'est par soi-même rendu présent, car l'être y est présent, le non-être en est absent.*

Nous donnons au verbe *être* le sens d'*être présent,* c'est-à-dire d'*être accessible à la pensée.* Mais nous faisons plus que cela ; nous utilisons la forme conjuguée réfléchie *« ce qui s'est rendu présent ».* Nous exprimons ainsi deux choses :

- Nous ne sommes pas dans une situation fixe ; nous parcourons un voyage qui nous transforme intérieurement ; la teneur de nos pensées et de nos paroles évolue au cours de notre vie.
- Les connaissances que nous devons considérer comme véridiques, sont celles qui se sont présentées d'elles-mêmes, *sans que nous ayons eu à les imaginer.*

Nous sommes confrontés à un dilemme, une double tentation, choisir le *véridique* ou l'*imaginaire.*

*La question fondamentale qui se pose à l'être humain est de faire le discernement entre le véridique et l'imaginaire.*

Nous ne pensons pas que *la vérité* (ἡ ἀλήθεια) soit l'aboutissement de notre route – nous n'en savons rien – mais que *la recherche de la vérité* est une exigence permanente, qui s'impose à nous quel que soit le point de la route où nous nous trouvons. C'est en quelque sorte une ascèse intellectuelle.

> *Nous qualifions de véridique tout ce qui est conforme à la recherche de la vérité ou au désir de connaître la vérité.*

Lorsque Parménide utilisait le verbe dire (λέγειν) il pensait sans doute, d'une façon plus générale, à tout ce que les hommes se transmettent par tradition orale ou écrite. Lorsqu'un individu veut faire connaître une idée, il n'a à sa disposition que sa propre pensée, dans l'état où elle se trouve, en un lieu et à une date particuliers. De même si un autre individu veut prendre connaissance de cette même idée, il n'a à sa disposition que sa propre pensée, dans un autre état, en un autre lieu et à une autre date. Pour que ces deux individus coopèrent efficacement à une même performance collective, il est nécessaire qu'ils soient insérés dans une même collectivité, par exemple dans une même civilisation. Ce qui les réunit doit donc s'étendre dans l'espace et dans le temps sur des civilisations entières.

> *La pensée doit être universelle, faute de quoi les fonctionnalités des individus resteraient infructueuses.*

On ne peut assigner à l'être aucune limitation dans le temps et dans l'espace. On ne lui connaît ni commencement ni fin. Il est partout le même, dans son intégralité, sans qu'une quelconque partie de son contenu puisse être amputée. Il ne subit pas la moindre fluctuation, pas la moindre interruption.

Par contre, si l'on s'avisait d'attribuer à l'être des caractéristiques imaginées, on ne pourrait que s'inspirer du monde environnant, où l'on observe des objets inégalement répartis et des phénomènes

fonctions du temps. Ce serait la deuxième voie de recherche, celle qui était déjà dénoncée par Parménide. Comme lui, nous éviterons soigneusement de nous y engager.

| *L'être est permanent et universel.* |
|---|

Nous désirons quand même comprendre comment se forment les performances collectives, car elles font appel à des notions qui transcendent les fonctionnalités de individus. Pour cela, il nous faudrait savoir *comment se fait l'articulation entre l'être et la pensée individuelle.*

Lorsqu'une réflexion, comme celle que nous menons ici, devient trop abstraite, il est souvent utile de revenir à des considérations plus simples. Et pour nous détendre rien n'est plus efficace que de nous plonger dans un texte humoristique d'une-incomparable-valeur. L'idée nous vient en effet de relire, selon Rudyard Kipling dans ses histoires comme çà (just-so stories), *comment la première lettre fut écrite.*

Résumons ce qui est arrivé à Tegumai. Cet homme néolithique était un primitif qui vivait confiné dans une caverne et ne portait que très peu de vêtements. Il ne avait pas lire, ne savait pas écrire et n'en avait nulle envie. Il était tout-à-fait heureux ainsi, … sauf quand il avait faim ! Ce jour-là précisément, il sortit et descendit par le marais-aux-castors jusqu'à la rivière Wagai, pour y pêcher des carpes pour le dîner. Son harpon, qui était en bois avec des dents de requins, cassa net par accident en se plantant au fond de la rivière. Tegumai était accompagné de sa fille toute jeune, Tuffy, qui était aussi une néolithique. C'était une petite personne sans manières et passablement tête-en-l'air ; c'était elle en effet qui avait oublié à la caverne le matériel de pêche ! Brusquement, elle s'exclama ainsi :

> « Je te dis, Papa, que c'est un *épouvantable préjudice* (an awfull nuisance) que toi et moi ne sachions pas écrire, n'est-ce pas ? Nous aurions pu envoyer un message à Maman pour qu'on nous apporte un autre harpon. »

Cette phrase insolite déclenche notre sourire. Mais est-elle aussi naïve qu'il y paraît ? Serait-il possible que Taffy ait eu envie de participer à une performance collective qui n'existait pas encore sur la terre ? Peu de temps après, un étranger passa près de la rivière, mais il ne parlait pas la même langue que Tegumai et Taffy.

> Il était impossible de lui confier une message par *tradition orale.*

Taffy essaya ensuite d'expliquer le situation en faisant des dessins sur une écorce de bouleau avec une dent de requin, mais

> faute de disposer de signes conventionnels admis collectivement, ces dessins furent compris de travers.

Chacun des protagonistes de cette histoire jugeait de tout avec les idées qu'il avait en tête, sans avoir accès à ce que pensaient les autres. Ce fut une longue suite, très amusante, de quiproquos.

Cette histoire inventée ne peut évidemment pas nous renseigner sur ce que croyaient les hommes préhistoriques ; tout au plus témoigne-t-elle de la réflexion de l'auteur du conte, Rudyard Kipling. Nous devons donc nous interroger sur nous-mêmes. Or nous constatons dans notre vie de tous les jours que nous croyons la même chose que lui.

> *Il arrive aux individus humains de désirer des choses dont ils ne soupçonnent même pas l'existence, et qu'ils seraient bien incapables de faire.*

Les hommes rêvaient de voler dans les airs et d'aller sur la lune avant d'imaginer comment le faire. Cela suscite en nous une nouvelle interrogation :

> *Nous savons que notre mental est le lieu où s'expriment notre sensibilité, notre affectivité et notre pensée.*
>
> *Se pourrait-il qu'il ait les moyens d'orienter utilement cette pensée ?*

Nous savons que le contenu du mental est le résultat de besoins corporels comme la faim, de réflexes involontaires, d'instincts innés ou acquis, de rêves, de prémonitions, de souvenirs, etc. Tout cela se trouve dans l'individu humain. Il ne s'agit pas ici de ce qui le transcende.

La question que nous nous posons maintenant est celle-ci :

> *La pensée trouve-t-elle son origine dans le mental, immanent, ou dans l'être qui le transcende ?*

Nous ne pouvons pas le savoir, puisque nous sommes strictement limités à observer ce qui est déjà entré en nous. Nous avions annoncé que nous ne pourrions pas traiter totalement le problème de l'être. C'est sur cette question précise que nous buttons définitivement.

Alors ; comment se fait-il que cette question insoluble se pose à nous ? Probablement parce que c'est un faux problème, apparu en Europe à la Renaissance. Dans le présent document, c'est moi-même qui ai biaisé la question dès le début, lorsque j'ai écrit sur la page de garde : *essai sur l'usage de la pensée rationnelle.* J'ai introduit alors une distinction, qui n'avait pas lieu d'être, entre la pensée et les autres facultés mentales. La vérité, c'est que les individus utilisent conjointement toutes ces facultés, sans jamais privilégier l'une par rapport aux autres.

En complément de ce chapitre sur la relation entre ce qui est pensé et la notion d'être, j'ajoute une phrase qui se trouve isolée dans les fragments du poème de Parménide qui nous sont parvenus.

τὸ γὰρ αὐτὸ νοεῖν ἐστίν τε καὶ εἶναι

car le pensé et l'être sont une même chose.

Je remarque que la fameuse phrase de Descartes lui ressemble beaucoup **:**

Cogito ergo sum.
Je réfléchis donc j'existe.

# 3

# l'immanence et la transcendance

Intéressons-nous à une autre notion accessible à la raison humaine celle de la *transcendance.* Là, il va nous falloir faire un effort considérable pour oublier tout ce qui a été dit par les philosophes et les théologiens qui ont traité d'elle au cours des millénaires, qui l'ont analysée, décortiquée, localisée jusque dans son contraire, *l'immanence !* L'idéal serait de savoir d'où provient cette notion, qui est avant tout un fait expérimental et qui est ressentie par les individus comme un état particulier de leur conscience.

Dans cet état, les hommes s'intéressent à ce qu'ils ressentent en eux-mêmes et dont ils ne s'expliquent pas l'origine. C'est le cas des inspirations poétiques, des rêves, des longues méditations silencieuses, des émotions, etc. Gravissons une montagne dans la fraîcheur de la nuit pour contempler de là-haut le soleil levant et les multiples teintes du ciel ; ici du corail, là de l'ardoise ; ici une lumière vive, là un nuage sombre. Il semble que le soleil s'apprête à déposer dans les prairies d'altitude les merveilleuses couleurs des fleurs, le rose des lis martagon, le bleu des gentianes acaules, l'or et la pourpre des sabots de Vénus. Comment se fait-il que nous nous sentions en harmonie avec tout l'univers ? Pourquoi le temps semble-t-il marquer une pause ? La température, les couleurs, les odeurs, la relaxation du corps sont autant d'éléments subjectifs, dont nous pouvons parler, qui expriment une réalité mystérieuse et ineffable. Mais quelle est donc cette réalité ?

> *Les attitudes les plus anciennes connues sont des rites qui font correspondre les désirs des participants à un ordre universel qu'ils ne peuvent qu'imaginer, sans y avoir directement accès.*

On célèbre ainsi la vie ou la fécondité. On se croit soumis à des influences bénéfiques ou maléfiques. On imagine que le transcendant est peuplé d'êtres propices ou néfastes aux hommes. On regrette le passé et l'on craint l'avenir. On consulte des horoscopes. On libère des moineaux pour porter bonheur. On porte un masque pour revêtir un personnage différent du sien. De tels rites sont irremplaçables, car ils donnent aux individus un langage commun, ainsi que la fierté d'appartenir à une même population. La tradition des grandes épopées, comme celle de Gilgamesh, remplit le même rôle. Cependant, même lorsque les rites se présentent comme révélés par des entités transcendantes, ils n'existent que dans le mental des hommes.

*Les rites ne laissent aucune place à la pensée rationnelle.*

Il faut bien comprendre pourquoi il en est ainsi. Les désirs qui s'expriment dans les rites sont *morcelés,* aussi variés que les événements de la vie courante, alors que l'ordre universel, à ce que l'on suppose, est *unifié*. Spontanément les êtres humains ne peuvent qu'*analyser* ce qu'ils ressentent, alors que la pensée voudrait en faire la *synthèse.*

> *Nous avons vu dans le chapitre précédent que les individus humains peuvent désirer des choses qu'ils ne connaissent pas encore. Parmi celles-ci il y a l'unité du monde et l'harmonie universelle. La pensée est-elle capable de se diriger vers ce but extérieur à elle ?*

La seule question qui se pose est donc celle-ci :

> *La pensée rationnelle peut-elle, de son propre fait, s'appliquer à l'étude du transcendant ?*

Il va falloir qu'elle définisse des concepts transcendants, qu'elle ne connaît pas, sous des formes nouvelles qu'elle sera capable d'examiner par ses propres méthodes ; c'est ce que nous appellerons des métaphores.

Ici, nous devons préciser notre vocabulaire, car deux mots sont utilisés de nos jours, avec des acceptions différentes selon les auteurs. Nous décidons ceci. Une *métaphore* est un concept nouveau élaboré par la pensée pour étudier dans la mesure du possible ce qui la transcende. Une *allégorie* est une comparaison choisie par la pensée dans un but didactique ou rhétorique, c'est-à-dire dans l'intention d'instruire ou de convaincre. Au chapitre 4, nous emprunterons à Platon l'allégorie de la lumière, mais nous l'utiliserons comme une métaphore.

*Pour élaborer une métaphore, la pensée doit nécessairement passer du morcelé à l'unifié. Elle doit donc se livrer à deux activités successives :*

- *recenser les expériences de vie diversifiées qu'elle considère comme appartenant à une même modalité du transcendant,*
- *affecter ces expériences à un concept unique, qu'elle utilisera ensuite comme référence, pour expliquer de nouvelles expériences.*

Nous allons voir cela sur un texte qui est probablement l'écrit rationnel le plus ancien qui soit parvenu jusqu'à nous, *la perle.* La traduction reproduite en encart sur la page 33, est reprise de l'ouvrage Le Veda, Les Deux Océans, Éditions Denoël-Planète, Paris1967

Mais d'abord, à titre de comparaison, nous allons revenir sur l'hymne rituel que nous avons déjà cité dans le chapitre 1. Le voici en encart sur la page 32, repris de Louis Renou, Hymnes et prières du Veda, Editions Maisonneuve, Paris 1938. Comme nous l'avons noté à la fin du chapitre 2, *il est impossible de savoir si la pensée des individus trouve son origine dans leur mental ou dans l'être qui le transcende.* Autrement dit, la pensée que les hommes exprimaient dans cet hymne est fondamentalement irrationnelle. Cet hymne particulier est intéressant car il récapitule des paroles qui reviennent fréquemment dans tout le Rg Veda. suite page 34

## *l'embryon d'or* Rg-Veda X, 121

1. *Au commencement se développa l'Un, embryon d'or :*
*né, il devint le maître des choses.*
*Il maintient le ciel et la terre que voici*
***Quel est ce dieu, que nous le servions par notre oblation ?***

2. *Celui qui donne souffle et vigueur,*
*aux instructions duquel tous se conforment, les dieux aussi,*
*de qui mort et non-mort ne sont que l'ombre :*
***Quel est ce dieu, que nous le servions par notre oblation ?***

3. *Celui qui par sa puissance est devenu le seul roi*
*des choses animées, de ce qui respire et sommeille,*
*qui règne sur bipèdes et quadrupèdes :*
***Quel est ce dieu, que nous le servions par notre oblation ?***

4. *Celui par la puissance duquel existent les montagnes neigeuses,*
*l'océan avec la Rasâ, dit-on, et les pôles du ciel qui sont ses bras :*
***Quel est ce dieu, que nous le servions par notre oblation ?***

5. *Celui qui a affermi le ciel majestueux et la terre, qui a fixé le soleil,*
*assujetti le firmament, qui dans l'atmosphère mesure l'espace :*
***Quel est ce dieu, que nous le servions par notre oblation ?***

6. *Celui vers qui regardent pour qu'il les aide*
*les deux armées qui s'arc-boutent, tremblantes en leur âme,*
*celui qu'illumine le soleil levant :*
***Quel est ce dieu, que nous le servions par notre oblation ?***

7. *Quand vinrent les grandes Eaux portant l'univers comme embryon,*
*génératrices d'Agni, alors se développa l'Un, principe des dieux.*
***Quel est ce dieu, que nous le servions par notre oblation ?***

8. *Celui qui par sa puissance a embrassé les Eaux du regard,*
*porteuses d'énergie, génératrices du sacrifice,*
*celui qui parmi les dieux fut le dieu unique :*
***Quel est ce dieu, que nous le servions par notre oblation ?***

9. *Veuille ne pas nous blesser le géniteur de la terre*
*et celui qui engendra le ciel et dont les lois sont réelles,*
*et celui qui engendra les grandes, les scintillantes eaux !*
***Quel est ce dieu, que nous le servions par notre oblation ?***

## *la perle*

1. *Née du vent,*
*de l'air,*
*de l'éclair*
*de la lumière,*
*que la coquille fille de l'or,*
*que la perle*
*nous protège du malheur!*

2. *Toi qui du sein de l'océan*
*naquis au faite des splendeurs,*
*ô coquille,*
*nous tuons par toi les démons,*
*nous maîtrisons les vampires.*

3. *La maladie et la détresse,*
*par la coquille*
*par la coquille aussi les sorcières.*
*La coquille qui tout guérit,*
*veuille la perle*
*nous protéger du malheur !*

4.
*Née au ciel,*
*née de la mer*
*ou apportée par le fleuve,*
*voici la coquille,*
*fille de l'or,*
*joyau qui prolonge la vie.*

5. *Joyau né de la mer,*
*soleil né du nuage :*
*qu'elle nous protège en tous lieux*
*du trait des deva*
*et des asura*

6. *Tu es l'un des ors,*
*tu es née du soma,*
*gracieuse sur le char,*
*éclatante sur le carquois.*
*Qu'elle prolonge notre vie !*

7. *L'os des dieux est devenu perle :*
*pourvu d'une âme*
*il se meut parmi les ondes.*

8. *Je te l'attache pour la vie*
*pour l'éclat,*
*pour la force*
*pour la longue vie,*
*la vie de cent automnes.*

*Que la perle te protège !*

Atharva Veda 4.10

L'hymne rituel propose à la pensée des individus une structure dynamique dans laquelle les entités transcendantes découlent les unes des autres dans un engendrement universel. Il n'y est question que de naissances, de développement et de prise de pouvoir. C'est cette structure que les individus avaient en tête jadis lorsqu'ils chantaient cet hymne. Ils ignoraient l'origine, immanente ou transcendante, des paroles qu'ils chantaient mais ils étaient conscient d'être dans cette ignorance, puisque le refrain leur faisait répéter de façon récurrente :

*Quel est ce dieu, que nous le servions par notre oblation ?*

La strophe 7 déclare qu'il y a eu un moment où de *Grandes Eaux* sont arrivées. Elles étaient porteuses *dès le commencement* de l'embryon cité dès la première strophe, qui n'est autre que l'univers en gestation.

*C'est donc cet embryon d'or qui est au commencement de tout.*

Il semble, bien que ce ne soit pas dit de façon explicite dans l'hymne, que l'univers soit encore en gestation au moment où le rite se déroule. On ne peut pas parler de lui autrement qu'en gestation.

Voyons ce que les participants du rite disaient de cette entité primordiale. Remarquons surtout que les deux vocables qu'ils utilisaient, *l'Un* et *l'embryon d'or,* ne sont pas interchangeables au regard du mental humain.

*L'Un n'est pas représentable directement dans le mental.*

En effet il est qualifié par des propriétés qui n'ont pas la même forme que les connaissances qui y sont déjà, elles qui sont d'abord provenues par les sens puis qui ont été mémorisées. Lui, il est unique dans l'univers, et par conséquence seul dans la pensée des hommes. Il n'est pas composite, ce qui interdit à la pensée de le décomposer en parties distinctes qui auraient des modes de présence ou des fonctions différentes selon les circonstances. C'est par lui que tout existe (strophe 4). C'est par sa propre puissance qu'il est devenu le seul roi de tous les êtres animés (strophe 3). Il est celui aux instructions duquel tous se conforment ; c'est donc lui

seul qui a le pouvoir de décision (strophe 2). Il est le principe des dieux (strophe 7).

*L'embryon d'or suggère au mental des connaissances connues.*

Contrairement aux propriétés de *l'un,* les connaissances auxquelles renvoie *l'embryon d'or* sont directement interprétables comme des scènes de la vie courante. Par exemple, on peut se représenter *l'embryon d'or* lui-même comme une femme enceinte qui donne naissance à un nouveau-né. On peut le ressentir comme une respiration, puisqu'il donne souffle et vigueur (strophe 2). On lui demande de l'aide avec l'âme tremblante lorsqu'on la sent paralysée, comme deux armées antagonistes bloquées l'une contre l'autre. On l'imagine resplendissant, illuminé par le soleil levant (strophe 6). On admire le spectacle grandiose des eaux scintillantes qu'il a engendrées (strophe 9) et qui sont elles-mêmes génératrices d'Agni, le dieu du feu (strophe 7). L'air vif, le mouvement contrarié, la lumière éblouissante, l'eau vivifiante, le feu étincelant, sont autant de références, dans les paroles de l'hymne, à des représentations mentales connues.

Venons-en à la méthode propre à la pensée rationnelle, telle qu'elle est utilisée par l'hymne de la page 33 ; *la perle.* Nous ne rencontrons dans cet hymne que des mots « concrets », représentant des objets reconnaissables par le mental tels que le vent, l'air, l'éclair, la lumière, la mer, le soleil, un joyau ; comment pourrait-il en être autrement ? La pensée rationnelle n'a pas d'autres mots à sa disposition. Ce qu'elle doit faire c'est de déterminer si les mots utilisés – les mêmes mots – trouvent leur sens dans le mental ou dans l'être transcendant.

*Avant toute autre démarche, la pensée doit recenser ce qui provient d'expériences de vie où elle se trouve en contact avec l'être transcendant. Elle doit le marquer pour le reconnaître, plus tard, dans la mémoire.*

Trois expressions tirées de l'hymne vont nous montrer en quoi consiste cette marque, cet attribut, que la pensée ajoute aux éléments qu'elle mémorise. Voyons d'abord celle-ci :

*soleil né du nuage* *(strophe 5)*

Cette expression évoque pour nous le matin où nous étions sur la montagne. Que s'était-il donc passé ce jour-là ? Les nuages, le soleil levant, les couleurs, les sons, l'air frais, tout avait une apparence inhabituelle. Nous n'étions pas dupes ; nous savions bien que les nuages ne libéraient pas le soleil ; nous n'imaginions pas que le soleil puisse distribuer physiquement aux fleurs de la prairie leurs couleurs chatoyantes ; mais il se trouvait que nous étions submergés par une émotion intense qui transformait toutes nos sensations. *Cette émotion était le seul symptôme de ce qui nous arrivait* ; c'était le seul critère à la disposition de notre pensée rationnelle pour caractériser en mémoire ce que nous avions ressenti. Quant aux souvenirs qui avaient ainsi été caractérisés, nous avons besoin de parler d'eux, donc de leur affecter un nom particulier. Disons par exemple que ce sont des *perles.*

Une deuxième expression suscite notre réflexion en ceci qu'elle présente la même forme que la précédente :

*joyau né de la mer* *(strophe 5)*

Nous comprenons bien que les hommes qui ont utilisé les premiers cette expression se trouvaient comme nous envahis par un état émotif particulier qui affectait leur sensibilité. Une phrase décrit ce qu'ils ont vu : « *toi qui du sein de l'océan naquis au faite des splendeurs » (strophe 2).* Nous imaginons bien la scène. Ces hommes étaient au bord de la mer, peut-être les pieds dans l'eau ; les vagues soulevaient autour d'eux du sable et de petits galets gris, parmi lesquels se trouvaient des coquilles d'huîtres de formes irrégulières et de couleurs ternes ; et tout-à-coup ils ont vu dans ces tourbillons une coquille tout ouverte dont la nacre brillait sous le soleil. Elle était là comme si elle venait de sortir de la mer dans toute sa splendeur. Il leur semblait que le soleil lui-même déposait sur elle des irisations multicolores, tout en faisant scintiller les

gouttes d'eau qui jaillissaient autour d'elle. C'est cet épisode de leur vie qu'il faut caractériser de façon particulière puisque c'était un moment de contact de leur pensée avec l'être ; c'est leur émotion qui en a été pour eux le symptôme ; et c'est le *spectacle* d'apparence sensible qui accompagnait leur émotion que l'on appelle *une perle.*

Une troisième expression présente la même forme si l'on admet que les mots *« né de »* et *« fille de »* ont le même rôle, à savoir relier quelque chose d'engendré à son géniteur ?

*fille de l'or apportée par le fleuve* *(strophe 4)*

Ici, ce qui a déclenché l'état émotif extraordinaire, c'est peut-être une pépite d'or trouvée dans le crible d'un orpailleur ; nous n'en savons rien. Mais ce qui est sûr, c'est que cet état est le même que dans les deux autres cas, car il ne peut s'agir que du contact du mental avec l'être, qui est unique pour tout le genre humain. L'hymne lui-même réunit les trois épisodes sous un unique vocable, la coquille :

*née au ciel,*
*née de la mer*
*ou apportée par le fleuve,*
*voici la coquille.* *(strophe 4)*

> *Le symptôme à la disposition de la pensée pour reconnaître le contact avec l'être est l'émotion ressentie sur le moment.*

Attention ! il ne faut pas faire de contresens. La littérature de toutes les époques, jusqu'à nos jours, décrit trop souvent les expériences du transcendant soit en les rattachant à des théories philosophiques déjà élaborées avant l'expérience, ce qui est une pétition de principe, soit en les considérant comme les conséquences de révélations divines venues de l'extérieur. Nous devons rester fermes sur ce qu'est la *« nature humaine ».* Nous ne

pouvons connaître que ce qui se manifeste dans notre mental. Il nous arrive de parler de l'âme, comme l'a fait le traducteur des hymnes que nous citons, mais nous ne devons pas imaginer que cette âme soit transcendante.

*L'âme est la représentation consciente des facultés mentales.*

Continuons notre réflexion en gardant bien en tête que nous étudions seulement les êtres humains, pas le reste de l'univers.

*Le contact entre le mental et l'être est une capacité des individus humains.*

*C'est un fait anthropologique.*

Il est intéressant de réfléchir au sens véhiculé par le mot *perle.* Les auteurs de l'Atharva Veda auraient sans doute pu former un mot nouveau en assemblant des sons au hasard, sans aucune référence avec quoi que ce soit d'autre. Au contraire ils ont choisi de comparer ce qu'ils avaient ressenti à une perle, pour en souligner le caractère particulier.

*Une perle n'est pas seulement un objet rare, donc précieux ; c'est un objet exceptionnel.*

De quoi s'agit-il ? De nos jours, nous savons bien ce que sont les perles, puisque nous pouvons les contempler dans les vitrines des bijoutiers, éclairées par des lampes riches en rayons ultraviolets qui rehaussent leur *orient,* c'est-à-dire les irisations dues à leur structure en couches successives. Elles sont parfaitement sphériques, assorties en colliers somptueux qui attirent notre regard. Mais oublions cela. Avant le développement de la culture perlière, la plupart des hommes n'avaient jamais vu la moindre perle ; ils parlaient de ce qu'ils ne connaissaient pas. Certes des caravaniers en faisaient le commerce, mais si l'un d'entre eux en trouvait une de grande beauté, ils devait lui-même se dessaisir d'autres choses pour l'acquérir. Il ne la présentait surtout pas sur la

place publique, au risque de se la faire voler. C'est ce caractère particulier que l'hymne applique au contact avec l'être.

> *L'homme qui a fait, ne fusse qu'une fois, l'expérience de la transcendance ressent par la suite le désir de la renouveler. Il est prêt à abandonner d'autres façons de vivre auxquelles il était pourtant très attaché.*
>
> *Il est prêt à une ascèse.*

Désormais cet homme est orienté vers *l'Un*, dont il a entr'aperçu la beauté transcendante.

L'un des premiers rôles de l'ascèse est évidemment de supprimer les préoccupations irrationnelles qui encombrent le mental au détriment de activités intellectuelles. On pense par exemple à des obsessions qui se nourrissent des événements de la vie courante mais qui paradoxalement, en les déformant, empêchent de vivre normalement. On pense à des pensées magiques qui prétendent maîtriser des forces inconnues, en fait illusoires. On pense à la peur incontrôlée de ne plus pouvoir agir par soi-même, mais d'être asservi à des êtres invisibles fastes ou néfastes. Il se trouve dans l'hymne cinq mots dont nous ne connaissons pas le sens qu'ils avaient à l'époque du Veda, *les démons, les vampires, les sorcières, les deva, les asura.* Cette ignorance nous impose de ne nous appuyer que sur notre propre représentation de la psychologie humaine. Mais cela ne change rien au sens général  nous savons bien que les obstacles à l'exercice de la pensée rationnelle sont nombreux.

La recherche de la transcendance n'est d'ailleurs pas la seule activité qui nécessite une telle ascèse, qui vise à mettre le mental sous le contrôle de la raison. La recherche scientifique, qui nous intéresse dans cet essai, la requiert aussi.

Inversement il ne faut pas renoncer au caractère exceptionnel de ce qui a été ressenti dans l'expérience du transcendant, car cela ramènerait le mental humain à celui des animaux qui n'ont pas dans leurs caractères génériques la possibilité de faire cette expérience. Or les êtres humains font partie de collectivités au sein desquelles ils échangent des opinions par toutes sortes de moyens tels que le bouche à oreille, le comportement apparent, la publication de manifestes, etc. Les propos qu'ils tiennent sur la place publique peuvent se propager depuis *un individu* jusqu'à *une multitude d'individus.* Qui plus est leurs réactions, lorsqu'ils sont groupés, peuvent être écrasantes pour les individus. Limitons-nous à trois exemples. *La pornographie* généralisée étouffe les comportements altruistes particuliers. La *calomnie,* qui est d'abord « un bruit léger », s'enfle jusqu'à devenir « un chorus universel de haine et de proscription » (cf Beaumarchais le Barbier de Séville acte II scène 8). La *fureur révolutionnaire* ne fait que croître avec le son des tambours et l'odeur de la poudre. De telles foules ne peuvent que piétiner et détruire ce qui ne représente rien pour elles. Que resterait-il des perles qu'on leur aurait imprudemment confiées ?

Écartons-nous un moment du texte de l'hymne que nous lisons, pour mentionner une difficulté que les auteurs du Veda ne pouvaient pas soupçonner.

*La pensée rationnelle, de son côté, fait obstruction à la recherche des expériences du transcendant.*

En effet, si l'on n'y prête pas garde, elle prétend se substituer aux autres facultés mentales, allant parfois jusqu'à les récuser totalement. L'exemple le plus intéressant est celui du philosophe Plotin (202-270) dont un traité, celui qui pose les bases de toute sa pensée et qui est rangé en conclusion des autres traités, est précisément consacré à *l'Un,* considéré à la fois comme *le principe de toutes choses,* et comme *l'être universel.*

Les êtres n'existent que s'ils sont compacts et d'un seul tenant. Les choses qui sont morcelées et éparpillées ne sauraient conserver leur essence, c'est-à-dire leurs caractères génériques. Qu'en est-il du mental de l'homme ? Il est composite puisqu'il y a en lui diverses facultés, les facultés de raisonner, de désirer, de percevoir. S'il perdait sa cohésion, il perdrait aussi l'existence.

Je vais lire la réponse que Plotin apportait à cette problématique. Mais attention ! Je me permets de rajeunir la traduction française traditionnelle, héritée des temps modernes, en adoptant le même vocabulaire que dans le reste de mon texte, que je rédige au début du XXIe siècle. Les hellénistes me feront remarquer que je cours le risque de faire des contresens ; je n'en disconviens pas ; ma façon de faire se justifie cependant par le fait que ce qui est utile ici n'est pas de savoir ce que Plotin voulait dire, mais ce que peuvent comprendre les gens qui essaient de le lire aujourd'hui. Voyons ce que cela donne :

la thèse de Plotin

Νοῦν τοίνυν Χρὴ γενόμενον καὶ τὴν ψυχὴν τὴν αἠτοῦ νῷ πιστεύσαντα καὶ ὑφιδρύσαντα.

traduction traditionnelle :
Il faut devenir Intelligence, confier son âme à l'intelligence et l'y assurer.

traduction proposée :
*On a donc besoin que la pensée soit en devenir, que le mental soit rendu confiant en la pensée et se laisse guider par elle.*

Cette façon de considérer le mental humain a pour conséquence d'attribuer un rôle très strict à la pensée.

## la méthode de Plotin

Le mental (ἡ ψυχή) doit contempler *l'Un* par la seule pensée (ὁ νόος), sans lui adjoindre la faculté de percevoir (ἡ αἴσθησις).

La pensée, pour sa part, se doit de rester pure ; elle ne doit rien admettre en elle qui provienne de la faculté de percevoir.

On voit bien en quoi la pure pensée rationnelle interdit à l'être humain de rechercher l'expérience du transcendant. Elle lui demande de s'affranchir volontairement de toute connaissance provenant de ses sens, alors qu'il lui faudrait profiter le plus lucidement possible d'un état émotif reconnaissable, précisément, aux sensations particulières qui l'accompagnent. L'idée qu'il existe ainsi dans le mental une rivalité entre la faculté de raisonner et la faculté de percevoir s'est répandue depuis Plotin dans tout le bassin méditerranéen, puis en Occident, puis sur toute la terre. Elle est reprise implicitement par la plupart des philosophes. Elle doit être récusée. Comment faire?

Pour moi, j'en reviens au début du raisonnement, lorsque Plotin expliquait que le mental ne doit pas être morcelé en fonctions indépendantes. Je demande à la pensée, au lieu de se disjoindre de la faculté de percevoir, de participer conjointement à elle à l'expérience du transcendant. Elle peut le faire de deux façons, tout en restant dans son propre domaine, qui est de définir des concepts abstraits et les manipuler :

- elle peut gérer l'attribution d'une marque aux sensations reçues pendant les expériences du transcendant, au moment où elles sont rangées en mémoire,
- elle peut organiser et interpréter par la suite ce qu'elle aura marqué.

## la méthode que je propose

*Par la pensée, l'homme doit se donner délibérément des critères pour identifier l'état affectif qui est le symptôme de son contact avec le transcendant.*

*Elle doit développer une représentation du mental dans lequel elle puisse placer les sensations observées et les articuler entre elles.*

*L'ascèse, pour sa part, a pour but d'affranchir le mental des entraves qui le détourne de ses autres activités, aussi bien de la contemplation que de la pensée rationnelle.*

Je rappelle que le mental, que les anciens appelaient l'âme, est constitué de la totalité des fonctions cognitives ; il est entièrement conscient. Le fait qu'il englobe tout ce qui est conscient l'autorise à s'identifier à l'être humain dans son ensemble et à s'exprimer en son nom, par des phrases à la première personne du singulier, telles que celles-ci ; « Je ressens ; je vis ; je me rappelle ; cogito ergo sum ; je réfléchis donc j'existe. »

Or, quels que soient les états de la conscience, y compris ceux que l'on qualifie « d'états modifiés » comme le rêve et l'hypnose, les facultés qui la constituent ne peuvent pas être disjointes. La principale raison est qu'elles utilisent la même mémoire. Cela impose une adaptation sémantique des données qu'elles mettent en commun à travers elle.

J'insiste sur le fait que la pensée doit se donner une représentation du mental. Cela revient à dire que l'être humain doit apprendre à se décrire soi-même en toute conscience. Chacun le fait intuitivement. Mais attention ! L'individu ne doit pas se contenter de se décrire une fois pour toutes, car il est en continuelle transformation ; il est inséré dans le cours du temps ; il a une histoire. C'est cette évolution qu'il doit apprendre à connaître.

*L'être humain doit se forger une description de lui-même, telle qu'il puisse y placer les transformations dont il est l'objet.*

Il existe de telles descriptions chez de nombreux mystiques, à toutes les époques ultérieures, mais j'en reviens à la description de Parménide, parce que c'est la seule que je connaisse qui ne soit pas insérée dans un écrit religieux ou dans une conception de l'univers plus large que le genre humain. Je l'ai reproduite en encart sur la page 32. J'utilise aussi ce que je sais depuis le premier chapitre sur l'insertion des individus dans une collectivité ; *ce qui a le statut d'individuel est enclin à contribuer au collectif ; ce qui a le statut de collectif est enclin à coordonner l'individuel.* Je m'appuie aussi sur la description de la coquille et de la perle (Atharva Veda 4.10). J'ajoute, je le reconnais, un peu du mien. Et j'aboutis à considérer que le mental (le psychisme) possède trois grandes fonctionnalités : l'espace mental, la pensée et la mémoire.

*L'activité mentale de l'homme met en jeu conjointement trois sortes de fonctionnalités :*

- *l'espace mental, dans lequel les données sont présentées à la conscience sous la forme de musiques, d'images, etc.*
- *la pensée (l'intellect), qui manipule des concepts, qui est capable d'entendement (de compréhension) et de jugement, et qui est le siège de la conscience.*
- *la mémoire, contenant des souvenirs à court terme et à long terme.*

*Les différentes modalités de ces fonctionnalités et leur agencement diffèrent selon les états de la conscience :*

*état vigile, rêve, méditation transcendantale, hypnose, anesthésie thérapeutique, coma.*

La démarche réflexive de l'homme qui s'observe lui-même et découvre sa propre histoire est menée par sa pensée rationnelle. Cette *réflexivité* est, à ce qu'il me semble, l'un des caractères qui distinguent une personne humaine d'un simple individu ; c'est elle qui lui procure sa propre *souveraineté*. Il y en a d'autres. Il y a aussi la faculté d'établir des *relations symétriques* avec les autres personnes, et surtout *l'intersubjectivité,* qui est la faculté de ressentir la vie comme si l'on était à l'intérieur d'une autre personne.

Reprenons la description de Parménide. L'homme se sent entraîné sur une route ascendante comme par un attelage fougueux. *Ce sont ses propres désirs qui orientent cette progression* et qui la rendent de plus en plus rapide, car chaque contact avec le transcendant renforce son désir d'avoir de nouveaux contacts. En tout point de la route, il dispose d'un moyen de reconnaître ce qui est véridique, c'est-à-dire ce qui est orienté vers le terme présumé de la route. Ce que l'homme visualise ainsi comme *une route* est en fait *une suite de transformations de son mental,* que sa pensée peut examiner selon le seul critère disponible localement, l'état affectif qui les accompagnent. Je note au passage qu'en occident cette sensation qu'il y a, à tel moment et à tel endroit, quelque chose à respecter fidèlement est souvent appelée *le sens du sacré (τὸ ἅγιον).* Ce sens prend naissance dans l'homme et exprime sa propre évolution ; ne le confondons pas avec des notions religieuses ! C'est par ce seul mécanisme, d'orientation vers le sacré, que s'exerce le *libre-arbitre* de l'être humain. Celui-ci peut poursuivre la montée ou redescendre en contrebas ; il peut rester fidèle aux expériences de la transcendance qu'il a déjà vécues ou bien les renier ; il peut se développer ou se dégrader. *Le libre-arbitre est une fonctionnalité du mental.* Entre les épisodes de contact avec le transcendant, l'homme vaque à ses occupations habituelles, observe le monde et rencontre d'autres hommes ; il lui arrive de faire des choix et d'exercer sa liberté, mais, contrairement au libre-arbitre, la liberté n'est pas le fait du seul mental. *La liberté de l'être humain n'est pas une fonctionnalité de son mental.*

La pensée rationnelle a ainsi deux modes de fonctionnement, un mode où elle s'exerce à l'intérieur du mental dont elle fait partie et un mode où elle s'intéresse à ce qui se passe à l'extérieur. Les périodes de libre-arbitre, où l'homme joue son destin, peuvent être très brèves ; elles peuvent être très dispersées dans le temps ; mais, chaque fois qu'il s'en produit une, le mental se retrouve dans l'état où l'avait laissé la précédente, puisqu'il ne peut pas avoir été modifié autrement qu'en accaparant toute la pensée, autrement dit en s'enfermant sur lui-même. *Les transformations du mental sont distinctes mais cependant contiguës.*

Continuons à lire la description de Parménide. L'homme est *en voyage* sur son char, entraîné inéluctablement dans l'écoulement du temps. Ce voyage c'est sa vie, non pas les faits et gestes de son existence terrestre, non pas l'activité biologique de ses organes, mais *sa vraie vie.* qui est *le développement de son être* depuis sa conception dans le ventre de sa mère jusqu'à sa mort.

*La vie humaine est une succession ininterrompue de transformations du mental.*

La route est immanente à l'être humain. Notons que son aboutissement n'est pas connu, seulement imaginé, voire espéré. Le poème de Parménide est écrit au présent.

Dans les périodes de transformation, le mental a accès à la mémoire qui le renseigne sur l'état biologique de tout l'être humain, notamment hormonal, ainsi que sur ses réactions affectives aux événements terrestres. Ce qui prouve cela, c'est que les désirs qui orientent le voyage tiennent compte de cet état. Encore aujourd'hui les gens qui recherchent la transcendance expriment souvent des désirs empreints de morosité, d'exaspération ou d'anxiété, qui entravent leur attelage, mais au fil des transformations ils se sentent envahis par des sentiments de sérénité et de joie de vivre qui les confortent dans leur avancée.

Le voyageur de Parménide se sent progresser. Il mentionne la présence, de part et d'autre de sa route, d'entités qu'il appelle des « Vierges filles du soleil », qui guident son voyage, ainsi que des « nymphes » qui dégagent la route devant lui en obtenant l'ouverture d'un large portail. Il ne ressent pas ces entités comme provenant de lui ; elles étaient déjà là avant son passage ; cependant elles contribuent efficacement à sa propre expérience du transcendant. La présence de ces entités dans l'être humain s'explique, comme pour les états affectifs, par le fait que ce ne sont pas les entités elles-mêmes qui sont là mais leur souvenir, présenté à la pensée par la mémoire. Elles proviennent du passé et elles sont maintenant à sa disposition. Admettons ce fait, dont nous avons d'ailleurs personnellement l'expérience :

*L'être humain dispose de connaissances du transcendant qu'il a acquises des générations précédentes.*

C'est alors que nous nous posons une question frustrante, mal posée, à laquelle on apporte le plus souvent des réponses fausses :

*Où se trouvent donc les connaissances du transcendant avant que chaque homme ne les ait recueillies ?*

Une première série de réponses consiste à dire : *puisque nous ne savons pas où elles sont, c'est qu'elles sont ailleurs qu'ici.* On imagine par exemple qu'il existe un monde des esprits distinct du monde des hommes, mais intervenant sur lui chaque fois que cela est nécessaire. Ou bien on suppose qu'il y a dans ce monde-ci des fétiches qui agissent secrètement sur les hommes et qui les conseillent judicieusement. Tout cela est faux. Nous n'avons pas le moindre indice qu'il puisse exister un autre univers que celui qui est étudié par les physiciens, caractérisé par un espace à trois dimensions, un écoulement continu du temps et en chaque point une grandeur particulière, le potentiel ; or il n'y a pas d'emplacement dans cet univers-là pour les esprits. Il n'y pas non plus la moindre raison de supposer qu'il y existe des lois physiques

cachées. Les fétiches n'ont aucune efficacité. Quant aux talismans, ainsi que certains objets religieux comme des statuettes ou des médailles, ils ont certes leur utilité, mais ce ne sont que des aide-mémoire qui rappellent à l'homme ce qu'il a déjà reçu ; ils ne lui apportent rien de plus.

Une deuxième série de réponses consiste à affirmer qu'il existe une correspondance entre des expériences du transcendant qui se ressemblent, en ceci qu'elles ont eu lieu dans des circonstances comparables et qu'elles utilisaient les mêmes images. Par exemple nous avons cité en début de chapitre l'expérience d'un lever de soleil en montagne ; il est possible d'établir une correspondance entre tous les hommes du passé qui ont vécu une telle expérience de lever de soleil en haute montagne. Cette façon de faire peut intéresser à des exégètes qui comparent, de l'extérieur, des récits provenant de différents auteurs, mais ce qu'ils appellent alors *correspondance* est seulement d'ordre conceptuel, non pas existentiel. Remarquons que c'est à l'état vigile dans leur bibliothèque que ces exégètes étudient les textes, pas au petit matin au sommet d'une montagne.

Nous venons de voir que le transcendant ne peut pas exister ailleurs que dans l'espace et dans le temps. Permettons-nous – une fois n'est pas coutume – une déduction en forme de syllogisme. *Le transcendant ne se trouve que là où il est possible de le reconnaître ; or, par définition, le transcendant est ce qui dépasse l'entendement du mental des êtres humains et seul leur mental est en mesure de l'identifier ; donc le transcendant se trouve dans le mental des hommes et, de même que leur mental, il est supporté par leurs organes corporels.*

*Les expériences du transcendant sont dispersées dans l'espace et le temps, appartenant chacune à des individus différents, qui ne sont pas jointifs corporellement. Elles se transmettent cependant d'individus à individus.*

La façon la plus ancienne de transmettre l'expérience de la transcendance d'un individu à un autre est tout simplement qu'ils en parlent entre eux.

- Celui qui entend son interlocuteur raconter son expérience se rend disponible pour la recevoir ; il y trouve non seulement ce que celui-ci a vécu lui-même mais aussi ce qu'il a déjà acquis et assimilé provenant des générations passées.
- Celui qui raconte son expérience la met à la disposition de son interlocuteur et aussi, à travers lui, à la disposition des générations futures.

C'est une éducation qui se fait naturellement lorsque des hommes sont réunis dans une certaine intimité, par exemple la nuit autour d'un feu de camp. Elle se fait aussi lorsque des parents racontent à leurs enfants les événements qui ont marqué durablement leur vie. On la recherche en établissant volontairement entre les individus une situation de maître à disciple.

On voit que la question était mal posée, de chercher une structure reliant directement les expériences des uns et des autres, les perles, *dans l'état de méditation transcendantale.* La mise en commun se fait ailleurs, à un autre moment, *à l'état vigile en un instant de confidence.*

> *Nous appelons ici confidence la communication, entre des hommes qui se font mutuellement confiance, des épisodes de leur vie qu'ils considèrent comme très intimes.*

Chaque homme garde dans sa mémoire sa propre histoire, tout au moins les épisodes de sa vie qui l'ont le plus marqué. Parmi eux, il y a des *perles* qu'il a vécues personnellement et des *confidences* qu'il a échangées avec d'autres. Les confidences mettent en contact les histoires individuelles et les assemblent pour former une histoire collective. Usons d'une comparaison. Les vies individuelles se situent dans le temps comme un faisceau de fils

destinés à former la chaîne d'une toile. Mais, au lieu de les tisser en ajoutant des fils de trame avec une navette, on les noue par endroit les uns aux autres, *sans apport de quoi que ce soit,* ce qui forme des mailles comme celles d'un filet de pêche. *L'histoire collective est constituée ainsi, comme un filet fermement ourdi, sans apport de quoi que soit, qui serait extérieur au mental des individus.*

> *Les groupes humains ont une histoire collective. C'est le cas des familles, des villages, des monastères, des nations, des civilisations, etc. Leur histoire se forme et subsiste dans le mental des individus, nulle part ailleurs.*

La tradition écrite a rendu l'histoire du genre humain beaucoup plus dense que la tradition orale que nous venons de voir. Elle permet à chaque personne de recevoir l'expérience existentielle de personnes beaucoup plus éloignées. Par exemple, moi-même, je recueille ici, pour servir à la rédaction de mon essai, l'expérience des auteurs de l'Atharva Veda. Dans une littérature mondiale foisonnant de descriptions soit mensongères soit véridiques, les individus doivent décider ce qu'il leur convient d'adopter en rejetant le mensonge. *C'est leur liberté.* Les hommes poussent même la réflexion plus loin ; ils distinguent, parmi ce qui leur convient, ce qu'ils jugent pouvoir convenir à tous les hommes ; ils font le tri entre ce qui leur est *personnel* et ce qui est *générique.*

Le mot confidence prend ainsi un sens plus large que dans le dictionnaire ; il n'est plus limité à des échanges discrets entre quelques personnes.

> *Il existe un réseau de confidence couvrant tout le genre humain, ouvert à tous ceux qui s'y insèrent en acceptant de recevoir d'autrui la vraie vie, de l''expérimenter et de la mettre à la disposition d'autrui.*

Il n'y a pas que l'écriture proprement dite pour participer à cette tradition. Il y a aussi les œuvres des sculpteurs, des architectes, des

urbanistes. Les adversaires hargneux du genre humain ne s'y trompent pas, qui détruisent les monuments caractéristiques des civilisations qui les ont précédés. Ils sont guidés par une volonté de génocide.

Je vais reprendre la lecture de l'hymne 4.10 de l'Atharva Veda sur lequel je fonde ma propre conception de l'être humain. (voir page 33) Il semble répondre à un autre hymne qu'il est utile de lire d'abord, l'hymne 19.26, qui se situe à un état antérieur à la pensée rationnelle. Celui-ci décrit semble-t-il une liturgie domestique dans laquelle un homme remet à un autre un joyau en or en lui demandant de le porter sur lui toute sa vie sans jamais s'en séparer. Il n'y a dans ce premier hymne aucune transcendance ; le joyau est un objet matériel, qui était peut-être considéré comme un porte-bonheur, mais qui rappelle que les hommes ont cherché depuis des temps immémoriaux ce matériau rare et luisant qu'est l'or. C'est le point de départ d'un *désir* qui n'aura pas cesse.

*L'or à la belle couleur, qu'avec le soleil*
*les premiers hommes recherchèrent,*
*accompagnés de leurs enfants, l'or brillant,*
*qu'il déverse sur toi son éclat.*

*Je te le mets pour la durée de la vie,*
*pour l'éclat, pour la force et pour la vigueur ;*
*en sorte que, le long des hommes,*
*tu resplendisses sous les feux de l'or* Atharva Veda 19.26

Un premier désir est d'être protégé de l'adversité. Voici regroupées les phrases qui expriment cela :

*Que la perle nous protège du malheur!* Atharva Veda 4.10

*La coquille qui tout guérit,*
*veuille la perle nous protéger du malheur !*

*Qu'elle nous protège en tous lieux*
*du trait des deva et des asura*

*Que la perle te protège !*

Un deuxième désir est d'obtenir le moyen de lutter soi-même contre l'adversité :

*ô coquille,*
*nous tuons par toi les démons,*
*nous maîtrisons les vampires.*

*La maladie et la détresse, par la coquille,*
*par la coquille aussi les sorcières.*

Rappelons qu'il ne s'agit pas là d'une superstition, car l'homme qui énonce ces phrases ne considère pas la coquille et la perle comme des dieux qui existeraient en dehors de lui. Il se rappelle avoir lui-même désigné par ces vocables un état émotif particulier qui lui appartient en propre. Mais il sait que c'est lorsqu'il se trouve dans cet état qu'il acquiert de nouveaux comportements et devient capable d'agir d'une façon nouvelle, parfois stupéfiante. Voilà pourquoi il aspire à se retrouver dans cet état. Quant au refus de la sorcellerie sous toutes ses formes, par exemple la crainte d'être empicassé, etc. c'est évidemment la pensée rationnelle qui le formule, disons, par légitime défense !

Le besoin de recourir à des dieux est rendu inutile par la perle. C'est ce que semble dire ce verset dans lequel, je dois le reconnaître, il y a deux mots dont je ne connais pas le sens à l'époque védique, *l'os* et *l'âme* :

*L'os des dieux est devenu perle :*
*pourvu d'une âme*
*il se meut parmi les ondes.*

Un troisième désir est que le voyage se poursuive.

*voici la coquille,*
*fille de l'or,*
*joyau qui prolonge la vie.*

La coquille est qualifiée de joyau, comme l'objet en or reçu lors du rite initial, mais ce n'est plus un objet matériel ; c'est maintenant le

souvenir d'une expérience de la transcendance. Non seulement elle est précieuse, mais elle possède au plus haut point toutes les qualités que les hommes peuvent imaginer. Elle est belle, lumineuse et puissante.

*Tu es l'un des ors,*
*tu es née du soma,*
*gracieuse sur le char,*
*éclatante sur le carquois.*

Le dernier verset de l'hymne 4.10 est un rappel explicite de l'hymne 19.26 ; c'est la conclusion de la liturgie ; l'Atharva Veda a fait passer l'homme de la crainte de l'inconnu à la maîtrise de soi.

*Je te l'attache pour la vie*
*pour l'éclat,*
*pour la force*
*pour la longue vie,*
*la vie de cent automnes.*

Pour terminer ce chapitre, je vais déroger le temps d'un alinéa à la règle que je me suis donnée ; je vais parler de religion. Il m'arrivera de le faire à nouveau, notamment dans le chapitre sur le surnaturel et surtout dans celui sur la connaissance du divin, mais je prendrai garde à ne pas projeter ces considérations religieuses sur l'étude de la pensée rationnelle. Les gens qui me connaissent savent que je suis un chrétien pratiquant ; j'essaie de me faire le disciple de Jésus ; je crois qu'il est à la fois le Dieu créateur de tout l'univers et un fils d'homme (Jean 5.27), c'est-à-dire un individu du genre humain. En tant que fils d'homme sur la terre, il avait le même psychisme que n'importe quel être humain, et les mêmes limitations, notamment celle de ne pas connaître les dates des événements futurs. Alors, me demande-t-on, ta description du psychisme ne serait-elle pas contradictoire avec ta croyance ? » Non ! Jésus s'est incarné pour prendre sur la terre toutes les attitudes religieuses possibles, afin que les hommes qui les

prennent participent aux mêmes performances collectives que lui, et se retrouvent avec lui dans l'histoire. Ainsi, on sait qu'il a pris part à la même démarche de conversion que des pèlerins qui venaient se faire baptiser par Jean son précurseur, alors que lui-même n'avait pas le moindre besoin de se convertir. Il s'est ainsi rendu présent dans toutes les démarches existentielles qui peuvent être les nôtres, toujours dans la direction de la montée et du développement personnel, jamais dans le sens de la descente et de la dégradation. Il s'est toujours comporté selon la volonté créatrice, nous offrant ainsi d'ajuster notre volonté à celle du Créateur ; il nous associe ainsi à sa divinité. Cela implique, *puisqu'il y a sur la terre des hommes qui pratiquent la méditation védique,* qu'il l'a lui aussi pratiquée. Son comportement habituel était de s'adresser à ses interlocuteurs en s'adaptant à leur langage et à ce qu'ils étaient en mesure de comprendre. Par deux fois au moins il a rencontré des gens qui pratiquaient cette forme de méditation, puisqu'on trouve dans les évangiles deux occurrences où il leur donne des conseils bien adaptés à leurs situations. Les voici :

> *« Ne donnez pas ce qui est sacré (τὸ ἅγιον) aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, ne se retournent et ne vous déchirent. »* (Matthieu 7.6)
>
> *« Le royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherche de belles perles. Il a trouvé une perle de grand prix ; et il est allé vendre tout ce qu'il avait, et il l'a achetée ».* Matthieu 13.45-46

# 4

# le fictif et le réel

Les êtres humains se targuent de savoir distinguer, dans ce qu'ils observent ou dans ce qu'ils pensent, ce qui est *réel* de ce qui est *non-réel,* qualifié de *fictif.* Ils prétendent ainsi disposer d'un sens inné de la *réalité* et de la *fiction,* et le plus souvent ne cherchent même pas à se justifier. Leur démarche se situe dans une problématique qui remonte à la plus haute antiquité. *L'homo sapiens* utilise délibérément des concepts qu'il invente ; cela fait partie de sa quiddité. On sait cela depuis que l'interprétation des vestiges archéologiques, particulièrement des peintures rupestres puis des textes écrits, permet de connaître les idées des hommes qui nous ont précédé sur la terre. Or la raison ne se satisfait pas de ces simples assertions qui découlent d'une prétendue *évidence* : « Ceci est réel », « Cela ne l'est pas ». Elle a besoin de se forger un critère bien défini sur lequel elle pourra en toutes circonstances fonder son propre jugement. Mais cette définition du concept de réalité est une question est des plus ardues qui soient. Nous constatons journellement que les gens qui nous entourent se réfugient dans des idées toutes faites, souvent contradictoires entre elles, à preuve qu'ils sont désemparés devant cette question :

*Qu'est-ce que la réalité ?*

Dans la plus grande partie de ce chapitre, nous allons nous poser huit questions préalables. Ces questions nous suggérées par des tentatives faites dans le passé *en vue d'appréhender le concept de réalité.* Nous savons qu'aucune d'elles n'a abouti, car aucune n'était assez générale pour être applicable sans exception dans tout

l'univers, mais il est nécessaire de les connaître pour répondre à une autre question :

*Quelles sont les limites de la pensée rationnelle ?*

À aucun moment nous ne devrons outrepasser ces limites.

À la fin de ce chapitre je proposerai une nouvelle méthode pour définir le concept de réalité. Inévitablement, comme les tentatives précédentes, cette méthode aura un domaine d'application limité, mais d'une façon originale. *Elle s'appliquera exclusivement aux êtres vivants qui participent à des performances collectives,* en omettant notamment les objets inertes. Mes lecteurs protesteront sans doute que cette redéfinition éloigne le sens du mot « réalité » de ce qu'il est pour eux ; ils auront raison. Mais, s'ils insistent à me lire, ils reconnaîtront au chapitre 5 que cela m'aura permis d'aborder rationnellement l'étude du surnaturel, ce que personne n'a fait jusqu'à présent.

Commençons l'examen des différentes questions préalables.

*Première question préalable.*

*La réalité est-elle une forme d'existence ?*

Il est indispensable, dès le début de ce chapitre, de lever une ambiguïté de sens du qualificatif *« réel »* tel qu'il est utilisé aujourd'hui en français courant.

- D'une part ce qui est *« réel »* s'oppose, comme il se doit, à ce qui est *« fictif »,* c'est-à-dire à ce a pris naissance dans le mental des hommes sans souci de ce qui se passe à l'extérieur. Le réel, lui, n'est ni inventé, ni imaginé, ni rêvé ; il qualifie objectivement des objets extérieurs au mental.
- D'autre part le mot *« réel »* est utilisé abusivement à la place du mot « *existant ».* Or tout ce à quoi l'on pense existe. Cela existe au moins, subjectivement, dans le mental de celui qui en parle. Même des propos incohérents,

émis en état de démence, expriment quelque chose qui existe dans le mental.

Ainsi, pour ce qui est de la simple existence, tout ce que l'on est capable de nommer, définir ou décrire existe donc. L'existence existe et la non-existence existe aussi puis qu'on lui donne un nom, le néant. La réalité existe et la fiction existe aussi, puisque, guidé par sa pensée, l'être humain est capable de produire des œuvres de fiction, par exemple des pièces de théâtre ou des films.

Tout existe, et cependant tout n'existe pas de la même façon, car les objets auxquels on pense ne sont pas interchangeables dans les raisonnements ; il existe entre eux des correspondances non-symétriques. Un exemple courant en philosophie classique, – mais ce n'est qu'un exemple – consiste à faire la distinction entre les « substances » et les « accidents ». Nous pouvons contempler une belle statue et nous déclarons qu'elle existe par elle-même. Nous pouvons aussi méditer sur la beauté de cette statue, et ce qui nous intéresse alors, la beauté, existe aussi, mais elle n'est qu'une qualité attachée à la statue, une qualité dépourvue d'existence propre. Les yeux qui regardent la statue, les nôtres, existent aussi et il nous semble qu'ils existent par eux-mêmes, bien qu'il ne soient que des organes de notre corps parmi d'autres ; mais si nous parlons de «la vision » ou de «la cécité » nous utilisons des notions sans existence propre. Les objets existants peuvent ainsi posséder deux modes d'existence différents. On attribue aux uns, qualifiés de substanciels, une *existence absolue* tandis qu'on ne reconnaît aux autres, qualifiés d'accidentels, qu'une *existence relative, voire facultative.* Or cette distinction n'est définie que pour les besoins de certains raisonnements par la pensée, et, comme la pensée individuelle n'est pas extensible à tout l'univers, elle ne peut pas être étendue à tout l'univers ; elle ne peut pas servir à la définition du concept universel de la réalité.

Nous n'allons pas poursuivre plus avant la réflexion sur l'existence puisque ce qui nous intéresse est la qualité de ce qui existe *objectivement,* en dehors de l'être qui pense à elle, *la réalité.*

*Deuxième question préalable.*

*Les informations reçues de nos sens peuvent-elles nous renseigner sur la réalité du monde ?*

Nous avons déjà dit et répété que la pensée raisonne sur des données qui sont disponibles dans le mental, parce qu'elles y ont été mémorisées au préalable. Or parmi le contenu de la mémoire il y a des informations qui avaient été reçues directement par les sens. Nos sens pouvaient-ils, à ce moment-là, nous renseigner sur la réalité du monde ?

Considérons une table de jardin en plastique blanc ; il nous semble qu'elle est réelle, puisque nous pouvons la toucher de nos mains. La blancheur, qui est un existant relatif à la table, nous paraît également réelle, puisque nous la voyons de nos yeux. Et cependant rien ne nous prouve que cette table et sa couleur fassent partie de la réalité du monde. Pour nous en rendre compte, sortons par la pensée du seul genre humain. Considérons trois animaux, une fourmi, une chauve-souris et un homme.

- Certaines fourmis sont sensibles à la polarisation de la lumière qui les éclaire. Or la lumière reçue du soleil a été polarisée lors de sa traversée de l'ionosphère, de l'atmosphère et même des couches nuageuses, suivant une loi physique très simple : son plan de polarisation est perpendiculaire à la direction du soleil. Ces fourmis se dirigent donc en référence à cette direction fixe. Tiens ! en voici une qui se déplace à la surface de la table en suivant une ligne droite parfaite ; ce doit être l'une de ces fourmis-là.
- Les chauve-souris s'orientent dans l'obscurité en émettant des ultrasons et en comparant les échos qu'elles reçoivent à ce qu'elle ont émis. Elles utilisent des lois physiques qui

les renseignent sur la distance et la vitesse de rapprochement des obstacles qui les entourent. Je ne les vois pas maintenant parce qu'il fait jour, mais je m'attends à ce que ce soir l'une d'elle passe en volant rapidement près de la table sans la heurter. Même si c'est la nouvelle lune, même si toutes les lumières proches sont éteintes, même si le ciel est assez dégagé pour que les lumières lointaines n'éclairent pas la table, cette chauve-souris et ses congénères évolueront sans danger au ras de la table. Je le sais puisque c'est la table de mon jardin et que je connais bien leur frôlement.

- L'homme, c'est de moi qu'il s'agit, évolue dans un monde de formes et de couleurs ; il voit la forme de la table selon une loi géométrique appelée perspective et en reconnaît la blancheur. Je sais qu'elle a un plateau horizontal et des pieds qui reposent sur le sol.

Lequel de nous trois peut-il connaître, par ses sensations, la réalité du monde ? Aucun, car les organes de connaissance de chacun ne sont que partiels, inutilisables dans tout l'univers ; aucun ne peut accéder à un concept universel de la réalité. À la fourmi il manquera toujours l'échographie à ultrasons et les formes colorées. À la chauve-souris il manquera les formes colorées en perspective et la lumière polarisée. Et à moi, il me manquera la lumière polarisée et les ultrasons. Il me manquera à jamais le plaisir de voler librement dans l'obscurité complète comme une chauve-souris.

Cette idée que les hommes ont une vision partielle du monde n'est pas neuve ; on la trouve dans un texte très connu de Platon, l'allégorie de la caverne, dont je vais citer un passage, simplement pour profiter de la clarté de son style. Mais attention ! je sais bien que ce n'est qu'une allégorie ; Platon ne fait qu'affirmer, il ne démontre rien. Ce sont la fourmi et la chauve-souris qui m'enseignent avec certitude que les organes sensoriels sont limités.

Platon exposait sa propre thèse sous la forme d'un dialogue entre Socrate (S) et l'un de ses disciples Glaucon (G). Voyons ce texte pittoresque :

S. Maintenant, Glaucon, représente-toi de la façon que voici l'état de notre nature relativement à l'instruction et à l'ignorance.

Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine, en forme de caverne, ayant sur toute sa largeur une entrée ouverte à la lumière ; ces hommes sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou enchaînés, de sorte qu'ils ne peuvent bouger ni voir ailleurs que devant eux, la chaîne les empêchant de tourner la tête ; la lumière leur vient d'un feu allumé sur une hauteur, au loin derrière eux ; entre le feu et les prisonniers passe une route élevée ; imagine que le long de cette route est construit un petit mur, pareil aux cloisons que les montreurs de marionnettes dressent devant eux, et au dessus desquelles ils font voir leurs merveilles.

G. Je vois cela.

S. Figure-toi maintenant le long de ce petit mur des hommes portant des objets de toute sorte, qui dépassent le mur, et des statuettes d'hommes et d'animaux, en pierre, en bois, et en toute espèce de matière ; naturellement, parmi ces porteurs, les uns parlent et les autres se taisent.

G. Que voilà un étrange tableau et d'étranges prisonniers !

S. Ils nous ressemblent ? Et d'abord, penses-tu que dans une telle situation ils aient jamais vu autre chose d'eux-mêmes et de leurs voisins que les ombres projetées par le feu sur la paroi de la caverne qui leur fait face ?

G. Et comment ? s'ils sont forcés de rester la tête immobile durant toute leur vie ?

S. Et pour les objets qui défilent, n'en est-il pas de même ?

G. Sans contredit.

S. Si donc ils pouvaient s'entretenir ensemble ne penses-tu pas qu'*ils prendraient pour des objets réels les ombres qu'ils verraient* ?

*(littéralement : qu'ils leur donneraient des noms propres)*

G. Il y a nécessité.

S. Et si la paroi du fond de la prison avait un écho, chaque fois que l'un des porteurs parlerait, croiraient-ils entendre autre chose que l'ombre qui passerait devant eux ?

G. Non, par Zeus.

S. *Assurément de tels hommes n'attribueront de réalité (τό ἀληθής) qu'aux ombres des objets fabriqués.*

La République VII 514a-515c
(traduction par R.Baccou, Garnier-Flammarion, Paris 1966)

Les hommes ne peuvent pas être sûrs de ce qu'ils doivent tenir pour vrai, dans ce qu'ils observent.

*Troisième question préalable.*

*L'imagination peut-elle orienter la pensée vers la connaissance du réel ?*

La pensée est enfermée dans le mental, mais elle est tendue en vue du développement de l'être : comme le voyageur de Parménide nous savons bien que la route que nous sommes amenés à suivre est sans cesse montante. Certes nous ne connaissons pas l'avenir, mais nous en prenons la direction. Nous nous demandons si notre imagination nous permet d'extrapoler ce que nous savons déjà vers ce que nous saurons dans l'avenir ? Peut-elle nous orienter vers une meilleure connaissance de ce que nous tiendrons alors pour vrai ? Dans une certaine mesure, oui. Nous pouvons imaginer des structures extérieures répondant à des normes de symétrie ou de simplicité ; nous pouvons privilégier ce qui construit les êtres par rapport à ce qui les détruit, etc. mais à vrai dire nous ne disposons d'aucune « pierre de touche » pour nous assurer à coup sûr que nous accédons ainsi à la « réalité ». Nous ne pouvons que reprendre à notre compte cette phrase de Descartes :

> *Ni notre imagination ni nos sens ne sauraient jamais nous assurer d'aucune chose si notre entendement n'y intervient.* René Descartes Discours de la méthode IV 6

Nous sommes dans la même situation que Descartes et nous faisons la même constatation que lui.

> Nous avons *en nous* une instance capable d'expérimenter sur ce qui est *hors de nous*. Cette instance en nous est *l'entendement.* Les choses hors de nous sont *celles dont nous voulons nous assurer.*

Il est nécessaire ici de redéfinir deux notions, qui étaient sans doute claires pour les penseurs du XVI^e^ siècle mais dont le sens s'est émoussé au point qu'on ne les distingue plus nettement l'une de l'autre dans les dictionnaires actuels, *la compréhension* et *l'entendement.* Ce point est si important pour la suite de ma

réflexion que, pour éviter tout malentendu, je me permets de redéfinir aussi deux mots anglais qui me paraissent ceux qui convienne le mieux à mon propos. Que les personnes qui ne sont pas d'accord avec le choix de ces mots veuillent bien, je les en prie, les adopter, au moins le temps de lire mon texte !

> *La compréhension (understanding) est une opération qui porte sur des connaissances présentes dans l'espace mental ; elle est effectuée par la pensée.*
>
> *L'entendement (comprehension) est le mode de fonctionnement de la pensée, telle qu'elle est constituée, quelles que soient les connaissances qu'elle examine.*

Précisons ces deux définitions :

> *La compréhension consiste à organiser les connaissances de façon à leur donner une signification acceptable par l'être humain, autrement dit à les lui rendre faciles à saisir.*
>
> *L'entendement consiste en une double démarche de la pensée, l'induction et la déduction.*
>
> – *L'induction est le mode de raisonnement qui conçoit des énoncés propres à servir de prémisses à des inférences.*
> – *La déduction est le mode de raisonnement par inférences, dont les conclusions découlent nécessairement des prémisses.*

L'une des précautions à prendre quand on parle de la pensée humaine – et aussi chaque fois qu'on exprime sa propre façon de penser – est de vérifier que l'on fait bien la distinction entre ce que fait la pensée et la façon dont elle s'y prend.

*Quatrième question préalable.*

*La réalité peut-elle être garantie par le jugement d'autrui ?*

Insistons sur le fait que la pensée est enfermée dans l'être humain et que, dans cette situation, son champ d'application est pratiquement limité à ce qui est subjectif et à ce qui a déjà été considéré comme avéré ou tout au moins admis. Hérodote notait déjà cette limitation comparée à la pensée de Dieu qui est tout à fait étendue (littéralement : grande) :

Οὐ γάρ ἐᾶ φρονεῖν ὁ θεὸς μέγα ἄλλον ἢ ἑωυτὸν.

Dieu ne laisse pas penser grandement un autre que lui-même.

Hérodote VII 10

Cette réflexion semble déboucher sur un constat amer : Pour se juger soi-même objectivement, il faudrait se mettre à la place d'un dieu omniscient, ou tout au moins sortir de soi et s'observer d'un point de vue extérieur. Or c'est un fait d'expérience que ce n'est pas possible. Le précepte qui, selon Platon dans le Charmide, était gravé au fronton du temple de Delphes, « Γνῶθι σεαυτόν. » « Connais-toi toi-même. » n'est sans doute qu'un leurre, hors de la portée des êtres humains.

Reconnaissons cependant que les hommes vivent sur la terre depuis des millénaires, donc qu'ils arrivent *à peu près* à surmonter cette limitation. Ils s'y prennent de deux façons.

Une première façon de faire, utilisée *dans la vie sociale,* est de compenser ce manque d'étendue de la pensée individuelle en faisant appel au témoignage de personnes extérieures à celle que l'on désire connaître. Par exemple, en matière judiciaire, on considère souvent les témoignages d'un prévenu comme non recevables par eux-mêmes, et l'on demande qu'ils soient confirmés par des témoins impartiaux. Le jugement de la cour porte alors non

seulement sur le prévenu mais aussi sur l'impartialité des témoins. En fait les juges ne font que déplacer le problème ; ils jugent les témoins, qui sont extérieurs à leur propre pensée.

Une deuxième façon de faire est pratiquée *à titre individuel.* Chacun peut faire appel à des personnes extérieures, souvent des amis sincères, car c'est dans la confidence que l'on peut se connaître l'un l'autre et se conseiller. Là encore, ils faut faire confiance aux amis auxquels on s'adresse, donc porter un jugement sur eux.

Dans tous les cas l'être humain est amené à porter un jugement sur des êtres extérieurs à lui. Quoi qu'il fasse, le domaine de sa pensée individuelle ne peut pas être étendue à tout ce qui existe.

*Cinquième question préalable.*

*La pensée a-t-elle besoin d'une référence extérieure à elle ?*

La question ainsi posée est ardue. Je vais m'inspirer d'une allégorie déjà utilisée par Platon. Parmi ses idées je vais choisir celles qui répondent à mon propre questionnement.

Voici d'abord ce que j'appelle une allégorie ; cette définition n'a rien d'original :

> *Une allégorie est soit une forme de discours, soit une œuvre d'art plastique, qui présente un sens propre facilement accessible, et qui, par comparaison, donne à entendre un autre sens, difficile à exprimer ou à représenter.*

L'allégorie utilise un caractère spécifique de la pensée humaine :

> *La pensée peut s'attacher indifféremment au fictif ou au réel.*

Il y a de multiples raisons de recourir à des concepts fictifs, la fantasmagorie, la roublardise, le mensonge, la tentation de fuir le monde, la fatigue intellectuelle, etc. *Pour Platon, le but était pédagogique* ; un maître enseignait un disciple. Nous le relisons aujourd'hui autrement. *Pour nous, c'est une hypothèse dans notre démarche qui est inductive.* Ainsi, ce qui était pour Platon une allégorie devient pour nous une métaphore.

Voici comment Platon avait introduit l'allégorie de la lumière, avant celle de la caverne, en présentant sa thèse sous la forme d'un dialogue entre les mêmes interlocuteurs Socrate et Glaucon. Son intention était de remonter des *choses particulières* (les choses belles, les choses bonnes, etc.), qui sont variées et distinguables, à leur *idée propre,* autrement dit à un concept qui leur est commun, à supposer que celui-ci soit unique. Et voici ce qu'il avait constaté :

S. Nous disons que les unes (les choses belles) sont perçues par la vue et non par la pensée, mais que les idées (le concept de beauté) sont pensées et non pas vues.

G. Parfaitement.

S. Or, par quelle partie de nous-mêmes percevons-nous les choses visibles ?

G. Par la vue.

S. Ainsi nous saisissons les sons par l'ouïe, et par les autres sens les choses sensibles, n'est-ce pas ?

G. Sans doute.

S. Mais as-tu remarqué combien l'ouvrier (ὁ δημιουργός) de nos sens s'est mis en frais pour façonner la faculté d'être vu ?

G. Pas précisément.

S. Eh bien considère-le de la façon suivante : est-il besoin à l'ouïe et à la voix de quelque chose d'espèce différente pour que l'une entende et que l'autre soit entendue, de sorte que si ce troisième élément vient à manquer la

première n'entendrait pas et la seconde ne serait pas entendue ?

G. Nullement.

S. Et je crois que beaucoup d'autres facultés, pour ne pas dire toutes, n'ont besoin de rien de semblable. Ou bien pourrais-tu m'en citer une ?

G. Non.

S. Mais ne sais-tu pas que le faculté de voir et d'être vu en a besoin ?

G. Comment ?

S. En admettant que les yeux soient doués de la faculté de voir, que celui qui possède cette faculté s'efforce de s'en servir, et que les objets auxquels il l'applique soient colorés, s'il n'intervient pas un troisième élément, destiné précisément à cette fin, tu sais que la vue ne percevra rien et que les couleurs seront invisibles.

G. De quel élément parles-tu donc ?

S. De ce que tu appelles la lumière.

G. Tu dis vrai. La République VI 507b-507e

Jusqu'à ce point précis, dans l'exposé de Platon, il n'y avait qu'une simple comparaison entre le sens de la vue et la pensée. Mais maintenant il y a une allégorie, car la notion de *lumière,* facilement accessible, suggère *une autre notion,* difficile à saisir.

*L'allégorie de la lumière*
*donne à entendre que la pensée a besoin pour se développer*
*d'un élément extérieur à elle.*

Avançons maintenant par nous-mêmes, et demandons-nous où cet élément extérieur peut bien se trouver. Nous ne devons pas le chercher ailleurs que dans l'univers, même si Platon envisage l'existence d'un ouvrier qui a disposé les choses de façon

adéquate. Nous ne pouvons que repartir de ce que nous savons de la situation de la pensée humaine dans l'univers, et en déduire ceci :

> *Puisque l'élément que nous cherchons à connaître est extérieur à la pensée individuelle, il ne peut que faire partie des performances collectives, celles qui coordonnent les fonctionnalités individuelles.*

Platon poursuivait sa recherche du bien en soi qu'il comparait au soleil, au point d'en faire un concept absolu, omniprésent, aussi bien lorsqu'il parlait du présent que du futur. Nous le suivrons pas sur ce point. Lisons seulement la partie du dialogue que nous allons récuser.

S. L'œil est, je pense, de tous les organes des sens, celui qui ressemble le plus au soleil.

G. De beaucoup.

S. Eh bien ! la puissance qu'il possède ne lui vient-elle point du soleil, comme une émanation de ce dernier ?

G. Si fait.

S. Donc le soleil n'est pas la vue, mais, en étant le principe, il est aperçu par elle.

G. Oui.

S. Sache donc que c'est lui que je nomme le fils du bien, que le bien a engendré semblable à lui-même. Ce que le bien est dans le domaine de l'intelligible à l'égard de la pensée et de ses objets, le soleil l'est dans le domaine du visible à l'égard de la vue et de ses objets.

La République VI 508b-508c

La traduction que j'utilise comporte des mots abstraits qui n'existaient pas dans le texte grec, *l'émanation, le principe,* mais elle est fidèle à la pensée de Platon. Une traduction plus littérale, qui exprimerait exactement la même idée, serait que *la possibilité de voir est tirée du soleil,* que *quelque chose s'écoule de lui en*

*abondance.* De même, par analogie, *l'entendement découlerait d'un concept universel, le bien en soi* Il serait le fils du bien, τό τοῦ ἀγαθοῦ ἔκγονον. Mais nous, en entrant dans l'ère post-moderniste, nous avons rompu avec cette façon de penser qui enchantait naguère nos professeurs de philosophie.

> *Nous n'admettons plus que des objets concrets puissent trouver leur origine dans un concept abstrait.*

Pour nous, l'entendement est une instance de notre propre pensée ; il fait partie du même monde que nous ; et si pour des raisons religieuses nous nous représentons ce monde comme créé par un être divin, notre entendement aussi fait partie du monde créé.

*Sixième question préalable.*

> *Les méthodes scientifiques trouvent-elles dans le monde extérieur des critères pour décider de ce qui est réel ?*

Une autre façon d'échapper à la limitation de la pensée est, semble-t-il, de *faire appel aux méthodes scientifiques* pour étudier le monde extérieur. Dans leur grande majorité les chercheurs scientifiques sont attachés à la notion de réalité, qui correspond d'ailleurs à ce que l'opinion publique attend d'eux : *être renseigné sur ce que le monde est réellement.* Mais l'opinion publique ne frappe pas à la bonne porte car la science ne fournit aucune « pierre de touche » infaillible pour décider de ce qui est réel et de ce qui ne l'est pas. Les chercheurs travaillent généralement dans des instituts et disposent pour guider leur démarche des théories déjà admises par leurs prédécesseurs et par leurs pairs. Pour ces chercheurs, le critère de la validité de tout travail est de recueillir l'assentiment de ce qu'ils appellent leur « communauté scientifique », qui n'est

constituée en fait que de gens qui raisonnent selon les mêmes théories acquises qu'eux, parce qu'ils les ont reçues dans les mêmes cycles universitaires. Mais la valeur de ces prétendus acquis n'a jamais été démontrée et ils ne sont pas en mesure de les contester.

Je vais illustrer cela par un exemple que j'ai eu l'occasion d'étudier. En 1798 le physicien anglais Henry Cavendish crut mesurer la masse de la terre au moyen d'un dispositif singulièrement astucieux utilisant un pendule de torsion. Il s'appuyait sur le formalisme de la loi d'attraction universelle de Newton, en particulier sur l'idée que tous les objets pesants tombaient vers un point unique, le centre géométrique de la terre, *comme si toute la masse de la terre était concentrée en ce point.* Or c'était une erreur : *les objets qui tombent sont influencés non seulement par la terre mais aussi par le reste de l'univers.* La mesure qu'il a faite était donc fausse. Il n'est pas dans mon intention de critiquer Sir Henry qui était un expérimentateur remarquable, qui ne pouvait sans doute pas penser autrement à l'époque, et qui d'ailleurs n'a pas été contredit. Mais je me pose une question : *Comment se fait-il que la physique du globe continue à se développer depuis plus de deux siècles à partir d'une mesure fausse ?*

C'est tout simple : on utilise deux fois la même formule mathématique, de façon réciproque :

– D'abord Sir Henry a déterminé la masse de la terre à partir de l'accélération de la pesanteur à sa surface.
– Depuis lors on calcule l'accélération de la pesanteur à partir de la masse de la terre.

L'erreur se compense en sorte que les lois utilisées usuellement restent valables ; les faits observés sont reproductibles et conformes aux prévisions ; les artilleurs déterminent correctement les trajectoires de leurs boulets de canon ; les spationautes tournent bien sur la bonne orbite autour de la terre ; tout semble parfait. Cependant *la loi de Newton ne représente pas la réalité.*

Pour résoudre ce problème, il faut faire appel à d'autres lois de la mécanique céleste, connues seulement depuis le XIX$^{e}$ siècle, et notamment redéfinir le centre de la terre comme un point où la résultante de tous les moments cinétiques de l'univers s'annulent. J'ai exposé le calcul dans l'un de mes documents techniques (Les girations chapitre 3). Le résultat est simple : Tout objet pesant possède une *masse propre,* qui est la somme des masses élémentaires qui le composent et une *masse gravifique,* de valeur double de sa masse propre, qui intervient dans les phénomènes de gravitation. C'est celle-ci que Sir Henry avait mesurée. Il en découle que *la valeur à retenir pour la masse propre de la terre est exactement la moitié de celle qui est communément admise.*

Cette erreur est lourde de conséquences. La masse spécifique moyenne de la terre est de 2,76 kg/litre et non pas 5,52 kg/litre, comme on le croit actuellement ; elle est ainsi du même ordre de grandeur que celle des roches qui se trouvent à la surface des continents ; il n'y a donc pas lieu d'imaginer l'existence d'un noyau très dense à l'intérieur de la terre ! La même erreur affecte tous les astres. Le flux de neutrinos détectés sur la terre en provenance du soleil montre que celui-ci est moitié moins lourd qu'on ne le pense. Etc.

*Septième question préalable.*

*Comment les méthodes de pensée évoluent-elles au cours de la vie ?*

Une nouvelle question se pose à partir du moment où l'on prend en compte le fait que *la pensée rationnelle n'est pas immuable ;* elle peut s'éduquer ou au contraire se dégrader. C'est une banalité de dire que la pensée d'un enfant n'est pas encore celle de l'adulte qu'il va devenir. Mais, s'il est facile d'admettre que les connaissances accumulées dans la mémoire sont plus nombreuses chez l'adulte que chez l'enfant, il n'est pas simple de caractériser qualitativement l'évolution de la pensée au long de la vie. L'enfant même très jeune, lorsqu'il regarde la télévision, distingue intuitivement une œuvre de fiction d'un documentaire ; l'adulte fait la même distinction mais de manière plus réfléchie. Cependant l'adulte manque, lui aussi, de critères sûrs et définitifs pour caractériser le réel ; il est constamment en train d'en chercher de nouveaux, et ceux qu'il trouve ne sont valables, répétons-le, que dans des domaines de pensée limités.

> *La pensée rationnelle est spontanément orientée vers la recherche de nouveaux critères pour distinguer le fictif du réel. On ne doit pas la décrire seulement par ce qui la constitue à un moment donné, mais surtout par la démarche qu'elle est en train de faire.*

Voyons comment se présente cette évolution.

Pour le fœtus et pour le nourrisson encore aveugle, le transcendant ne peut être ressenti que dans les sensations sonores et dans la chaleur maternelle qu'il connaît. On peut imaginer – le saura-t-on jamais ? – que ce petit homme fait une distinction entre *ce qui lui est familier* et *ce qui l'inquiète,* mais bien sûr cette limite n'est pas conceptualisée.

La prise de conscience de soi, par laquelle l'être se considère comme différent de ce qui l'entoure, existait bien avant la naissance, mais le jeune bébé, en coordonnant sa vue et les mouvements de ses bras, découvre quelque chose de nouveau : il y a des objets qu'il arrive à toucher de ses mains, par exemple le hochet qui est disposé devant lui, et d'autres qu'il ne peut pas atteindre. Il existe pour lui une limite entre *l'accessible* et *l'inaccessible.* Bien sûr cette notion d'accessibilité n'est que corporelle, mais elle servira de modèle plus tard pour distinguer ce qui est *intelligible* par la pensée et ce qui est *inintelligible.* Chaque fois que l'on découvre ainsi une limite à ce que l'on connaît déjà, ou à ce que l'on peut déjà faire, on pressent un monde inconnu au delà de cette limite. Or les êtres vivants sont naturellement portés à transgresser les limites.

Ce sont bien sûr les parents et les maîtres d'écoles qui éduquent les enfants et leur enseignent des modes de pensée acquis par le genre humain depuis des siècles. Ils leur font franchir notamment la limite entre *l'analphabétisme* et le *savoir-lire-et-écrire.* Ils les font aussi passer de *l'inexpérience* à *l'habileté* dans la pratique des techniques, etc.

Un nouveau concept apparaît au début de l'adolescence. *Le jeune prend conscience que la rencontre avec ses maîtres doit être un dialogue dans les deux sens.* Il doit recevoir d'eux des façons de penser ancestrales, comme il le faisait déjà, mais il doit aussi leur donner celles qu'il a acquises par ailleurs. Lorsque l'adolescent est confronté à des adultes qui cherchent à lui inculquer leur propre conception de la vie sans admettre la sienne, il se trouve dans des difficultés, qui sont bien connues, qui peuvent le conduire à l'affrontement violent ou au repli sur soi. Respectons la découverte qu'il a à faire pour son propre développement.

À l'âge adulte, la pensée continue à se perfectionner en transgressant de nouvelles limites. Or, parmi ces étapes de croissance de la pensée, il y a les expériences transcendantales, qui associent

les hommes en les faisant participer aux mêmes performances collectives. Nous garderons le mot courant « rencontre » pour désigner les échanges d'homme à homme qui se produisent lors de ces épisodes de vie en commun.

*La vie humaine est jalonnée de lieux singuliers, les rencontres transcendantales.*

Les rencontres transcendantales peuvent être très différentes les unes les autres. Souvent il y a réellement une rencontre, en un point unique de l'espace et du temps, entre deux interlocuteurs qui se parlent, en se confiant mutuellement ce qu'ils possèdent en eux. Il y aussi le cas où des hommes se sentent portés à réaliser une œuvre d'art plastique ou à composer une musique, sans connaître les gens qui vont en profiter ; et il y aura ensuite les personnes qui rencontreront le transcendant en regardant ou écoutant ces œuvres dont ils auront hérité du passé. Il y a les gens qui ont écrit et les gens qui vont lire. Et il y a ceux qui ressentent l'émotion caractéristique du transcendant apparemment sans raison, comme devant un lever de soleil au sommet d'une montagne, mais il s'agit sans doute alors d'une rencontre avec soi-même. Notons ceci :

*Les rencontres transcendantales peuvent mettre en communication des hommes vivant éloignés les uns des autres, dans l'espace ou dans le temps.*

Les rencontres ont des durées très courtes en comparaison du reste de la vie, qui est remplie de nombreuses activités, travailler, manger, dormir, etc. On peut donc considérer que ces périodes d'éducation de la pensée sont des discontinuités dans le déroulement habituel de la vie, où les méthodes de pensée restent inchangées. *L'éducation de la pensée se fait ainsi par paliers,* comme des marches d'escalier franchies une à une, chacune en son temps. Elle ne porte pas sur les connaissances, qui sont toujours acquises et mémorisées au moment où elles se présentent, mais sur les façons de raisonner. Le saut vers un palier supérieur est une dilatation de l'être, qui est signalée par l'émotion intense qui l'accompagne, à la façon dont la dilatation des poumons est

signalée par la bouffée d'air frais qui entre en eux. Si nous rédigions un traité de métaphysique, nous pourrions écrire que ces paliers sont « des étapes de la création de la personne ». mais le concept de création n'appartient pas à l'objet de la présente étude ; nous en restons donc strictement à la constatation que *l'être humain est en croissance*.

> *L'éducation de la pensée se fait par paliers, chaque palier ayant pour résultat une amélioration des fonctionnalités de l'être humain.*

Ne croyons pas que cela se produise automatiquement. L'être humain peut renoncer à utiliser des fonctionnalités qu'il a acquises ; s'il les laisse tomber en déshérence, il se retrouvera à un niveau inférieur. C'est pourquoi l'ascèse, dont nous avons déjà parlé, est toujours nécessaire.

Dans le chapitre 3 nous avons fait la distinction, quant à l'être humain, entre d'une part ses faits et gestes dans son existence terrestre, et d'autre part sa vraie vie. qui est *son développement de* depuis sa conception dans le ventre de sa mère jusqu'à sa mort. Nous avons reconnu qu'ainsi définie, *la vie humaine est une succession ininterrompue de transformations du mental.* Maintenant nous identifions ces transformations au franchissement de limites. Voici comment ces limites sont ressenties :

- Le franchissement d'une limite se produit toujours *à la date présente,* lors d'une rencontre transcendantale.
- Les limites déjà franchies dans le passé sont considérées comme des *seuils,* qui peuvent être datés sur une échelle du temps commune à tout l'univers, telle qu'elle est définie par les astronomes. C'est par exemple la date sur notre agenda à laquelle nous avions noté notre excursion pour admirer le lever de soleil sur la montagne.
- Le temps écoulé entre deux dates est une *durée de vieillissement,* observable non seulement sur les êtres

mais aussi sur les objets. Ce sont des durées que l'on mesure, par exemple, par la méthode du carbone-14.

- Ce que l'être sera dans le futur n'est pas connu ; cela ne peut donc pas faire l'objet d'un désir. Mais rappelons-nous le poème de Parménide : le voyageur sur son char ressent *des désirs qui orientent sa progression* ; ce à quoi il est sensible c'est à la *pente de la route* qui l'emmène toujours plus haut. Ce à quoi tout homme aspire, c'est à poursuivre ainsi sa vie, toujours vers un *surcroît d'être,* tout en ignorant ce que sera ce surcroît.
- Le franchissement de la limite, à l'instant présent, est la transformation du *désir* en *certitude,* qui servira, si l'on peut dire, de « point d'appui » pour un nouveau désir. Nous l'avons déjà dit : chaque contact avec le transcendant renforce le désir d'avoir de nouveaux contacts.
- Il n'est jamais possible de revenir du présent vers le passé. Les épisodes de régression sont des chutes à des niveaux de développement personnel inférieurs, l'écoulement du temps vers le futur conservant sa régularité.

Ici, je me permets une digression à l'intention de mes amis qui s'étonnent que je traite de la pensée humaine sans parler explicitement de Dieu. Je m'en suis déjà expliqué : je crois que Jésus, Dieu incarné porteur du dessein divin, a connu toutes les situations où des êtres humains sont en croissance, en s'associant à eux dans les mêmes performances collectives. Or, à l'âge de douze ans, Jésus est resté trois jours dans le temple de Jérusalem, assis au milieu des docteurs de la loi juive, les écoutant et les interrogeant (Luc 2. 46) . Il est pour toujours un adolescent, associé à tous les adolescents du monde, pour les orienter dans les performances collectives du genre humain et les conduire, au delà du transcendant, jusqu'au surnaturel.

Restons-en à la pensée d'un adolescent. La situation des personnes qui cherchent à l'éduquer dans une relation de maître à disciple a déjà été analysée par Platon dans le texte suivant qui fait référence à deux expressions imagées que nous avons déjà adoptées : l'allégorie de la lumière et la description des esclaves enchaînés par tout leur corps dans la caverne. C'est la suite du dialogue entre Socrate et son disciple Glaucon.

S. L'éducation n'est point ce que certains proclament qu'elle est : car ils prétendent l'introduire dans l'âme (dans le psychisme), où elle n'est point, comme on donnerait la vue à des yeux aveugles.

G. Ils le prétendent, en effet.

S. Or le présent discours montre que chacun possède la faculté d'apprendre et l'organe destiné à cet usage, et que, semblable à des yeux qui ne pourraient se tourner qu'avec le corps tout entier des ténèbres vers la lumière, cet organe doit se détourner avec l'âme tout entière de ce qui naît, jusqu'à ce ce qu'il devienne capable de supporter la vue de l'être et de ce qu'il y a de plus lumineux dans l'être ; et cela nous l'appelons le bien, n'est-ce pas ,

G. Oui.

S. L'éducation est donc l'art qui se propose ce but, la conversion de l'âme, et qui recherche les moyens les plus aisés et les plus efficaces de l'opérer ; elle ne consiste pas à donner la vue à l'organe de l'âme, puisqu'il l'a déjà ; mais comme il est mal tourné et ne regarde pas où il faudrait, elle s'efforce de les amener dans la bonne direction.

G. Il le semble. La République VII 518c-518d

*Le but de l'éducation est d'orienter l'entendement.*

S. Cela ne sera pas, apparemment, un simple tour de palet (un effet du hasard) ; il s'agira d'opérer la conversion

de l'âme d'un jour aussi ténébreux que la nuit vers le jour véritable, c'est-à-dire l'élever jusqu'à l'être ; et c'est ce que nous appellerons la vraie philosophie.

G. Parfaitement. La République VII 521c

*Huitième question préalable.*

*Comment la pensée individuelle participe-t-elle aux performances collectives ?*

Voyons maintenant comment les individus participent aux performances collectives. Nous allons voir que :

*contrairement à l'histoire des individus, l'histoire des collectivités n'est pas une suite unique de rencontres transcendantales.*

La personne par laquelle un être humain est mis en contact avec le transcendant peut omettre de lui transmettre une partie de ce qu'elle a reçu de ses prédécesseurs ; elle peut aussi ajouter un peu d'elle-même à l'intention de ses successeurs. Ce qu'elle partage avec d'autres personnes n'est pas seulement de la connaissance mais un savoir-faire collectif qu'elle a acquis sciemment, qu'elle a mis en œuvre pour elle-même puis enseigne à nouveau. Il ne s'agit pas là d'une quelconque spéculation mais, comme nous allons bientôt le voir, d'une *expérience courante indéniable.*

Mais avant cela nous devons impérativement préciser notre vocabulaire, car nous avons à faire avec trois notions différentes, qu'il convient de bien concevoir.

*Il y a trois notions à ne pas confondre :*

- *la rencontre transcendantale, qui est le point de contact entre l'histoire personnelle et l'histoire collective.*
- *le contenu des échanges entre l'histoire personnelle et l'histoire collective, dans les deux sens.*
- *les facultés mentales qui effectuent les échanges entre l'histoire personnelle et l'histoire collective.*

Reprenons l'image d'un filet de pêche : *les rencontres transcendantales* sont les nœuds du filet, les endroits où les vies individuelles s'entrecroisent et trouvent leur développement. Ces points de contact entre l'histoire personnelle et l'histoire collective. sont aussi les lieux où la liberté se distingue du libre-arbitre, puisque – nous le savons déjà – la liberté est le fait de la pensée consciente, qui s'exerce dans la durée de la vie individuelle, pas dans l'instantanéité des épisodes de contact. Eux, ils surviennent de façon non-intentionnelle.

Le contenu de ce qui est transmis dans la rencontre est une meilleure participation à une performance collective, une meilleure réceptivité à ce qui provient de la collectivité et la prise de décisions meilleures pour celle-ci. C'est ce que l'Atharva Veda appelle une *perle.* C'est aussi ce que Platon considère comme l'élévation de l'âme vers l'être, dans cette petite proposition que les grammairiens appellent un « génitif absolu » :

τοῦ ὄντος οὔσαν ἐπάνοδον

Essayons de rendre cela en français moderne. C'est le trajet montant (ἑ ἐπάνοδος) de l'âme qui existe déjà (ἡ οὖσα ψυχή) quant à l'être (ὁ ὤν). *C'est un surcroît d'être,*

La République VII 521c

Quant aux facultés mentales, elles sont régies par la pensée, ou tout au moins par une petite partie de la pensée, puisque celle-ci sert

aussi de multiples façons dans la vie courante. Ce sommet de la pensée, qui pointe en direction du transcendant, est ce qu'en occident on appelle *le cœur de l'homme*. Il est constitué de processus intellectuels.

*C'est le cœur qui réoriente l'entendement*
*pour une participation accrue aux performances collectives.*

Nous sommes maintenant en mesure d'étudier comment les individus contribuent à l'histoire des collectivités auxquelles ils participent. Pour cela, je me permets d'organiser notre réflexion autour d'un personnage fictif, ce qui me permettra de rassembler sur un même personnage les comportements que je cherche à étudier. C'est moi qui invente cette simple histoire avec une préoccupation didactique, sans en faire une métaphore ni une allégorie, mais lorsque vous l'aurez lue, vous conviendrez, cher lecteur, que le comportement des protagonistes est tout-à-fait représentatif des comportements habituels des êtres humains, tels qu'on les observe chez nos contemporains.

Le principal personnage de cette histoire est Firmin Lignon, un jeune homme qui poursuit ses études universitaires dans une grande ville. C'est un être sensible, courageux, curieux de tout ce qui l'entoure, attentionné à toutes les personnes qu'il côtoie. Autant dire que c'est un sujet idéal pour mon histoire. En notre début du troisième millénaire, la mode est de désigner les personnes par des initiales. Ses copains d'université l'appellent donc simplement par les deux lettres FL, qu'ils prononcent « Eiffel » et parfois même par plaisanterie « Oh ! la tour ! ». Cela le change de ses années de lycée, dans une autre ville où, en épelant l'alphabet de façon fautive, on l'appelait « Eh ! t'es FéLé ! »

Les hommes vivent dans une société obscurantiste,
cachés derrière des pseudonymes stupides,
sans jamais se connaître intimement les uns les autres.

Il se produit souvent que plusieurs personnes nous rapportent indépendamment les unes des autres ce qui les a marquées lors d'un même événement. C'est ce qui est arrivé récemment à Firmin. Trois personnes de son voisinage avaient assisté à un même concert. L'une d'elle lui a parlé de l'habileté et de la sensibilité du compositeur qui avait su à la fois mettre en valeur les paroles de la mélodie, exprimer le développement et les variations des sentiments, et maintenir par des contrepoints la stabilité de l'univers sonore. Une autre avait été émerveillée par la cantatrice qui attrapait le contre-ut d'une voix très claire, avec simplicité et naturel, sans montrer le moindre signe d'effort et en faisant oublier les longues heures de travail auxquelles elle se soumettait. La troisième avait eu le regard attiré par une jeune flûtiste dont le corps très souple semblait chanter, comme si la flûte, dans laquelle les sons prenaient naissance, n'était qu'un prolongement d'elle-même. Chacune de ces trois personnes lui avait transmis quelque chose provenant d'une même rencontre transcendantale, le concert. Et cela il l'avait reçu en trois rencontres, en trois épisodes distincts de sa vie personnelle.

Firmin s'est bien rendu compte que ces personnes s'étaient trouvées lors du concert dans un état émotif intense ; d'ailleurs elles le lui ont dit. Comme il sait s'associer aux émotions d'autrui – encore une qualité que je lui attribue – il a reconnu le symptôme d'une rencontre transcendantale. Mais surtout, ce qu'il a remarqué, c'est que ces personnes étaient animées par le désir de faire connaître ce qui leur était arrivé, et qu'elles étaient encore encore capables, plusieurs jours après le concert, de communiquer leur émotion passée. Où donc cette émotion s'était-elle conservée ? Dans ces personnes elles-mêmes, bien sûr, mais comment ?. D'une part leur espace mental avait été submergé de sensations visuelles et auditives qui avaient été mémorisées, et qui pouvaient être rappelées à tout moment. Mais d'autre part, l'état émotif n'avait pas pu être placé dans la mémoire, qui n'est pas faite pour cela ; il ne peut pas s'être maintenu ailleurs que dans le cœur.

L'une des fonctions du cœur de l'homme est de conserver les émotions.

Firmin était rempli d'une insatiable curiosité, non pas par indiscrétion mais par passion de mieux connaître le monde. Il s'est demandé pourquoi ses voisines ne lui avaient transmis chacune qu'une partie de la rencontre transcendantale, et n'avaient pas retrouvé en elles les autres aspects de cette même rencontre. Il en a conclu qu'elles n'en avaient gardé qu'une partie dans leur cœur, et, puisque le cœur est conscient, qu'elles avaient fait *consciemment* une sélection. Puis c'est *en pleine conscience* que ces personnes étaient venues le voir chez lui, en plein jour, pour lui faire part de ce qu'elles avaient reçu.

*pouvoir de sélection*

*La personne humaine a un pouvoir de sélection sur les émotions qui la submergent lors des rencontres transcendantales. Elle choisit, parmi ces émotions, celles qu'elle va conserver et réactualiser en elle-même pour les communiquer ensuite à d'autres personnes lors d'autres rencontres.*

Ce pouvoir affectera la suite de l'histoire collective, car il y a une relation de causalité entre le premier état émotif, au concert, et les états émotifs communiqués par la suite à Firmin, puis à travers Firmin à d'autres hommes. Nous étudierons ces relations dans le chapitre 5. Disons seulement qu'elles font passer un système d'un état initial à un état final, et qu'elles sont caractérisées par trois points :

- *La cause efficiente* intervient à l'état initial ; elle est toujours *antérieure à l'effet* (dans le temps).
- *L'effet* est conforme à une *cause finale* à laquelle la cause efficiente est subordonnée.

- Ce sont les lois propres du système qui font passer de l'état initial à l'état final. Elles doivent être mises en œuvre de façon continue.

En corollaire, ces relations ne peuvent être définies que dans un système cohérent ; elles ne sont pas universelles. Appliquons-les au système qui nous intéresse, le genre humain. Nous ne pouvons les définir que pour une performance particulière, ici l'émotion musicale.

Firmin est ainsi plongé, en même temps que ses voisines, dans un état émotif intense. Or s'il reconnaît cet état, c'est parce qu'il l'a déjà expérimenté par lui-même ; le souvenir lui en revient. Des sensations du passé surgissent de sa mémoire et réapparaissent dans son espace mental. Lorsqu'il était enfant, il avait eu envie d'apprendre à jouer du hautbois, et ses parents l'avaient encouragé en lui achetant un bel instrument en ébène et en lui faisant donner des cours ; mais il avait abandonné à une époque où il était malade. Sa sœur cadette Jeanne-Adèle s'y était aussi essayée mais n'avait pas insisté. Le hautbois est maintenant perdu de vue.

Certains souvenirs lui reviennent de plus loin encore. Il se rappelle avoir été assis dans une prairie, mais il ne savait plus où. Il avait voulu imiter des enfants plus âgés que lui et ceux-ci lui avaient expliqué comment faire. Il s'agissait d'appliquer fortement l'un contre l'autre les pouces des deux mains, en interposant entre eux un brin d'herbe. L'herbe était tenue en deux points, à l'articulation de la base des pouces et à l'articulation entre les phalanges. Il restait un petit espace dans lequel on pouvait souffler, ce qui faisait vibrer le brin d'herbe comme une anche. Mais c'était difficile ! une seule herbe convenait, que les grands lui avaient montrée, et puis il fallait souffler très fort, très très fort. Il avait donc gonflé ses joues le plus possible et … il avait obtenu un son horrible ! Mais il avait réussi. Maintenant, ce brin d'herbe lui paraît avoir été « l'ancêtre » de son hautbois.

Ainsi Firmin ajoute quelque chose de lui-même à ce que ses voisines lui communiquent, quelque chose qui jusqu'à présent

n'avait de signification que pour lui. Mais il ne peut pas retrouver de souvenirs plus anciens. Nous savons bien pourquoi :

> La mémoire individuelle d'un être vivant ne peut pas remonter dans le temps au delà de sa propre existence.

Pour remonter au delà, il faut qu'il ait reçu quelque chose provenant d'autres personnes, antérieures à lui.

> Dans une civilisation qui serait purement orale, l'histoire collective ne s'établirait qu'en passant de la mémoire d'un individu à celle d'un autre individu.

La transmission des textes écrits et l'étude des vestiges matériels du passé donnent aux hommes des facultés étendues. Ils peuvent rechercher les causes lointaines des rencontres transcendantales.

Firmin se demande ainsi quels pouvaient être les antécédents du concert qui a tant ému ses voisines. Il y a eu d'abord un compositeur, qui avait transcrit sa propre émotion dans une partition ; laquelle partition avait été copiée, imprimée, conservée puis utilisée par les artistes du fameux concert ; mais avant lui, il y avait eu l'expérimentation de la gamme bien tempérée, le plain-chant et bien d'autres innovations mélodiques depuis la nuit des temps. Il y a eu aussi des luthiers qui avaient mis au point des instruments perfectionnés, notamment des flûtes avec de multiples clés ; mais avant eux, il y avait eu la fabrication de fifres en buis, et encore avant cela de pipeaux en canne de Provence. Il y a eu aussi des chanteurs et des instrumentistes dont les expressions, sans cesse imitées, reviennent d'âge en âge comme des réminiscences dans les interprétations nouvelles. On pourrait croire que Firmin va se livrer à une recherche historique. Pas du tout ; il ne cherche pas à faire de l'histoire.

En effet les historiens s'intéressent aux événements qui se sont produits dans le temps. Il leur arrive de mentionner que tel ou tel personnage du passé a été marqué dans sa vie par un épisode d'émotion qui explique son influence ultérieure sur le cours de l'histoire. Mais ils ne transmettent pas immédiatement l'émotion

elle-même ; non pas qu'ils en soient incapables ! mais parce que, lorsqu'ils le font, on considère qu'ils sont sortis de leur rôle d'historien. La méthode scientifique, qui s'applique à l'histoire comme à toute autre science, ne permet pas d'étudier le contenu du cœur de l'homme, mais seulement ce que l'homme exprime. Or ce que cherche Firmin, c'est une relation directe entre des rencontres transcendantales, par exemple entre l'émotion musicale qui avait inspiré le compositeur et celle qui guidait ses interprètes. Le temps qui s'est écoulé entre les deux n'intervient pas.

*Contrairement à l'histoire officielle, qui est une succession d'événements dans le temps, l'histoire des collectivités est indépendante de l'écoulement du temps : c'est un entrelacs de relations de causes à effets, sans durées propres.*

Dans la grande ville où Firmin habite, chaque dimanche après-midi, certains boulevards sont interdits à la circulation automobile pour y organiser un circuit de vingt kilomètres réservé aux patins à roulettes. Par besoin de respirer l'air extérieur à son logement trop petit, ce jeune homme s'est acheté une paire de « rollers ». Un dimanche il se trouve glisser à côté d'une grande jeune fille à la silhouette élancée, qui manifeste une noblesse naturelle. Sa chevelure très claire, qui rayonne d'or dans le soleil printanier, la transforme à ses yeux en un être de lumière. Ils décident de se retrouver le dimanche suivant, puis ils s'invitent à déjeuner. Il s'étonne de son regard qui observe avec confiance tout ce qui l'entoure, et il constate que ce regard l'observe, lui particulièrement, avec douceur. Chacun des deux prête attention à ce que l'autre dit ; le monde disparaît à leurs regards et ils se trouvent presque spontanément en état de confidence. Elle se prénomme Bertille, mais Firmin se surprend à l'appeler Tendre-amie. Il se sent porté à l'épouser.

Au cours de ses vacances d'été, Firmin retrouve sa famille qui passe comme chaque année deux semaines de vacances au bord de la mer. Là, sur la plage, il rencontre Primerose, une jolie jeune fille rouquine, avec des taches de rousseur qui égayent son visage souriant. Elle porte une jupe d'été qui frissonne dans le vent en exhibant de multiples couleurs ; sa conversation pétille comme une fontaine éparpillerait une pluie de gouttelettes ; sa seule présence suffit à communiquer la joie vivre ! Elle s'intéresse à tout et sait parler de tout ; elle s'enquiert des études de Firmin et lui parle des siennes ; elle interroge Firmin sur ses projets d'avenir et se projette elle aussi dans l'avenir. Avec elle, tout est simple et lumineux.

Voilà notre jeune homme bien embarrassé ! Il est foncièrement honnête et n'envisage absolument pas de promettre quoi-que-ce-soit à qui-que-ce-soit sans être sûr de vouloir tenir sa parole. À laquelle va-t-il proposer le mariage ? à la blonde ou à la rousse ? à Bertille ou à Primerose ? C'est lui, et lui-seul, qui a le pouvoir de décision pour cette grave démarche. Après s'être longuement interrogé sur lui-même, en son for intérieur, il va rencontrer Primerose et lui déclare, passablement embarrassé : « Tu sais … j'étais vraiment bien avec toi … mais je dois te dire … j'ai une Tendre-amie dans ma vie … j'ai décidé de rester avec elle. » Il est donc revenu dans la grande ville, a rangé son maillot de bain dans un placard et a ressorti ses patins à roulettes.

Mais qu'en est-il de l'histoire collective du genre humain ? À dater du mariage de Firmin et de Bertille, il va se produire une multitude d'épisodes de confidences entre eux, donc tout un entrelacs de causalités transmis à travers eux vers les générations futures. Mais supposons que Firmin ait décidé d'épouser Primerose, c'est un autre entrelacs qui aurait été établi avec elle. *L'histoire collective à venir aurait été différente.* Ainsi la décision personnelle de Firmin va modifier l'histoire collective.

Nous avons déjà vu que la personne humaine avait un pouvoir de sélection. Elle a donc aussi un pouvoir de décision.

*pouvoir de décision*

> *La personne humaine a un pouvoir de décision sur l'histoire collective. Elle peut modifier les entrelacs de causalités qui passent par elle.*

C'est le propre de toute décision de rendre effectives des choses qui n'étaient jusqu'alors que potentielles ; elle les fait passer de la *potentialité* à l'*effectivité.* Tout le monde sait, par exemple que le mariage est rendu effectif par la décision des époux. Mais ici nous nous intéressons à une forme particulière de décision, celle qui donne naissance à un nouvel entrelacs dans l'histoire collective. Le mariage ne concerne pas seulement la vie des individus dans le temps ; il les rend acteurs de performances collectives. Désormais les époux auront *ensemble* la faculté de poser des causes finales et d'en obtenir des effets. C'est sur le double aspect de la *finalité* et de l'*efficience* des décisions humaines que nous allons bientôt fonder un nouveau *concept de la réalité.*

Quant aux personnes humaines, elles suivent chacune un *itinéraire* particulier dans les entrelacs de causalités. Nous savons déjà que la vie humaine est une succession ininterrompue de transformations du mental, que chaque rencontre retrouve dans l'état où il se trouvait à la rencontre précédente. L'être se développe par paliers, son itinéraire est réorienté à chaque palier.

> *L'itinéraire transcendant de chaque personne n'est jamais interrompu, mais il est réorienté à chaque rencontre par ce qui est reçu des autres personnes.*

À présent, retrouvons Firmin et Bertille le jour de leurs noces. Leurs deux familles, réunies pour la cérémonie d'échange des consentements, sont unanimement remplies d'une joie profonde, ainsi que leurs témoins et quelques amis fidèles. Primerose aussi est là. Surmontant sa déception elle accepte même de rester pour le

festin. Notons ceci qu'elle est à la fois triste en songeant à sa propre vie et heureuse d'être plongée dans la joie de Firmin. C'est que sa tristesse est un *sentiment* alors cette joie-là est une *émotion* qui inonde le cœur.

Dans ce pays, la coutume est qu'au dessert les époux découpent eux-mêmes un immense gâteau, la pièce montée, et en répartissent les parts dans des assiettes qui seront ensuite portées sur la table. Les mariés quittent donc leur place et s'approchent de la table de service placée au centre de la pièce, suivis des yeux par tous les convives, qui ne cessent pas pour autant de se parler de voisin à voisin. Dans les mouvements qui s'ensuivent, personne ne remarque qu'une personne s'est absentée, Jeanne-Adèle, la sœur du marié. Depuis quelques mois, elle prémédite secrètement une surprise. D'abord elle s'est sentie impérativement poussée à rechercher le haut-bois ; puis elle l'a retrouvé chez un ami à qui il avait été prêté ; elle l'a nettoyé soigneusement, a huilé les clés et vérifié les tampons de liège ; elle a acheté des anches neuves ; et maintenant elle vient discrètement le déposer sur la table, sorti de son étui, devant les verres des jeunes mariés. Revenant à sa place, Firmin le découvre avec stupeur ! c'est bien le sien, réapparu mystérieusement ! il le reconnaît à de multiples détails. Un moment plus tard, il le prend en mains et humecte un peu l'anche double ; il l'essaye et tout simplement il obtient une mélodie tendre et timide, profonde et envoûtante, qui n'est autre que l'exercice qu'il apprenait lorsqu'il était enfant. Ce chant lui revient spontanément sous les doigts et entre les lèvres. Les convives, subjugués, prennent cela pour un signal : maintenant tour à tour ils vont interpréter des chansons, réciter des poèmes et jouer des saynètes.

Nous constatons que l'émotion musicale s'est propagée depuis l'enfance de Firmin jusqu'à aujourd'hui de deux façons : par l'itinéraire de Jeanne-Adèle pour ce qui est de la réapparition du haut-bois, par celui de Firmin lui-même pour ce qui est de la mélodie.

Nous savons que l''émotion musicale n'est qu'un exemple, parmi une multitude d'autres, des émotions que les personnes humaines transmettent. Nous remarquons autre chose : les entrelacs de causalités ont été différents pour Firmin et Jeanne-Adèle. Si nous cherchons des critères de réalité dans ce qu'ils expriment avoir vécu dans leurs cœurs, nous ne pourront le faire que pour chacun séparément. Certes le concept de réalité est universel, mais on ne peut le décrire que dans des domaines limités.

*La réalité n'est observable que pour une personne particulière et pour un type particulier d'émotion.*

Ce n'est pas tout. Réfléchissons. Notre entendement découvre que la rencontre transcendantale qui se produit aujourd'hui est une *discontinuité,* tant dans l'histoire individuelle de Firmin que dans l'histoire collective du genre humain. Jusqu'à maintenant ses émotions musicales se produisaient, consciemment ou non, en union avec sa sœur Jeanne-Adèle ; désormais elles vont se produire plus spécifiquement avec son épouse Bertille. Vous me direz qu'il est dans l'ordre des choses, sur la terre, que les époux quittent leur famille pour en fonder une nouvelle, mais là il ne s'agit plus seulement de la terre. Firmin quitte un entrelacs de causalités pour en former un autre.

*Le mariage est une discontinuité : c'est un changement brusque d'emplacement des personnes dans l'histoire du genre humain.*

*Nouvelle définition du concept de réalité.*

Nous allons définir le concept de réalité à partir de la participation des hommes à la collectivité dans laquelle ils sont insérés. Rappelons ce que nous avons déjà reconnu :

*L'être humain dispose de deux sortes de processus intellectuels :*

- *ceux qui constituent ses fonctionnalités propres,*
- *ceux qui le font participer aux performances collectives.*

Ce sont les processus de la deuxième sorte qui constituent le cœur de l'homme, et qui sont transmis de personne à personne en état de confidence lors des rencontres transcendantales. La notion de réalité, telle que nous allons la définir, ne sera donc disponible qu'aux personnes qui s'éduqueront à la reconnaître. Les autres hélas ! me reprocheront d'avoir changé le vocabulaire. Je le reconnais : ce que j'appelle réalité ne correspond plus à l'idée intuitive que l'on s'en fait.

Pour nous la réalité sera ce sur quoi l'être humain peut agir *avec efficience.* En effet nous ne pouvons pas définir directement ce qui est réel dans l'univers, mais seulement ce en quoi ce réel peut être reconnu voire modifié par nous, pauvres êtres humains. Cette démarche suppose deux niveaux de réflexion.

*Il s'agit de savoir :*

- *comment les individus participent aux performances collectives du genre humain,*
- *comment le genre humain s'organise collectivement pour modifier l'univers.*

Insistons sur la nécessité de l'éducation des individus :

> *L'éducation consiste à faire acquérir par l'être humain des processus intellectuels qui lui permettront de participer aux performances de la collectivité dans laquelle il est inséré.*

L'être humain qui participe à une rencontre transcendantale distingue, parmi ce qui se présente à lui, ce qu'il ne possède pas encore et qui l'émerveille ; *s'il accepte d'acquérir cette nouveauté, il s'éduque* ; et dans un même mouvement de son cœur *il assigne à ce nouvel acquis le caractère de réalité. C*es deux mouvements du cœur sont concomitants.

Reprenons l'exemple de Firmin qui découvre par des voisines de nouveaux aspects de l'émotion musicale. Il ne s'appuie pas sur ce qu'elles lui disent, car elles peuvent s'être illusionnées ; il se peut même qu'elles lui aient menti. L'essentiel pour lui est qu'*il apprend à reconnaître ces aspects particuliers en lui-même,* et, dans le même mouvement de son cœur, il *déclare que ces aspects existent réellement dans la collectivité.* Il en est sûr puisque c'est *en collectivité avec ses voisines* qu'il les a lui-même découverts. Inversement, le fait qu'il ait reproduit les mêmes aspects valide a posteriori ce qu'avaient vécu ses voisines ; ce n'étaient pas des menteuses. Nous tenons là le seul critère sur lequel le concept de réalité puisse être fondé.

*le fondement du concept de réalité*

> *Le concept de réalité se fonde sur le fait que ce qui est reçu, acquis et transmis lors des rencontres transcendantales ne peut en aucun cas être dicté par de fausses assertions.*

Les instants de confidence sont toujours vécus au présent ; autrement dit on ne peut participer qu'à une rencontre à la fois. C'est donc sur ce qui se passe *dans une même personne* et *dans une même confidence* que nous devons définir ce qui est réel.

*énoncé du concept de réalité*

*Le caractère de réalité ne peut être attribué que dans un domaine particulier et par une personne particulière. Cette personne le confère consciemment à ce qu'elle découvre en s'éduquant.*

*L'éducation doit se faire lors d'une rencontre transcendantale pour éviter les fausses assertions ; elle valide ce qui était considéré comme réel avant elle, et le transmet comme réel après elle.*

# 5

# le naturel et le surnaturel

L'étude des phénomènes surnaturels nécessite de très grandes précautions de la part des chercheurs, qui doivent éviter de se laisser entraîner dans des spéculations aventureuses qui n'auraient aucun rapport avec la réalité. *C'est une question de méthode.* Pour conserver leur objectivité, ils doivent rester méfiants en permanence sur deux points :

- *Il doivent totalement rejeter le sens obvie des mythes,* car ceux-ci n'apportent aucune connaissance avérée sur ce qui transcende les êtres humains. Parménide avait déjà compris cela, lorsqu'il écrivait qu'il n'y a que deux voies de recherche ouvertes à l'intelligence, le chemin de la certitude qui accompagne la vérité, et la route, à éviter, qui conduit au non-être.
- *Il doivent se limiter à l'étude des pratiques religieuses visibles,* sans entrer dans leurs significations intimes, non pas que celles-ci soient en tous points erronées, mais parce qu'elles font intervenir Dieu, qui est une entité inaccessible directement à la pensée rationnelle. Ce doit être une préoccupation de tous les instants de distinguer le *surnaturel,* qui fait partie de l'humanité, du *divin,* qui est et restera à jamais inaccessible à la pensée des hommes.

Dans la suite de ce chapitre, nous éviterons toute référence directe au divin. Nous en resterons à l'étude de ce qui caractérise le genre humain.

En préalable à l'étude du surnaturel, nous allons voir ce qu'il faut penser des mythes.

Les mythes s'expriment par des *métaphores,* qui sont des représentations mentales introduites dans le psychisme *en dehors de toute rationalité,* pour tenter d'expliquer des phénomènes réels qui déroutent l'entendement. La raison constate que les mythes n'existent que par une pétition de principe : d'une part les phénomènes observés sont les causes du mythe, et d'autre part le mythe se prétend la cause des phénomènes observés. Nous allons examiner les deux métaphores les plus connues, qui sont apparues à l'époque où l'humanité découvrait sa situation dans l'univers, et qui se sont transmises jusqu'à nos jours dans le genre humain, *la roue cosmique* et *le jardin d'Éden.* Les autres métaphores relèveraient de la même analyse.

La métaphore de la roue cosmique *(samsāra)* est l'objet de différentes descriptions selon les traditions religieuses, mais son sens général est toujours celui que l'on trouve dans les textes les plus anciens.

> De même que les rayons d'une roue sont emboîtés dans le même moyeu, tout en étant reliés à des points différents de la jante, de même il existe une conscience universelle permanente *(Brahman)* qui se fait l'âme *(ātman)* de tous les êtres vivants. Cette âme est indivise dans la multitude des êtres vivants.

Représentons-nous cette roue en train de parcourir une route qui n'est autre que le cours du temps ; chaque fois qu'elle fait un tour sur elle-même, elle avance d'une longueur égale à sa circonférence, du passé vers le futur. Déposons une marque en un point particulier de la jante ; nous la voyons suivre des arcs de courbe et se poser périodiquement sur le sol. Mais examinons plus attentivement ce qui se passe au point singulier où la marque arrive sur la route ; elle se pose bien perpendiculairement sur le sol, sans déraper, puis repart instantanément vers le haut pour décrire un

nouvel arc de courbe qui va la mener à un autre point singulier. En langage mathématique actuel, la courbe est une cycloïde et les points singuliers sont des points de rebroussement.

Cette métaphore du *samsāra* est probablement apparue sous forme orale dès l'invention des roues plus de trois millénaires avant notre ère en Mésopotamie. Elle a fait par la suite l'objet de nombreuses spéculations et de rites, qui ont abouti malgré leur variété à une doctrine très répandue de nos jours, *la doctrine des réincarnations.* Il semble que les notions de *karma* et de *moksha* que nous allons examiner se soient fixées vers le VII$^{ème}$ siècle avant notre ère, avant le prince Gautama, le Bouddha, et avant la rédaction de la Bhagavad-Gītā. Restons-en là.

> Chaque point singulier où le *samsāra* touche la route du temps est considéré comme une mort suivie d'une renaissance. À cet instant précis, les hommes sont déjà porteurs dans la nouvelle existence d'un *karma,* qui est le résultat des actes bons ou mauvais qu'ils ont commis dans l'existence précédente. À cela s'ajoutent les devoirs qu'ils doivent accomplir du fait de la loi morale védique *(rita)* et de leur situation sociale, la caste. Leur propre existence, jusqu'au point singulier suivant, sera conditionnée par l'espérance d'améliorer leur *karma,* pour être un jour délivrés de ce cycle des renaissances, et d'arriver à un état final appelé *moksha*. Cet état idéal auquel ils aspirent consiste à *être libéré de toute souffrance* ; il consiste aussi à *échapper à l'ignorance,* car c'est l'ignorance des réalités transcendantes qui les enchaîne au *samsāra.*

La pensée rationnelle ne peut que s'insurger contre cette doctrine. En effet, les êtres humains ne vivent sur la terre que pendant une durée délimitée, depuis leur conception dans le ventre de leur mère jusqu'à leur dernier râle, d'un point singulier du *samsāra* à un autre. Ils ne connaissent par eux-mêmes rien de ce qui s'est produit avant eux et sont bien incapables d'imaginer ce qui se passera après

eux. Certes leurs parents et leur entourage peuvent leur en parler en les éduquant, mais ces personnes adultes ne connaissent par elles mêmes rien de ce qui les a précédées ; leurs aïeux n'en savaient pas plus ; non plus que les personnes qui ont été il y a très longtemps à l'origine du mythe. C'est la condition des hommes dans leur existence terrestre qui explique l'existence du mythe, et non l'inverse.

*La raison doit affirmer indéniablement que*
*les existences antérieures n'ont jamais existé.*

Et cependant …

… e*t cependant le karma existe,*
*c'est un fait d' expérience.*

Quittons le mythe et venons-en rapidement à l'époque présente, pour constater que le *karma* est le lot de tous les hommes. Tous en effet, dès qu'ils sont en mesure de réfléchir sur leur propre vie, constatent qu'ils endurent des souffrances apparemment injustes et qu'ils sont soumis à des choses ou à des êtres transcendants dont ils ignorent tout. Ils se trouvent dans une situation paradoxale ; ils aspirent intensément à monter vers le *moksha,* mais pour cela ils doivent d'abord descendre. Comprenons bien qu'ils ne reviennent jamais en arrière, comme s'ils glissaient sur une route verglacée ; ils avancent toujours du passé vers l'avenir car le temps ne s'arrête pas ; mais leur existence leur apparaît au jour le jour comme une suite d'embranchements entre des routes divergentes, dont certaines les dirigent vers le but élevé qu'ils espèrent, tandis que d'autres les en détournent dangereusement. Leur tension vers le *moksha* peut les conduire jusqu'à pratiquer délibérément une discipline de vie nommée *le renoncement (samnyāsa).* Les personnes qui se lancent dans cette aventure renoncent à tout ce qui entrave leur ascension, *y compris aux mythes.*

Les gens qui se refusent à faire eux-mêmes l'expérience du renoncement et qui de ce fait ne jugent les renonçants que de l'extérieur – il s'agit de la grande majorité de nos contemporains – ne comprennent rien à ce qui se passe. Ils voient les ascètes

s'imposer les disciplines du yoga pour supprimer les contraintes de leur vie corporelle et ils en concluent que ceux-ci cherchent à *fuir le monde réel*. C'est notoirement faux. Contentons-nous du meilleur exemple qui existe, celui du mahātma Gandhi. Il réussissait à faire à la fois trois choses : mener personnellement une vie de renoncement, maintenir dans l'*ātman* sa communauté, l'āshram de Sabarmati, et mener une action politique pour défendre les droits des innombrables exclus du système des castes. Inversement, les renonçants les plus avancés dans leur évolution déclarent une chose tout-à-fait surprenante : *l'existence individuelle est une illusion ; c'est la participation au transcendant universel qui est réelle.* Si étonnant que cela paraisse, c'est cette deuxième conception du monde que la pensée rationnelle adopte ; elle affecte *le caractère de la réalité* à ce qui fait sortir les individus de leur propre psychisme pour accéder à l'âme universelle.

*Le karma existe mais il n'est pas réel.*
*Le samnyāsa par contre est réel.*

En fait l'incompréhension entre les non-renonçants et les renonçants vient de ce qu'ils ne parlent pas de la même chose ; les premiers s'intéressent à l'histoire personnelle de l'être humain dans le temps de son existence ; les seconds décrivent sa participation aux performances collectives telles qu'ils les découvrent lors des rencontres transcendantales.

Ce qui est le plus étonnant, c'est que le *karma,* qui est *illusoire,* apparaisse brusquement à la conception de chaque enfant.

*Comment expliquer que le karma*
*semble se transmettre de parents à enfant ?*

La pensée hindoue reste très attachée au fait que les espèces vivantes sont distinctes les unes des autres, une fois pour toutes à ce que l'on croit, et cherchent à se protéger les unes des autres. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer des animaux se disputer un même territoire ; voyez la hargne réciproque d'un chien et d'un chat qui cohabitent dans une même maison d'homme ! On constate

aussi que les espèces vivantes se perpétuent inchangées ; faites couver un œuf de cane par une poule ; il en sortira un caneton, pas un poussin ! Pour expliquer pourquoi les bébés d'homme sont conçus avec un karma, il suffit d'admettre que le genre *homme* est fait comme cela, avec un karma initial à toute vie individuelle.

Voyons un deuxième mythe.

La métaphore du *jardin d'Éden* figure au début du premier livre de la Bible, le livre de la Genèse. Son sens général est celui que l'on discerne en lisant attentivement le texte hébreu, en évitant les gloses ultérieures, et bien sûr en se situant avant la traduction de la Bible en grec par les septante.

> Avant toutes choses il y avait un chaos primitif *(le tohu-bohu)* informe, vide et ténébreux – en quelque sorte inexistant – sur lequel planait l'esprit de Dieu. Dieu fit venir à l'existence tout l'univers en vérifiant soigneusement, pour chaque chose et pour chaque être, que cela était bon. Se manifestant comme *Créateur* il donna ainsi par son unique esprit la vie à la multitude des êtres vivants.
>
> Cet Éternel Dieu façonna l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint une âme vivante. Puis il planta un *jardin en Éden,* du côté de l'orient et il y mit l'homme qu'il avait formé. Il fit pousser du sol des arbres de toute espèce, agréables à voir et bons à manger, et l'arbre de la vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Ensuite, il prit l'homme et le plaça dans le *jardin d'Éden* pour qu'il le cultive et le garde.
>
> L'Éternel Dieu donna cet ordre à l'homme : « Tu pourras manger de tous les arbres du jardin, mais tu ne devras pas manger de l'arbre du bien et du mal, car si un jour tu en mangeais, tu mourrais certainement. »

> L'Éternel Dieu constata qu'il n'était pas bon que l'homme soit seul ; il lui fit une aide semblable à lui, la femme.

Le récit de la désobéissance de l'homme, qui mangea du fruit défendu, est, semble-t-il, enrichi de détails qui n'étaient pas dans le mythe le plus ancien. Sautons donc à l'essentiel :

> L'Éternel Dieu fit à Adam et à sa femme des habits de peau, et il les en revêtit. Il se dit : « Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous, pour la connaissance du bien et du mal. Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'arbre de vie, d'en manger, et de vivre éternellement. » Puis l'Éternel Dieu chassa l'homme du *jardin d'Éden,* pour qu'il cultive la terre d'où il avait été pris.

Un ajout postérieur au premier mythe précise qu'il posta à l'orient du *jardin d'Éden* des chérubins, c'est-à-dire des êtres transcendants, qui agitent éternellement une épée flamboyante pour garder le chemin de l'arbre de vie.

Voici comment ce mythe est généralement compris de nos jours :

- *Tout ce que l'Éternel Dieu a créé est bon,* – il l'a vérifié lui-même – y compris l'homme pourvu que celui-ci ne soit pas isolé, mais qu'il vive avec une aide qui lui convienne, sa femme. Ainsi, cet être humain est créé dès l'origine pour vivre en collectivité ; il est établi dans une situation où tout rend son existence facile ; il jouit de l'amitié avec son Créateur, de la familiarité avec son aide et de l'harmonie avec son environnement, le merveilleux *jardin d'Éden* où il se sent chez lui puisqu'il en a lui-même la charge.
- Mais l'Éternel Dieu a donné un ordre ; *il a fixé une limite au pouvoir de l'homme.* Celui-ci ne doit pas porter atteinte à la vie dans le jardin, mais au contraire collaborer avec lui pour qu'elle croisse.

– L'homme a contrevenu à cet ordre ; il a transgressé la limite, qui était de ne pas manger du fruit de l'arbre du bien et du mal. *Cette désobéissance était une faute grave* qui mettait en danger la vie déjà créée dans le jardin, ce qui a provoqué la réaction d'auto-défense de l'Éternel Dieu..
– Par cette transgression le premier être humain a perdu son état d'harmonie originelle, et particulièrement sa propre confiance en l'Éternel Dieu. Il prétend être rejeté par lui, alors que c'est lui qui l'a quitté. *Cette perte de confiance est appelée le péché originel.*

La pensée rationnelle ne peut que s'insurger contre cette conception du monde, tout comme elle le fait pour le *samsāra*. Le mythe date probablement, sous sa tradition orale la plus ancienne, de quelque dix ou quinze mille ans ; les hommes qui l'ont imaginé n'avaient aucune connaissance des débuts de l'humanité. Les chercheurs qui veulent maintenant étudier ce mythe rationnellement doivent rester inflexibles sur leur méthode : c'est la condition des hommes dans leur existence terrestre qui explique l'existence du mythe, et non l'inverse.

*Le jardin d'Éden n'a jamais existé.*
*Les deux arbres de ce jardin n'ont jamais existé.*

L'erreur à éviter serait de se rallier aux gens naïfs qui imaginent que la désobéissance du premier homme est un événement certain qui aurait eu lieu au commencement de l'histoire de l'humanité et qui aurait eu pour conséquence une punition de tout le genre humain.

*La raison doit affirmer indiscutablement que*
*la désobéissance initiale n'a jamais eu lieu.*

Et cependant …

… e*t cependant le péché originel existe,*
*c'est un fait d' expérience.*

Observons ce qui se passe à l 'époque présente : le péché originel est le lot de tous les hommes. Tous en effet ressentent le désir inassouvi de vivre sans avoir à se méfier de ce qui pourrait leur porter atteinte. Tous aspirent à *être reliés au transcendant* et souffrent de ne pas l'être ; tous se sentent *dé-reliés* de lui et s'interrogent sur le « pourquoi » de cette *déréliction.* Le mythe d'un Dieu contraignant, cherchant à se protéger de l'homme, et d'un homme qui a désobéi à ses ordres a pour but d'expliquer cet état de nature dans lequel se trouvent tous les êtres humains, dès leur conception dans le ventre de leur mère. Leur *déréliction* est la cause du mythe ; il ne faut pas chercher dans le mythe la cause de leur déréliction.

De même tous les hommes regrettent de ne pas disposer d'un discernement immédiat de ce qui est bien ou mal ; tous s'attendent à passer leur existence à se plier à des préceptes moraux, et sont souvent éduqués pour cela. Et cependant, ils ne sont pas complètement démunis de moyens, car *ils possèdent de façon innée un premier désir* qui orientera leur route tout au long de leur existence terrestre, de rencontre transcendantale en rencontre transcendantale. Cette réflexion sur ce *sens moral inné* s'est développée en occident à partir de l'un des premier chrétiens, l'apôtre Paul au premier siècle de notre ère, qui a écrit notamment :

> « Quand des étrangers qui ne connaissent pas la loi (morale et religieuse) des juifs, obéissent d'eux-mêmes à ce qu'ordonne la loi, ils sont une loi pour eux-mêmes, bien qu'ils n'aient pas la loi. Ils prouvent ainsi que la façon d'agir ordonnée par la loi est inscrite dans leur cœur. Leur *sens moral (ἡ συνείδησις)* le montre aussi, ainsi que leurs pensées qui parfois les accusent et parfois les défendent. »
>
> Rom 2.14-15

Il nous reste à comprendre comment il se fait que tous les êtres humains naissent porteurs du péché originel.

*Comment expliquer que le péché originel*
*semble se transmettre de générations en générations ?*

La pensée judéo-chrétienne a été très marquée par la philosophie grecque, qui a développé la notion de *nature,* telle que nous l'utilisons encore. Les fonctionnalités des êtres sont de deux sortes, des caractères génériques qui constituent leur quiddité (c'est-à-dire leur nature), et des caractères particuliers constituant leur haecité, qui peuvent être différents suivant les individus, ou suivant les collectivités dont ils sont tributaires. L'erreur que l'on commet est de vouloir expliquer la transmission des caractères génériques par les mêmes lois que la transmission des caractères particuliers. Cette erreur s'est généralisée depuis la découverte des lois de l'hérédité par Gregor Mendel en 1865, et plus récemment par la découverte du génome. Il s'agit là de lois scientifiques qui, comme telles, ne sont valables que dans le domaine où elles ont été établies. Or les lois de l'hérédité n'ont été observées que pour les caractères particuliers, pas pour les caractères génériques.

*Les lois de l'hérédité ne s'appliquent pas à la nature.*

Voyons cela sur un exemple simple. Les gardons sont des poissons de nos rivières qui ont des écailles argentées et de belles nageoires orangées ; on peut se demander quel est le gène qui correspond à ces couleurs, alors que d'autres espèces de poissons du même cours d'eau arborent des couleurs plus ternes, mieux adaptées au camouflage dans les remous de l'eau. Regardons aussi les pies, ces oiseaux blancs et noirs dont la queue présente des iridescences vert foncé ; là encore on peut chercher le gène qui préside à l'apparition de ces couleurs, alors que dans le même environnement les merles ont une couleur unie, noire pour les mâles, brune pour les femelles. Mais personne ne se demande, en voyant des oiseaux couver leurs œufs dans un nid, pourquoi les petits qui écloront seront privés de nageoires. De même personne n'imaginerait qu'un petit être possédant des ailes sortirait un jour d'un ruisseau où des poissons ont frayé. L'explication est si simple qu'il semble superflu de la donner : *avoir-des-nageoires* ne fait pas partie de la nature des

oiseaux, il n'ont pas de gènes pour cela ; *avoir-des-ailes* ne fait pas partie de la nature des poissons ; ils n'ont pas de gènes pour cela. *Ce qui n'existe pas continue à ne pas exister, un point c'est tout.*

> Dans le cas des êtres humains, le péché originel est défini par des fonctionnalités qui sont absentes ; il s'agit chez eux d'un manque de relation avec le transcendant et d'un manque de jugement moral. *Cette absence se perpétue, un point c'est tout.*

Ainsi, la réflexion sur la raison d'être des mythes nous a renseignés sur l'état initial des êtres humains, à partir duquel ils vont évoluer par une croissance de leur être, de paliers en paliers.

*l'état inné de l'être humain*

*Dès sa conception l'être humain déplore*

- *d'être soumis aux souffrances,*
- *d'être dans l'ignorance de ce qui le transcende,*
- *de vivre dans la méfiance de ce qui pourrait lui porter atteinte,*
- *de ne pas avoir une connaissance immédiate du bien et du mal.*

*Mais il possède des désirs innés qui orienteront son itinéraire personnel vers l'abolition de ces manques.*

Dans la suite de ce chapitre nous allons relire, en nous référant aux concepts que nous avons définis dans les chapitres précédents, quelques pages d'histoire où l'existence du surnaturel est apparue manifeste aux yeux des contemporains. Notre but sera de dégager successivement trois modes d'observation du surnaturel :

- l'observation du surnaturel dans la vie des êtres humains,
- l'observation du surnaturel dans la vie des collectivités,
- l'observation scientifique des manifestations du surnaturel.

*l'observation du surnaturel*
*dans la vie des êtres humains.*

Voici d'abord, tiré de la Bible, le récit d'un événement qui a eu lieu vers l'an 850 avant notre ère. (2e Livre des Rois 5.1-27)

> Naaman, chef de l'armée du roi de Syrie, jouissait de la faveur de son maître et d'une grande notoriété ; car c'était par lui que l'Éternel avait délivré les Syriens [assujettis à Israël]. Mais cet homme fort et vaillant était lépreux. Or les Syriens avaient emmené captive une petite jeune fille du pays d'Israël, qui était au service de la femme de Naaman. Cette jeune fille dit à sa maîtresse : « Oh! si mon seigneur était auprès du prophète Élisée qui est à Samarie ce prophète le guérirait de sa lèpre ! » Naaman alla dire au roi, son maître : « La jeune fille du pays d'Israël a parlé de telle et telle manière. » Et le roi de Syrie dit : « Va, rends-toi à Samarie, et j'enverrai une lettre au roi d'Israël. » Naaman partit, prenant avec lui dix talents d'argent, six mille sicles d'or, et dix vêtements de rechange.

Notons sans nous y attarder pour le moment *l'intervention d'une petite jeune fille du pays d'Israël.* Nous y reviendrons plus loin.

La notion de causalité s'applique clairement à cette situation : la Syrie avait une histoire collective *dans laquelle l'espérance que Naaman soit guéri constituait une chaine de causalité ininterrompue.* La jeune fille israélienne captive, bien qu'étant la fille d'un ennemi, y était sensible. Quant au roi de Syrie, il s'est comporté d'une façon tout-à-fait incroyable : il a demandé l'aide de son pire ennemi, le roi d'Israël. Évidemment celui-ci n'y a pas cru et s'est mis en colère !

> Naaman porta au roi d'Israël la lettre, où il était dit : « Maintenant, quand cette lettre te sera parvenue, tu sauras

> que je t'envoie Naaman, mon serviteur, afin que tu le guérisses de sa lèpre. » Après avoir lu la lettre, le roi d'Israël déchira ses vêtements [pour manifester sa colère] et dit : « Suis-je Dieu, pour faire mourir et pour faire vivre, puisqu'il s'adresse à moi afin que je guérisse un homme de sa lèpre ? Sachez donc et comprenez qu'il cherche une occasion de dispute avec moi. »

C'est le prophète Élisée qui prit l'initiative de guérir Naaman, mais de son côté Naaman était incapable de se soumettre à un rituel de purification orienté vers une histoire transcendante, dont il ne soupçonnait même pas l'existence.

> Lorsque Élisée, l'homme de Dieu [le prophète], apprit que le roi d'Israël avait déchiré ses vêtements, il lui envoya dire : « Pourquoi as-tu déchiré tes vêtements ? Laisse-le venir à moi, et il saura qu'il y a un prophète en Israël. » Naaman vint avec ses chevaux et son char, et il s'arrêta à la porte de la maison d'Élisée. Celui-ci lui fit dire par un messager : « Va, et lave-toi sept fois dans la rivière Jourdain ; ta chair deviendra saine, et tu seras purifié. »
>
> Naaman fut irrité, et il s'en alla, en disant : « Voici, je me disais qu'il sortirait vers moi, qu'il se présenterait lui-même, qu'il invoquerait le nom de l'Éternel son Dieu, qu'il agiterait sa main sur la place et qu'il guérirait le lépreux. Les fleuves de Damas, l'Abana et le Parpar, ne valent-ils pas mieux que tous les cours d'eau d'Israël ? Ne pourrais-je pas m'y laver et devenir pur ? » Et il s'en retournait et partait avec fureur.
>
> Mais ses serviteurs s'approchèrent pour lui parler, et ils dirent : « Mon père, si le prophète t'avait demandé quelque chose de difficile, ne l'aurais-tu pas fait ? Combien plus dois-tu faire ce qu'il t'a dit. Lave-toi, et tu seras pur ! » Il descendit alors et se plongea sept fois dans le Jourdain, selon la parole de l'homme de Dieu ; et sa chair redevint comme la chair d'un jeune enfant, et il fut purifié.

C'est à ce moment précis que le surnaturel s'est manifesté parmi les événements terrestres :

*La chair de Naaman est redevenue*
*comme la chair d'un jeune enfant.*

Il s'agit d'un fait invraisemblable, qui défie l'entendement mais qui a vraiment été constaté par les amis de Naaman. Pourquoi auraient-ils raconté cela si c'était faux ? Cela n'aurait pu que desservir la cause de la Syrie.

La lèpre est une maladie très grave ; bien qu'elle ne soit pas mortelle elle atteint de nombreux organes, dont les mains bien visibles, et se traduit par des handicaps irréversibles. Ce qui fait surtout peur, c'est que les conditions de sa propagation entre des individus vivant en promiscuité n'est pas connue, ce qui constitue une menace pour la vie en société. Or ce qui s'est produit ici est *encore plus surprenant* que la guérison d'un malade incurable :

*Le symptôme observé est en contradiction*
*avec les lois de la biologie,*
*telles qu'on peut les connaître sur la terre.*

En effet, on n'a jamais vu un adulte, malade ou pas, retrouver une peau d'enfant.

Examinons ce qui s'est passé pour Naaman entre le moment dans son enfance où il a contracté la maladie et cet instant où, adulte, il a retrouvé sa peau d'enfant. Comme tout homme il avait trois « histoires » que nous allons énumérer : terrestre, collective et personnelle :

- *D'abord il y a eu la succession des événements terrestres auxquels il a participé.* Certains de ces événements ont peut-être découlé les uns des autres par des relations de cause à effet, mais ce n'était généralement pas le cas. Le fait pour Naaman de remporter une victoire n'impliquait en rien qu'il gagne ou perde la bataille suivante. Le fait d'être adulé par les foules ne garantissait en rien que l'opinion publique lui resterait favorable. Le fait de bénéficier d'alliances

favorables avec des pays voisins ne mettait pas fin à l'instabilité politique de la région. *L'histoire terrestre est par nature discontinue.*

- *Il y avait aussi des chaînes de causalité de toutes sortes, qui s'entrecroisaient pour constituer l'histoire collective.* Ces chaînes étaient continues, puisqu'elles s'établissaient lors de rencontres transcendantales, entre des personnes qui se transmettaient immédiatement leurs états émotifs. Pour simplifier cet exposé limitons-nous à une chaîne particulière, celle qui était orientée par l'espérance que Naaman soit guéri. Ne croyons pas que les événements terrestres aient disparu de cette histoire-là ; ils y étaient, et sans doute y sont-ils encore, associés à une multitude d'autres événements survenus depuis lors. Ils y sont mais sous leur aspect définitif, celui que leur ont donné les participants aux rencontres. Notre définition du principe de réalité fait qu'*il faut considérer comme réels ces apports des particuliers aux performances de la collectivité.*

*Ce sont les chaînes de causalité*
*qui constituent l'histoire véridique.*

Précisons notre vocabulaire : nous utiliserons le mot *lignée* pour désigner la succession des individus qui se transmettent une même chaîne de causalité dans des rencontres transcendantales.

*L'histoire collective est par nature continue ; elle a aussi la propriété d'être indépendante du temps qui passe,* puisque les relations de causalité qui la constituent n'ont pas durée. Ce qui se transmet par elles ne comporte pas d'états intermédiaires entre les causes et les conséquences, et, évidemment, il n'en subsiste aucune trace, aucun vestige ailleurs que sur la terre. La continuité est assurée par l'état émotif des personnes, pas par une modification des objets physiques. Dans cette histoire on ne constate ni la durée des réactions chimiques, ni les marques de vieillissement.

Le vieillissement de la peau humaine est un ensemble de transformations physiques, notamment une perte de fermeté et

d'élasticité, une diminution de l'épaisseur de la couche superficielle, l'apparition de rides d'expression, l'accroissement de la desquamation. Observées sur la terre ces transformations sont orientées du passé vers le futur, et si l'on voulait en supprimer les marques il faudrait revenir vers le passé, ce qui est impossible. Mais dans l'histoire collective, ces marques n'existent pas.

*Ce qui est arrivé à Naaman confirme qu'il existe une histoire collective dans laquelle les objets physiques ne sont pas soumis au vieillissement et à la décrépitude.*

Notons que cet événement s'est produit à un instant bien précis, celui où Naaman sortait de l'eau après avoir accompli le rite qu'Élisée lui avait prescrit. Son histoire personnelle était alors remplacée par une autre. Exprimons cela de façon générale :

*la manifestation du surnaturel*

*Le surnaturel se manifeste au moment précis où l'histoire collective se trouve confrontée à l'histoire terrestre.*

*L'histoire collective, qui est réelle, vient alors remplacer l'histoire terrestre des individus, comme si celle-ci n'avait été que transitoire et apparente.*

*Ceux des événements terrestres qui ont fortement marqué les individus subsistent dans l'histoire réelle, mais ils y sont sous un nouvel aspect. Ils ont été « transfigurés ».*

■ *Enfin, troisième histoire, il y a eu l'évolution personnelle de Naaman, orientée vers sa participation croissante aux performances collectives.* Partant du désir initial, que tout homme possède, d'échapper à l'ignorance de ce qui le transcendait, son éducation s'était faite par paliers, comme nous l'avons déjà décrit, lors de rencontres de personne à personne. À chaque étape son orientation était définie par un désir, qui ne consistait pas à atteindre l'aboutissement de l'histoire terrestre, mais à acquérir un surcroît d'être. *Cette*

> *histoire des personnes humaines est ininterrompue,* car chaque rencontre transcendantale les retrouve dans l'état où la précédente les avait laissées.

Chacune des trois histoires est caractérisée, dans cet exemple, par une évolution spécifique : le vieillissement des objets physiques, l'amélioration des performances collectives, la croissance des êtres. En effet il n'existe rien d'immuable dans le monde. Le concept d'*immutabilité* est lui-même inaccessible à la pensée rationnelle dont les mécanismes *modifient* les données qu'ils traitent, soit pour envisager de nouvelles hypothèses soit pour passer par inférence des prémisses aux conclusions. Comment la pensée modifierait-elle ce qui est immuable ? Elle ne peut connaître que les avatars du divin dans le monde, pas le divin lui-même.

Lisons la suite du texte pour voir comment Naaman a vécu subjectivement sa guérison.

> Naaman revint vers l'homme de Dieu avec toute sa suite. Lorsqu'il fut arrivé, il se présenta à lui, et lui dit : « Voici, je reconnais qu'il n'y a point de Dieu sur toute la terre, si ce n'est en Israël. Et maintenant, accepte, je te prie, un présent de la part de ton serviteur. » Élisée répondit : « L'Éternel, dont je suis le serviteur, est vivant ! je n'accepterai pas. » Naaman le pressa d'accepter, mais il refusa. Alors Naaman dit : « Puisque tu refuses, permets que l'on me donne de la terre, à moi ton serviteur, une charge de deux mulets ; car ton serviteur ne veut plus offrir à d'autres dieux ni holocauste ni sacrifice, il n'en offrira qu'à l'Éternel. Voici toutefois ce que je prie l'Éternel de pardonner à ton serviteur. Quand mon maître, le roi de Syrie, entre dans le temple du dieu Rimmôn pour s'y prosterner et qu'il s'appuie sur ma main, je me prosterne aussi dans le temple de Rimmôn : veuille l'Éternel pardonner à ton serviteur, lorsque je me prosternerai dans le temple de Rimmôn ! » Élisée lui dit : « Va en paix. »

Nous remarquons que Naaman, se constatant guéri, est revenu de lui-même sur ses pas pour remercier Élisée et lui offrir un présent. Mais c'est seulement lors de leur rencontre, seulement au moment où le prophète a refusé le présent, que la pensée de Naaman a changé d'orientation. Jusque là sa gratitude était tournée vers Élisée ; ensuite elle s'est transformée en une action rituelle envers le Dieu Un et Immuable des juifs. Dans cet essai, il n'est pas question d'analyser la valeur de ce rite, qui échappe à la pensée rationnelle, mais seulement de noter ceci :

La guérison incompréhensible de Naaman
et sa participation effective à un rite collectif
ont été deux contacts différents avec le transcendant.

*Les manifestations du surnaturel dans l'histoire de la terre*
*et la croissance des êtres qui y vivent*
*ne sont pas concomitants.*

Lorsqu'une personne est transformée corporellement par une émotion intense, par exemple lors d'un pèlerinage, sa conversion effective à ce qui est vécu collectivement par les autres pèlerins n'est pas immédiate ; elle se produira à d'autres moments.

La croissance n'est jamais imposée de façon inéluctable à une personne, puisque, pendant les rencontres transcendantales, celle-ci dispose du libre-arbitre de poursuivre sa montée ou de redescendre en contrebas. La suite du texte raconte comment a réagi un disciple d'Élisée qui avait assisté à sa rencontre avec Naaman guéri.

> Lorsque Naaman eut quitté Élisée et qu'il fut à une certaine distance, Guéhazi, le disciple du prophète Élisée, se dit en lui-même : « Voici que mon maître a ménagé Naaman, ce Syrien, en n'acceptant pas de sa main ce qu'il avait apporté ; l'Éternel est vivant ! je vais courir après lui, et j'en obtiendrai quelque chose. » Et Guéhazi courut après Naaman. Celui-ci, le voyant courir après lui, descendit de son char pour aller à sa rencontre, et dit : « Tout va-t-il

> bien ? » Il répondit : « Tout va bien. Mon maître m'envoie te dire : Voici, il vient d'arriver chez moi deux jeunes gens de la montagne d'Éphraïm, d'entre les fils des prophètes ; donne pour eux, je te prie, un talent d'argent et deux vêtements de rechange. » Naaman dit : « Consens à prendre deux talents. » Il le pressa, et il serra deux talents d'argent dans deux sacs, donna deux habits de rechange, et les fit porter devant Guéhazi par deux de ses serviteurs. Arrivé à la colline, Guéhazi les prit de leurs mains et les déposa dans la maison, et il envoya ces gens qui partirent. Puis il alla se présenter à son maître. Élisée lui dit : « D'où viens-tu, Guéhazi ? » Il répondit : « Ton serviteur n'est allé ni d'un côté ni d'un autre. »

Nous apprenons ensuite qu'Élisée avait appris *à distance* le comportement de Guéhazi. C'est un pouvoir dont disposent parfois des gens qui se fréquentent intimement comme ici un maître et son disciple. Cela s'explique par la possibilité qu'ont les deux personnes de se connaître par intersubjectivité ; elles ont l'habitude de participer aux mêmes chaînes de causalité, et lorsqu'un choix se présente, elles se le pose comme le fait l'autre personne, y compris en se représentant comme elle l'événement qui est à l'origine du choix. Soyons francs, ce phénomène n'est pas bien connu et mériterait d'être mieux étudié, mais il est attesté par des exemples indubitables dans toutes les civilisations par des phrases du genre : « Je t'ai vu et entendu alors que tu étais à tel endroit, loin de moi. » Ce pouvoir est une prérogative de toutes les personnes humaines, pas seulement lorsqu'elles se comportent en prophètes.

La fin du texte n'est pas facile à comprendre. Les protagonistes de cette histoire ne connaissaient évidemment pas les principes de la pensée rationnelle que j'explicite dans cet essai. Ils attribuaient à un *Être divin* situé hors du monde créé ce que je considère comme du *transcendant* appartenant au genre humain *créé.* Ainsi le fait qu'un prophète obtient des résultats ne garantit pas la véracité de ce qu'il croit.

> Élisée dit à Guéhazi : « Mon esprit n'était pas absent, lorsque cet homme a quitté son char pour venir à ta rencontre. Est-ce le moment de prendre de l'argent et de prendre des vêtements, puis des oliviers, des vignes, des brebis, des bœufs, des serviteurs et des servantes ? La lèpre de Naaman s'attachera à toi et à ta postérité pour toujours. » Et Guéhazi sortit de la présence d'Élisée avec une lèpre comme la neige.

Nous pouvons éventuellement comprendre que Guéhazi ait eu le visage blanc et terne comme toute personne qui est en train de se détruire intérieurement. Nous pouvons aussi comprendre que ses enfants aient souffert de sa rupture d'avec les performances collectives du genre humain, car les enfants ont besoin de l'éducation de leurs parents en ce domaine ; c'est pourquoi nous devons récuser les doctrines politiques qui visent à confier les enfants à des organismes « communautaristes » étrangers à leur propre famille. Mais ce que notre pensée ne peut absolument pas admettre, c'est cette phrase :

> La lèpre de Naaman s'attachera à toi
> et à ta postérité pour toujours.

En effet personne ne peut connaître l'avenir tel qu'il va s'établir de génération en génération, indéfiniment.

La question est alors de savoir à quoi a servi le prophète, si l'on ne peut pas se fier aux paroles qu'il a prononcées, puisqu'il parlait peut-être à tort et à travers. On peut constater qu'il a *déclenché la guérison de Naaman,* mais on ne peut pas le considérer, lui, comme *la cause efficiente de cette guérison.* C'est Naaman lui-même qui était porté *à son insu* par des chaînes de causalité transcendantes. Élisée n'a fait que ressentir cette réalité transcendante et inciter Naaman à la découvrir.

Pourquoi est-il nécessaire que la manifestation du surnaturel soit déclenchée par une personne extérieure à l'intéressé ? Pour une raison apparemment très simple ; c'est que celui-ci se trouve à ce moment-là dans un état où il a perdu tout contact avec ce qui le

transcende ; il est enfermé dans son psychisme. Il cherche de l'aide certes ; il est prêt à courir n'importe où s'il le faut ; mais sa pensée reste exclusivement accrochée aux choses terrestres. Il est dans une profonde déréliction.

Si cet homme souffrant parlait le français moderne, il s'écrirait :

*« Alors là, c'est la cata ! »*
*« C'est comme si le ciel m'était tombé sur la tête »*

*La cata !* est l'abréviation de *la catastrophe !* qui est la forme française du grec *ἡ καταστροφή.* Elle comporte toujours l'article défini, comme un nom propre, pour la distinguer des innombrables catastrophes, c'est-à-dire des malheurs épouvantables de toutes sortes, qui se produisent sur la terre. *La cata,* est la chute rapide et inattendue de l'être qui retombe de la vie collective à laquelle il accédait à l'isolement et à la mort. C'est le vide existentiel de celui qui vivait intimement avec un être aimé et qui le perd brusquement. C'est l'espoir déçu de celui qui faisait des projets d'avenir et se trouve terrassé par une maladie incurable. C'est la perte d'estime de soi de celui qui subit un échec injuste. C'est l'effondrement de la personne, ressenti comme un événement cosmique. Dans de tels cas, que peut faire un prophète ?

*le rôle du prophète*

*Le prophète est un homme comme les autres ; il n'appartient pas à une caste particulière qui serait destinée de droit à cette fonction ; c'est peut-être tout simplement un ami ou un voisin de la personne concernée.*

*Le prophète est plus avancé dans la connaissance du transcendant que la personne qu'il aide : il se trouve en relation avec elle par intersubjectivité ; il est capable de la connaître intimement même à distance ; il découvre sa situation telle qu'elle se la représente elle-même.*

*Le prophète ne cherche en aucun domaine son intérêt personnel ; son désintéressement contribue à cautionner ce qu'il conseille ou demande à la personne aidée ; subjectivement il s'agit pour lui d'une désappropriation de tout ce qu'il est et de tout ce qu'il possède, c'est un renoncement total (samnyāsa).*

Cette présentation du rôle d'un prophète est très partielle. Elle se limite à sa situation dans le cours du temps, sur la route montante de sa propre croissance, où il précède la personne qu'il conseille. Nous allons nous intéresser maintenant à sa situation dans la réalité transcendante à laquelle il appartient. Nous avons déjà reconnu vers la fin chapitre 4 que les personnes humaines disposent d'un pouvoir de décision sur l'histoire collective.

*Comme toute personne humaine, le prophète peut exercer un pouvoir de décision sur l'histoire collective ; il peut modifier les entrelacs de causalités qui passent par lui.*

C'est ce pouvoir qui va nous intéresser maintenant.

*deuxième mode d'observation du surnaturel*

*l'observation du surnaturel*
*dans la vie des collectivités.*

Nous devons avancer prudemment car le surnaturel, dans l'idée que la majorité des gens s'en fait, est intimement lié aux manifestations divines sur la terre, donc aux religions, alors que nous le définissons ici comme une irruption de la réalité transcendante de l'humanité, dans l'histoire temporelle de la même humanité. Or que remarque-t-on lorsqu'on s'intéresse ainsi aux prophètes ? *Une chose qui est probablement vraie dans toutes les religions* mais qui est particulièrement explicite dans la tradition judéo-chrétienne :

*Le comportement religieux est fondé sur un paradoxe.*

- *Dans la foi, les croyants affirment que Dieu, Incréé, a créé la terre et le ciel, c'est-à-dire tout ce que que les hommes peuvent apprendre à connaître par l'usage de ce dont ils disposent : leurs fonctionnalités individuelles et leur participation aux performances collectives.*

  *Dieu est totalement distinct de ses créatures ; pour se faire connaître d'elles, il se manifeste à elles le premier. Il utilise leur langage pour leur proposer une Alliance.*
- *Dans la pratique religieuse, les mêmes croyants dialoguent avec lui, tel qu'il s'est lui-même impliqué dans l'univers créé ; ils sont persuadés qu'il leur parle et les écoute.*

  *Ils s'adressent ainsi non pas à Dieu lui-même mais à sa manifestation dans l'univers créé.*

La foi et la pratique religieuse se confortent l'une l'autre pour dire que les paroles des prophètes ont été dictées par Dieu et expriment sa Volonté. Pour nous chrétiens, Dieu a même incarné sa Parole créatrice (ὁ Λόγος) dans l'humanité, en la personne de Jésus ; celui-ci, après sa mort corporelle et sa résurrection est monté aux cieux (au ciel), où nous le rencontrons encore aujourd'hui sous un mode « sacramentel », transcendantal. Voici donc le paradoxe :

*Dieu est le Père tout-puissant, qui a fait la terre et les cieux,*
*et*
*nous le prions en lui disant :« Notre Père qui es aux cieux ».*

Une telle expression de la foi religieuse ne peut évidemment pas être prise en compte dans une étude scientifique, car

*les hommes ne peuvent rencontrer que d'autres hommes,*
*jamais des êtres divins.*

Cela tient à leurs propres limitations.

Heureusement, la démarche scientifique, à laquelle nous voulons nous tenir, ne porte que sur le comportement des hommes, pas sur l'origine des informations dont ils disposent. Un historien a toujours le droit de rechercher, dans les documents dont il dispose, des indices pour décrire la psychologie des personnages auxquels il s'intéresse ; nous le ferons. Un informaticien a toujours le droit d'étudier comment l'information circule et comment elle est mémorisée, indépendamment de son contenu sémantique. C'est ce que nous allons faire, en partant de ce que nous savons déjà :

*Le genre humain utilise deux formes d'information :*

- *l'une est contenue dans la mémoire psychologique des individus, qui est éphémère puisqu'elle est limitée à la durée de leur vie sur la terre.*
- *l'autre, qui constitue en quelque sorte « l'identité » de leur collectivité, perdure sur de nombreuses générations, portée par des chaînes de causalité.*

Lisons le récit d'un autre fait surprenant, celui-ci tiré de l'Évangile. Nous allons y découvrir le moment précis où le surnaturel s'est manifesté, *le moment où l'histoire collective s'est trouvée confrontée à l'histoire terrestre.*

> Trois jours après que Jésus eut choisi ses premiers disciples, il y eut un mariage à Cana en Galilée. La mère de Jésus était là. Jésus aussi fut invité au repas de noces avec ses disciples. Le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont plus de vin. » Jésus lui répondit : « Femme, que me veux-tu ? Mon heure n'est pas encore venue. » Sa mère dit aux serviteurs : « Faites ce qu'il vous dira. » Or, il y avait là six jarres en pierre, destinées aux purifications des Juifs, et contenant chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : « Remplissez d'eau ces jarres. » Et ils les remplirent à ras bord. « Puisez maintenant, leur dit-il, et apportez-en au maître du repas. » Et ils lui en apportèrent. Quand le maître du repas eut goûté l'eau devenue du vin – il ne savait pas d'où venait ce vin, tandis que les serviteurs le savaient, eux qui avaient puisé l'eau – il appela l'époux et lui dit : « Tout homme sert d'abord le bon vin, puis le moins bon quand on est éméché ; toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent. » Tel fut, à Cana en Galilée, le commencement des signes de Jésus. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui. (Jean 2.1-11)

Remarquons d'abord la similitude de comportement de *la mère de Jésus* et de *la petite jeune fille du pays d'Israël.* Rappelons-nous.

- Cette jeune fille savait, *parce qu'elle était insérée dans la collectivité d'Israël,* que le prophète Élisée avait un pouvoir de guérison. Elle a ressenti par intersubjectivité la douleur la femme de Naaman et s'est prise de compassion pour elle. Elle a su convaincre les syriens de conduire Naaman jusqu'à Élisée et de le soutenir dans sa démarche.
- La mère de Jésus savait, *parce qu'elle était insérée dans la même collectivité familiale que lui,* qu'il pouvait changer le

cours des événements terrestres. Elle a compati au désarroi des serviteurs qui manquaient de vin et a décidé de les aider. Elle les a présenté à Jésus et a su les convaincre de lui faire confiance.

Pour la jeune fille, la *collectivité* était ce qu'elle avait vécu chez elle en famille avant sa captivité et qui restait présent dans sa mémoire. Pour la mère de Jésus, la *collectivité,* c'était les échanges mère-fils, éducatrice-éduqué, qu'elle conservait *en son cœur,* comprenons ici dans sa mémoire. (cf Luc 2.51)

*Dans les deux cas, il y a eu une circulation d'information depuis une réalité collective vers l'histoire temporelle.*

Plaçons-nous au moment où un serviteur fait goûter la boisson au maître du repas. Il puise de l'eau de l'une de jarres au moyen d'un pichet en terre cuite. Il sait que c'est de l'eau puisque c'est lui-même qui l'a mise dans la jarre ; il vient encore de le constater puisque la jarre est pleine à ras bord. Par ailleurs le marié avait prévu de longue date du vin pour ses noces qui devaient être une bonne journée de convivialité, à laquelle toute la bourgade de Cana s'était associée par avance en pensée. Nous comprenons bien que le marié avait établi une chaîne de causalité depuis la récolte du raisin et la vinification jusqu'à ce jour. Or cette chaîne est rompue, puisque le vin vient à manquer. *Guettons l'instant précis où la première goutte de liquide va tomber du pichet opaque.* Que va-t-il se passer ? Va-t-il sortir de l'eau ou du vin ? Là est toute la question :

- S'il sort une goutte d'eau, il n'y a rien que de très banal. Cette eau a simplement été transportée d'un puits dans une jarre, puis de la jarre dans un pichet.
- S'il sort une goutte de vin, là, il y a un signe (τὸ σημεῖον), c'est-à-dire un fait tangible qui manifeste l'existence d'un fait non observable directement.

Ici, ce qui est signifié – nous nous répétons ! - c'est que l'humanité comporte une dimension transcendante *qui constitue la seule*

*réalité* ; trop de gens l'ignoreront encore au XXIème siècle. Nous savons maintenant que la chaîne formée par les habitants de Cana, depuis ceux qui ont foulé le raisin jusqu'au festin de noces, est une chaîne ininterrompue puisque c'est une goutte de vin qui est en train de sortir du pichet. C'est cette chaîne qui constitue la réalité transcendante. Permettons-nous d'ajouter au texte un détail vraisemblable : ce vin, que le maître du repas juge le meilleur, est jeune et fruité, tel qu'on aime les vins en Galilée. En effet, il n'a pas vieilli entre la vinification et son apparition dans le pichet.

Nous sommes maintenant en mesure de reprendre à notre compte une définition que l'on rencontre assez souvent de nos jours :

*définition du surnaturel*

| |
|---|
| *Un fait surnaturel est un fait observable par les sens, éventuellement relayés par des appareils scientifiques ; il est le signe d'une réalité transcendante.* |

Il faut bien remarquer que *la différence entre un fait naturel et un fait surnaturel réside seulement en ceci que quelqu'un y voit un signe.* Le texte précise que les disciples de Jésus crurent en lui, ce qui prouve qu'ils avaient vu le signe ; de fait, même si c'était récent, ils avaient déjà établi une relation de maître à disciple avec lui. Les serviteurs aussi avaient constaté le fait surnaturel ; eux, ils s'étaient laissés convaincre par Jésus de faire ce geste apparemment stupide de verser de l'eau au maître du repas ; ils avaient espéré contre toute vraisemblance que Jésus savait ce qu'il faisait ; et cela les avait préparés à voir quelque chose de merveilleux. Il y a sans doute eu parmi les convives des gens qui se sont interrogés sans trouver d'explication à ce qu'ils voyaient ; parmi eux se trouvait peut-être un certain Nicodème dont nous parlerons plus loin. Il y a probablement eu aussi à Cana, des convives qui n'avaient rien remarqué ; ils avaient seulement constaté que des serviteurs leur portait du vin à table ; pour ceux-là, le fait est resté tout naturel !

*troisième mode d'observation du surnaturel*

*l'observation scientifique*
*des manifestations du surnaturel.*

Lorsque nous nous livrons à des activités scientifiques nous sommes sur la terre et nous nous servons de notre propre pensée. Nous observons de nombreux phénomènes dont nous ne connaissons pas encore les lois physiques qui les gouvernent ; l'attitude scientiste est de croire que tous les phénomènes trouveront un jour leur explication ; il suffirait, pense-t-on, que la science fasse de nouveaux progrès. Ce n'est pas notre manière de raisonner. *Ici nous nous intéressons à des phénomènes qui transcenderont toujours nos pensées individuelles, parce qu'ils se situent dans l'organisation collective de l'humanité, plus large que les individus.* Mais nous devons éviter l'erreur opposée au scientisme, qui consiste à voir du prodigieux partout. Avant de déclarer qu'un phénomène est merveilleux, nous devons nous assurer que ce n'est pas par ignorance que nous le considérons ainsi. C'est pourquoi nous nous imposons une règle générale.

*première règle de notre méthode*

*Avant de déclarer qu'un phénomène est surnaturel,*
*il faut impérativement apporter la preuve*
*que ce phénomène met bien en cause la collectivité.*

Cette nécessité d'identifier la réalité collective depuis une pensée individuelle est très complexe, compte tenu de la très grande disparité des hommes et des multiples formes de leurs relations. Il est utile entre autres de comparer les mécanismes en jeu dans l'humanité à ceux que l'on observe dans des colonies animales beaucoup moins diversifiées, par exemple dans une termitière. En effet le scientisme, en figeant les méthodes de pensée des

individus, tend à les cantonner à un niveau intellectuel inférieur et à détruire leur recherche de la transcendance. Il faudrait consacrer tout un livre à ce sujet. Heureusement …

… Heureusement, ce livre existe déjà, et malgré son âge, quarante ans, ses descriptions de notre réalité collective n'ont pas vieilli. Il s'agit de *Toi, ce petit Dieu !* de *Pierre-Paul Grassé,* publié en 1971 aux éditions Albin Michel, Paris. Il faut lire attentivement les trois derniers chapitres (VI, VII, VIII) qui enseignent comment reconnaître la situation des individus dans une collectivité. Lorsque nous aurons acquis ces règles incontournables, nous pourrons poursuivre nos propres réflexions …

… Nous y voici. Ce qui nous permet de pousser notre réflexion sur la pensée rationnelle plus loin que nos prédécesseurs, c'est notre définition du concept de réalité qui renouvelle toute notre conception du monde. *Ce qui se situe dans le temps est fictif ; ce qui est ordonné selon des chaînes de causalité est réel.* Cette partition s'applique à tout ce qui constitue l'univers, aussi bien aux objets physiques qu'à l'information utilisée par la pensée.

*deuxième règle de notre méthode*

*Il faut situer chacun des faits que l'on examine soit dans le cours du temps, soit dans une chaîne de de causalité. Les faits observés que l'on n'arrive à localiser ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux classes ne doivent pas être pris en compte.*

- *Les objets qui séjournent dans le temps sont soumis au vieillissement et à la corrosion ;*
  *ceux qui sont mémorisés dans des chaînes de causalité ne vieillissent pas et ne se corrodent pas.*
- *L'information qui est immanente à la pensée des individus vivant dans le temps est éphémère et fictive ;*
  *celle qui se transmet immédiatement dans des rencontres transcendantales est permanente et réelle.*

Pour expliciter cette méthode, nous allons prendre un troisième exemple, celui du *Saint Suaire de Turin,* qui a fait l'objet de nombreuses observations par des méthodes scientifiques : photographie, traitement d'image numérisée, observations au microscope électronique, datation au carbone 14.

Un grand drap mortuaire est vénéré de nos jours à Turin comme étant celui qui a servi à envelopper le corps de Jésus après son supplice et sa mort, il y a bientôt vingt siècles. On se pose généralement la question sous la forme suivante :

*Le drap conservé à Turin est-il vraiment le linceul de Jésus ?*

Nous verrons dans le chapitre 6 que ce n'est pas la réponse à cette question qui fonde la foi des chrétiens, mais dans ce chapitre nous allons conserver cette question telle qu'elle est posée. Notre intention est d'analyser comment la pensée rationnelle peut y répondre.

Une première chose à faire est de recenser ce que l'on sait de la mort et de la mise au tombeau de Jésus *d'après des témoins oculaires,* car ce sont les seuls à prendre en compte. Cela limite les documents à examiner à trois documents dont le témoignage direct semble assuré : les évangiles selon Matthieu, Marc et Jean.

Si l'on fond les textes de ces évangiles en un seul récit, on constate que les événements qui se sont produits au sépulcre de Jésus se rangent en quatre épisodes, que la pensée rationnelle est capable de d'analyser et de décrire, mais qu'elle doit situer différemment dans le temps ou dans les chaînes de causalité. :

- la mise au sépulcre du corps de Jésus le vendredi après midi,
- la venue au sépulcre de trois saintes femmes dont Marie de Magdala, le dimanche matin,
- la venue de deux apôtres Pierre et Jean,
- La vision de Jésus par Marie de Magdala.

*premier épisode*

*La mise au sépulcre du corps de Jésus*
*doit être classée comme un événement historique.*

Jésus mourut crucifié la veille de la Pâque juive, *le jour de la préparation de ce sabbat pascal.* C'était donc un vendredi.

> La sixième heure étant venue, il y eut des ténèbres sur toute la terre, jusqu'à la neuvième heure. Et à la neuvième heure [entre 14h et 15h], Jésus s'écria d'une voix forte: « Eloï, Eloï, lama sabachthani? » ce qui signifie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Quelques-uns de ceux qui étaient là, l'ayant entendu, dirent : « Voici, il appelle Élie. » Et l'un d'eux courut remplir une éponge de boisson vinaigrée, et, l'ayant fixée à un roseau, il lui donna à boire, en disant : « Laissez, voyons si Élie viendra le descendre. » Mais Jésus, ayant poussé un grand cri, expira. Le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas. Le centurion, qui était en face de Jésus, voyant qu'il avait expiré de la sorte, dit : « Assurément, cet homme était Fils de Dieu. » Il y avait aussi des femmes qui regardaient de loin. Parmi elles étaient Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques le mineur et de José, et Salomé, qui le suivaient et le servaient lorsqu'il était en Galilée, et plusieurs autres qui étaient montées avec lui à Jérusalem.
> (Marc 15, 33-41)

> Dans la crainte que les corps ne restent sur la croix pendant le sabbat – car c'était la préparation, et ce jour de sabbat était un grand jour – les Juifs demandèrent au procurateur romain Pilate qu'on rompe les jambes aux crucifiés, et qu'on les enlève. Les soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes du premier, puis de l'autre qui avait été crucifié avec lui. S'étant approchés de Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ; mais un des soldats lui

perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est vrai ; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi. Ces choses sont arrivées, afin que l'Écriture soit accomplie : "Aucun de ses os ne sera brisé". Et ailleurs l'Écriture dit encore : "Ils verront celui qu'ils ont percé".

(Jean 19, 31-37)

Dans ce texte, nous constatons que *l'Évangéliste Jean* s'est présenté lui-même comme un *témoin oculaire* qui donne *sciemment* son témoignage. Il n'est autre que le *disciple que Jésus aimait,* qui était couché sur le sein de Jésus lors de la Cène (Jean 13,23) et qui était auprès de la croix avec Marie la mère de Jésus (Jean 19,26-27).

Le soir étant venu, arriva un homme riche d'Arimathie, nommé Joseph, qui était aussi un disciple de Jésus, mais en secret par crainte des Juifs. Il se rendit chez Pilate, et osa demander le corps de Jésus. Pilate s'étonna qu'il soit mort si tôt; il fit venir le centurion et lui demanda s'il était mort depuis longtemps. S'en étant assuré par le centurion, il ordonna de remettre le cadavre à Joseph. Et celui-ci, ayant acheté un linceul, descendit Jésus de la croix. Nicodème, qui auparavant était allé de nuit vers Jésus (Jean 3,2 et 7,50), vint aussi, apportant un mélange d'environ cent livres de myrrhe et d'aloès. Ils prirent donc le corps de Jésus, et l'enveloppèrent de bandes, avec les aromates, comme c'est la coutume d'ensevelir chez les Juifs. Or, il y avait un jardin dans le lieu où Jésus avait été crucifié, et dans le jardin un sépulcre neuf, que Joseph s'était fait tailler dans le roc et où personne encore n'avait été mis. Ce fut là qu'ils déposèrent Jésus, à cause de la préparation des Juifs, parce que le sépulcre était proche. Puis Joseph roula une grande pierre à l'entrée du sépulcre, et il s'en alla. Marie de Magdala, et l'autre Marie, regardaient où on le mettait.

(compilation Matthieu 27,57-60 et Jean 19,38 42)

D'après les archéologues, cette pierre était un disque très lourd, comme une meule, qui roulait dans une rigole. Une légère déclivité de la rigole l'amenait à rouler jusque devant l'entrée du sépulcre, qu'elle fermait, mais il fallait exercer un effort important pour la rouler en sens inverse et rouvrir le sépulcre.

> Le lendemain, qui était le jour après la préparation, les grands prêtres et les pharisiens allèrent ensemble auprès de Pilate, et lui dirent : « Seigneur, nous nous souvenons que cet imposteur a dit, quand il vivait encore : "Après trois jours je ressusciterai." Ordonne donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, afin que ses disciples ne viennent pas dérober le corps, et dire au peuple qu'il est ressuscité des morts. Cette dernière imposture serait pire que la première. » Pilate leur dit: « Vous avez une garde; allez, gardez-le comme vous l'entendez. » Ils s'en allèrent, et s'assurèrent du sépulcre au moyen de la garde, après avoir scellé la pierre. (Matthieu 27,62-66)

Toutes les personnes dont nous venons de lire les faits et gestes dans ce premier épisode étaient à l'état vigile ; elles ont pris seules leurs décisions d'agir, sans se soumettre à des injonctions de la collectivité. Joseph d'Arimathie était un homme bien conscient de ses actes, puisqu'il avait été capable d'acheter le linceul et surtout de parlementer avec Pilate. Nicodème aussi était conscient, puisqu'il avait apporté les aromates et aidé Joseph à embaumer Jésus. Enfin les deux femmes, dont Marie de Magdala, observaient attentivement et mémorisaient ce qui se passait.

La pensée rationnelle doit classer ce premier épisode comme un événement historique. Elle n'a pas lieu de douter outre mesure des détails donnés par le texte ; le linceul venait d'être acheté mais il avait bien enveloppé le corps de Jésus ; le corps de Jésus avait été embaumé avec de la myrrhe et de l'aloès ; le sépulcre n'avait pas servi auparavant ; il était bien fermé par une lourde pierre.

*deuxième épisode*

*La venue des saintes femmes au sépulcre*
*doit être classée comme une expérience transcendantale.*

> Lorsque le sabbat fut passé [le samedi après 18 heures], Marie de Magdala, Marie mère de Jacques, et Salomé, achetèrent des aromates, afin d'aller embaumer Jésus. Le premier jour de la semaine [le dimanche], elles se rendirent au sépulcre de grand matin, comme le soleil venait de se lever. Elles disaient entre elles : « Qui nous roulera la pierre loin de l'entrée du sépulcre ? » Et levant les yeux, elles aperçurent que la pierre, qui était très grande, avait été roulée. Elles entrèrent dans le sépulcre, virent un jeune homme assis à droite vêtu d'une robe blanche, et elles furent épouvantées. Il leur dit : « Ne vous épouvantez pas ; vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié ; il est ressuscité, il n'est point ici ; voici le lieu où on l'avait mis. Mais allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée : c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. » Elles sortirent du sépulcre et s'enfuirent. La peur et le trouble les avaient saisies; et elles ne dirent rien à personne, à cause de leur effroi. (Marc 16,1-8)

Où pouvons-nous placer cet épisode ? Il s'agit clairement d'une expérience transcendantale. Trois indices l'indiquent nettement : la robe blanche du jeune homme visible dans l'obscurité, la prégnance de cette apparition que les trois femmes ne mettent pas en doute, et leur état émotif intense. Or la vision s'est poursuivie après que les femmes se soient écartées :

> Et voici, il y eut un grand tremblement de terre ; car un ange du Seigneur descendit du ciel, vint rouler la pierre, et s'assit dessus. Son aspect était comme l'éclair et son vêtement blanc comme la neige. Les gardes tremblèrent de peur, et devinrent comme morts. (Matthieu 28,1-4)

La scène à laquelle les trois femmes ont assisté était décousue. La pierre avait été déplacée avant leur arrivée au sépulcre, puisqu'elles y étaient entrées ; et voici qu'elles voyaient un être lumineux la déplacer après qu'elles en soient sorties. Cela confirme qu'elles étaient en contact avec une réalité où le temps ne s'écoulait pas, où tout était simultané. Qui plus est, cet être s'adressa à elles en leur annonçant ce que le jeune homme leur avait dit dans le sépulcre. En fait ce n'est pas lui qui répétait ; ce sont les représentations mentales des femmes qui revenaient à des emplacements par lesquels elles étaient déjà passées :

> Mais l'ange prit la parole, et dit aux femmes : « Pour vous, ne craignez pas ; car je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. Il n'est point ici ; il est ressuscité, comme il l'avait dit. Venez, voyez le lieu où il était couché, et allez promptement dire à ses disciples qu'il est ressuscité des morts. Et voici qu'il vous précède en Galilée : c'est là que vous le verrez. Voici, je vous l'ai dit. » Elles s'éloignèrent promptement du sépulcre, avec crainte et avec une grande joie, et elles coururent porter la nouvelle aux disciples.
> (Matthieu 28,5-8)

L'expérience transcendantale des saintes femmes a été corroborée par les gardes, qui avaient subi la même frayeur qu'elles et qui étaient tombés inanimés. Ils devaient être bien penauds d'avoir abandonné leur service, contre leur gré il est vrai, et de ne pas pouvoir justifier ce qui s'était passé.

> Pendant que [les femmes] étaient en chemin [pour prévenir les disciples] quelques hommes de la garde entrèrent dans la ville et annoncèrent aux grands prêtres tout ce qui était arrivé. Ceux-ci, après s'être assemblés avec les anciens et avoir tenu conseil, donnèrent aux soldats une forte somme d'argent, en disant : « Dites ceci : "Ses disciples sont venus de nuit le dérober, pendant que nous dormions." Et si le gouverneur [Pilate] l'apprend, nous l'apaiserons, et nous vous tirerons de peine. » Les soldats prirent l'argent, et

> suivirent les instructions qui leur furent données. Et ce bruit s’est répandu parmi les Juifs, jusqu’à ce jour.
> (Matthieu 28,11-15)

La pensée rationnelle peut-elle utiliser le récit de cette expérience transcendantale pour écrire l'histoire du linceul ? Pas du tout. En effet elle se doit d'être méfiante en ce qui concerne les témoignages qu'elle examine. Les gens peuvent avoir voulu tromper leur entourage ou s'être eux mêmes laissés illusionner.

Pour ce qui est des saintes femmes, on peut trouver une explication plausible au déclenchement de leur état modifié de conscience. Elles avaient subi la longue journée du vendredi, agressées sans relâche par le spectacle de leur ami Jésus, qui avait été torturé de multiples façons, injurié et mis à mort ignominieusement ; puis elles avaient mangé frugalement pendant vingt-quatre heures pour respecter le sabbat ; enfin le dimanche elles s'étaient préparées de nuit pour partir de chez elles dès le lever du soleil. Les conditions étaient remplies pour qu'elles fassent une crise d'hypoglycémie sévère ; or ce genre de crise provoque des troubles de la vision.

De même, la raison impose d'écarter le témoignage des gardes, car il n'est pas absolument exclu qu'ils aient eu une hallucination collective ; ce genre de phénomène existe.

Enfin, le conseil des anciens, tout-à-fait réaliste, nous rappelle qu'il faut récuser les témoignages trop concordants des gens qui partagent sur la terre les mêmes intérêts. Les historiens savent bien que les groupes humains, voire les systèmes bancaires ou même les fondements des civilisations, peuvent se maintenir très longtemps par le jeu de la cooptation des dirigeants successifs.

Il y a là une loi générale :

*la transmission d'information du collectif vers l'individuel.*

*Le témoignage des gens qui décrivent leur expérience transcendantale hors du temps, n'apporte aucune information directe sur la réalité collective à laquelle ils ont participé. Il doit être reçu et retransmis à d'autres personnes dans de nouveaux contacts, pareillement hors du temps.*

*troisième épisode*

*La venue des apôtres au sépulcre*
*doit être classée en partie comme un événement historique.*

Revenons au moment où les saintes femmes, dans leur expérience transcendantale, avaient entendu un jeune homme vêtu de blanc leur dire : « *Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié ; il est ressuscité comme il l'avait dit, il n'est point ici. Venez, voyez le lieu où il était couché, et allez promptement dire à ses disciples qu'il est ressuscité des morts.* » Elles s'étaient éloignées rapidement du sépulcre, avec crainte et avec une grande joie, et elles avaient couru porter la nouvelle aux disciples. (Matthieu 28,5-8)

> Et voici que Jésus vint à leur rencontre, et dit: « Je vous salue. » Elles s'approchèrent pour saisir ses pieds, et elles l'adorèrent. Alors Jésus leur dit: « Ne craignez pas; allez dire à mes frères de se rendre en Galilée: c'est là qu'ils me verront. » (Matthieu 28,9-10)

Marie de Magdala accourut donc chez les disciples ; elle y arriva seule. Il se peut, mais ce n'est qu'une hypothèse invérifiable, qu'elle

ait été la seule à avoir eu la vision de l'homme en blanc, les deux autres femmes ayant ressenti les mêmes choses qu'elle par intersubjectivité. C'est l'évangéliste Jean qui rapporte son arrivée :

> Elle courut vers Simon Pierre et vers l'autre disciple que Jésus aimait, et leur dit: « Ils ont enlevé du sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où ils l'ont mis. » Pierre et l'autre disciple sortirent, et allèrent au sépulcre. Ils couraient tous deux ensemble. Mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre, et arriva le premier au sépulcre ; s'étant penché, il vit les bandes qui étaient à terre, cependant il n'entra pas. Simon Pierre, qui le suivait, arriva et entra dans le sépulcre ; il vit les bandes qui étaient à terre, et le linge qu'on avait mis sur la tête de Jésus, non pas avec les bandes, mais *enroulé* dans un lieu à part. Alors l'autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, entra aussi ; et il vit, *et il crut.* Car ils ne comprenaient pas encore que, selon l'Écriture, Jésus devait ressusciter des morts. Et les disciples s'en retournèrent chez eux. Cependant Marie [qui les avait rejoints] se tenait dehors près du sépulcre, et pleurait. (Jean 20,1-11)

Pierre et Jean étaient à l'état vigile ; *nous devons donc classer leur arrivée au sépulcre comme un événement historique.* Cependant nous ne savons pas ce qui leur est arrivé dans le sépulcre. Que cache l'expression *"et il crut"* ? Il est probable qu*'ils ont été envahis d'une grande émotion, caractéristique d'une expérience transcendantale.* Notons particulièrement, puisque c'est le linceul qui nous intéresse, que celui-ci était roulé à part. C'est hors du temps qu'ils l'ont vu. Il faut prendre garde à une affirmation que l'on rencontre trop souvent dans les commentaires sur le linceul. C'est celle-ci : *"Le linceul avait été "plié" après avoir enveloppé le corps de Jésus."* Cette simple phrase cache deux graves erreurs de raisonnement.

La première erreur est un « cercle vicieux ». En effet c'est l'observation du linceul de Turin qui montre que celui-ci avait été

plié après avoir reçu le corps d'un supplicié. Pour ce qui est du suaire du sépulcre, le texte écrit par Jean, qui parlait le grec couramment, dit qu'il avait été enroulé (ἐντετυλιγμένον). Ainsi ce commentaire utilise le linceul de Turin pour décrire le linceul du sépulcre dans un raisonnement qui a pour but de passer, inversement, du linceul du sépulcre à celui de Turin. Évitons de pareilles bévues !

La deuxième erreur consiste à affirmer qu'*il existe une relation d'antériorité/postériorité* entre les deux verbes de la phrase : *« avoir enveloppé le corps »* et *« avoir été roulé ».* Autrement dit, on veut nous faire admettre que ce qui s'est passé dans le sépulcre s'est produit dans le temps. Ce qui est surprenant, c'est que ce sont les mêmes personnes qui prétendent cela et qui imaginent – utilisons leur vocabulaire – que des anges, qui n'ont pas de corps matériel, sont venus du ciel, qui est hors du temps, pour enrouler le linceul matériel. Ces gens-là confondent le temps et l'éternité !

Pour nous, nous allons reprendre la méthode qui nous a servi pour examiner la guérison de Naaman et pour le vin des noces de Cana. *Nous allons nous appuyer sur le concept de réalité.* Une tranche d'histoire, qui a eu lieu dans le temps, était fictive ; elle a été remplacée par une chaîne de causalités, hors du temps. C'est elle qui est réelle.

Nous connaissons deux événements historiques :

- la mise au sépulcre du corps de Jésus par deux juifs très pratiquants, Joseph d'Arimathie et Nicodème,
- la visite du sépulcre par deux apôtres Pierre et Jean.

Entre les deux, il y a eu le sabbat qui a occupé vingt-quatre heures de temps historique, mais qui a été accompli en une chaîne de causalités sans durée. S'il s'est passé quelque chose d'historique dans le sépulcre, c'est à jamais disparu et il n'y a pas lieu de le rechercher. Mais le sabbat pascal, lui, n'a pas disparu ; il a été greffé dans la dimension collective de l'humanité. Voyons comment nous pouvons nous représenter le mécanisme mis en jeu.

Rappelons que nous n'allons pas utiliser le contenu des informations échangées ; ce que nous cherchons, c'est à dégager les lois universelles qui permettent les échanges d'information entre les individus et la collectivité.

Imaginons ce que Joseph et Nicodème ont pu penser. Après avoir embaumé le corps de Jésus, ils l'ont disposé dans le linceul, puis ils sont sortis et ont fermé le sépulcre. Mais ils ont formulé une espérance insensée : *« Oh ! si un souhait irréaliste pouvait se réaliser ! », « Oh s'il était encore possible de corriger ce qui s'était passé ! », « Oh si Jésus pouvait se relever, là, sous nos yeux ! »* Ils savaient que lui-même, Jésus, avait relevé des personnes déjà endormies dans la mort. Récemment encore il avait ramené à la vie son ami Lazare et l'avait appelé à sortir d'un sépulcre semblable à celui-ci. Leur espérance de voir Jésus se relever était d'autant plus douloureuse que les meilleurs amis de Jésus, ce Lazare et ses sœurs Marthe et Marie, étaient absents. En effet, pour faire cesser l'afflux des juifs qui se rendaient à Béthanie pour voir Lazare ressuscité, le sanhédrin (le grand conseil du culte juif) avait délibéré de le faire mourir comme Jésus. Si Lazare était venu à Jérusalem, il aurait été crucifié comme Jésus (cf Jean 12,9-11). Or Nicodème faisait partie de ce conseil.

C'est nous qui inventons les détails de ce qu'ils ont pensé, mais notre réflexion nous amène à noter une règle que nous rencontrons dans toutes les manifestations du surnaturel que nous étudions, pas seulement dans celles que nous mentionnons dans cet essai : l'élément déclenchant est toujours une espérance insensée.

*le déclenchement d'un phénomène surnaturel*

*Les manifestations du surnaturel sont déclenchées par des individus qui expriment l'espérance que la réalité, hors du temps, soit différente de ce qu'ils constatent dans le temps.*

*Il y a alors une transmission des besoins de ces individus vers la collectivité.*

Il s'agit là d'une loi générale.

*L'espérance est le moyen d'accès à la mémoire collective.*

Quelle est donc la réalité qui s'est développée hors du temps ?

- Jésus s'est relevé et a quitté le sépulcre.
- Les deux hommes ont enroulé le linceul et l'ont soigneusement déposé à part.
- Ils ont parlé à Marie de Magdala qui les a vus dans son expérience transcendantale.
- Jésus n'étant plus là, les deux hommes sont repartis sans avoir à refermer le sépulcre qui était encore ouvert.

Ces différents faits ne se sont pas produits sur la terre. Ils se sont seulement inscrits dans la mémoire collective, non pas de façon séquentielle comme nous le faisons ici avec de l'encre sur du papier, mais conjointement, sans durée.

*Or les informations qui sont mises en commun*
*dans la mémoire collective y sont privées*
*de toute référence temporelle : dates ou relations d'ordre.*

Dans la dimension transcendante de l'humanité, Joseph et Nicodème ne sont donc pas seuls avec Jésus. Il y a aussi, rassemblés avec eux hors du temps, ses amis et tous les juifs qui s'étaient rendus à Béthanie ; il y a aussi, où qu'ils soient, tous les disciples de Jésus éplorés.

*quatrième épisode*

*La vision de Jésus par Marie de Magdala*
*doit être classée comme la fin d'une expérience transcendantale.*

Nous avons déjà noté que *le surnaturel se manifeste au moment précis où l'histoire collective se trouve confrontée à l'histoire terrestre.* Pour Pierre et Jean, une première manifestation s'est produite lorsqu'ils ont constaté l'état du sépulcre : rien n'avait été vandalisé ; rien n'avait été volé ; et le linceul avait été rangé soigneusement comme un objet précieux. Par la suite ils auront l'occasion de rencontrer Jésus lui-même. Mais lisons la suite du texte. Pendant que Pierre et Jean découvraient le sépulcre ouvert, Marie de Magdala était revenue. Elle resta là après leur départ.

> Cependant Marie se tenait dehors près du sépulcre, et pleurait. Comme elle pleurait, elle se pencha pour regarder dans le sépulcre ; et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis à la place où avait été couché le corps de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Ils lui dirent: « Femme, pourquoi pleures-tu ? » Elle leur répondit : « Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. » En disant cela, elle se retourna, et elle vit Jésus debout; mais elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : « Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je le prendrai. » Jésus lui dit : « Marie ! »" Elle se retourna, et lui dit en hébreu : « Rabbouni ! » c'est-à-dire « Maître ! » Jésus lui dit : « Ne me touche pas ; car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais va trouver mes frères, et dis-leur que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Marie de Magdala alla annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur, et qu'il lui avait dit ces choses. (Jean 20,11-18)

Marie s'était trouvée à nouveau plongée dans son état émotif ; son expérience transcendantale avait repris ; et son dialogue avec les deux hommes, qu'elle considéra comme des anges, était une nouvelle occurrence d'une situation dans laquelle elle s'était déjà trouvée avec Joseph et Nicodème. En effet, hors du temps, les visions peuvent se produire dans n'importe quel ordre, et même se renouveler. Mais, à un moment précis, Marie est revenue à l'état vigile : c'est quand Jésus l'a appelée par son nom et qu'elle l'a reconnu. *C'est à cet instant-là que le surnaturel s'est manifesté pour elle.*

Par la suite Marie de Magdala annonça la résurrection de Jésus *à ceux qui avaient été avec lui, et qui s'affligeaient et pleuraient.* Quand ceux-ci entendirent qu'il vivait et qu'elle l'avait vu, ils ne le crurent pas (Marc 16,10 14). *Ce nouveau témoignage de Marie de Magdala se situe après qu'elle ait vu Jésus ressuscité,* ce qui n'était pas encore le cas lorsqu'elle était venue chercher Pierre et Jean. D'ailleurs eux, ils n'avaient pas mis en doute la parole de Marie ; ils étaient partis tout de suite vers le sépulcre.

Dans les jours et les semaines qui suivirent, de nombreux disciples, intimement affectés par les événements, rencontrèrent Jésus. Ils n'étaient animés par aucun regret de ce qu'ils avaient vécu avec lui, mais par l'espoir déçu de ce qu'ils s'étaient attendus à vivre avec lui. Ils étaient dans un état profond de déréliction. Par exemple deux disciples quittèrent Jérusalem dès le dimanche et cheminèrent avec Jésus ressuscité sans le reconnaître jusqu'à la bourgade d'Emmaüs. Ils étaient sans le savoir dans une rencontre transcendantale, qu'ils caractérisèrent ensuite par un état émotif particulier : *"Notre cœur ne brûlait-il pas au dedans de nous, lorsqu'il nous parlait en chemin et nous expliquait les écritures."* (Luc 24,32) Et puis il y eut un moment précis où *leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent.* (Luc 24,31). Mais cette vision ne dura pas ; déjà il était disparu. *C'est dans cet instant fugitif que le surnaturel s'est manifesté pour eux.*

La rencontre la plus importante est celle où les onze apôtres ont assisté à la mort définitive de Jésus, c'est-à-dire à son ascension au ciel. Ils ont assisté à cela aux environs de Béthanie quarante jours après la Pâque.

> Il fut élevé pendant qu'ils le regardaient, et une nuée le déroba à leurs yeux. Et comme ils avaient les regards fixés vers le ciel pendant qu'il s'en allait, voici que deux hommes vêtus de blanc leur apparurent, et leur dirent : « Hommes Galiléens, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder le ciel ? Ce Jésus qui a été enlevé au ciel du milieu de vous, viendra de la même manière que vous l'avez vu aller au ciel. »
>
> (Actes 1,9-11)

Le jour et la date n'ont pas d'importance : à ce moment-là les apôtres étaient hors du temps. C'est seulement dix jours plus tard, à la Pentecôte, que cette vision allait trouver pour eux sa signification. *C'est alors que le surnaturel allait se manifester pour eux.*

Puisque l'histoire véridique de l'humanité est inscrite hors du temps [dans l'éternité], il doit être possible de la retrouver à n'importe quelle date ultérieure. Un exemple semble le prouver. En 1219, pendant la cinquième croisade, le chrétien François d'Assise, fondateur de l'Ordre des frères mineurs, entreprit de rencontrer près de Damiette en Égypte, le sultan Al Mâlik, qui était le neveu du fameux Salâh ad-Dîn (Saladin). L'entrevue fut un échec et laissa François, non pas dans un état de désolation psychologique comme on pourrait le supposer, mais *dans un impérieux besoin de laisser ses affaires en ordre,* ce qui le fit redoubler d'activité. Il rentra en Italie sans tarder, se démit de ses fonctions dans son ordre, rédigea une première règle monastique pour que soit conservée la mémoire de son expérience, refusa d'entrer dans un couvent de Bologne dont il réprouvait l'enseignement, fonda un tiers-ordre féminin, rédigea une deuxième règle, puis un testament et enfin s'installa au monastère de l'Alverne avec quelques frères. D'après eux *il*

*aspirait à suivre Jésus jusque dans sa mort sur la croix, pour le salut de tous les hommes.* Le 17 septembre 1224, son corps était marqué par les *stigmates,* c'est-à-dire par les marques des blessures faites à Jésus douze siècles auparavant. C'était pour lui le début de sa propre passion, faite d'angoisses et de souffrances. Peu de temps avant sa mort, qui survint le 3 octobre 1226, il ajouta à son cantique des créatures cette phrase étonnante :

*Loué sois-tu, mon Seigneur,*
*pour notre sœur la Mort corporelle*
*à qui nul homme vivant ne peut échapper.*

L'ambition de François, de participer au salut du monde, était une *espérance insensée,* mais pas inconcevable ; elle est même devenue depuis lors l'expression privilégiée de la foi chrétienne. Quant à l'apposition des stigmates sur son corps, notre conception du monde ne la considère plus comme un prodige, mais comme une manifestation surnaturelle permise par la nature humaine. Par cette espérance, François avait déclenché une nouvelle branche de l'histoire véridique, une chaîne de causalité de Jésus à lui-même.

Ainsi, tout en faisant un effort pour s'abstraire de la signification religieuse des informations échangées, la pensée rationnelle a pu décrire les « canaux de transmission » qui ont été utilisés. Elle a constaté que *les processus qui ont servi aux échanges d'information sont des caractères génériques de l'humanité.* Mais elle n'a pas encore abordé la question posée :

*Le drap conservé à Turin est-il vraiment le linceul de Jésus ?*

Nous venons de voir que *le linceul du sépulcre* avait déjà disparu au petit matin de Pâques. Or personne n'a prétendu l'avoir emporté pour le conserver. Nous admettons bien qu'à l'époque il y avait de bonnes raisons de se cacher pour venir le prendre ; mais nous trouvons étonnant que, pendant de nombreux siècles, ce linceul ne soit jamais réapparu. Par ailleurs nous possédons aujourd'hui un

objet, *le linceul de Turin,* dont l'étude scientifique – nous le verrons plus loin – nous dit qu'il n'a vieilli que depuis le moyen-âge. La question est de savoir s"il s'agit du même objet ou de deux objets différents.

*L'incertitude dans laquelle nous sommes ne nous trouble en rien, car nous sommes prêts à l'une ou l'autre réponse :*

– si ce sont deux objets différents, nous prendrons acte du fait que le linceul de Turin a une autre origine,
– s'il s'agit du même objet, le principe de réalité nous permet d'expliquer *dès à présent* ce qui s'est passé : *Dans ce cas le linceul, tel que nous le voyons aujourd'hui, aura passé une première partie de son existence hors du temps, sans vieillir, puis une deuxième partie dans le temps, en vieillissant.*

Au moment d'aborder l'examen de quelques événements historiques, nous devons rappeler le cadre dans lequel nous devons impérativement les placer.

*le cadre conceptuel des recherches historiques*

*Les êtres et les objets qui participent à l'histoire de la terre disparaissent inéluctablement avec le temps. Il ne subsiste d'eux que des vestiges, parmi lesquels les documents et les livres d'histoire qui en sont les supports.*

*Les êtres et les objets dont la situation a été mémorisée dans la mémoire collective de l'humanité y subsistent en formant tout un tissu de chaînes de causalités, qui constituent l'histoire véridique. Les individus qui relaient ces chaînes constituent des lignées ininterrompues.*

Nous nous demandons maintenant comment utiliser les méthodes historiques pour dater la réapparition du linceul. *Nous nous plaçons donc dans l'histoire de la terre, qui n'est que passagère.*

Cependant il ne faut pas isoler les faits historiques de leur contrepartie dans la mémoire collective. C'est en se limitant trop exclusivement au point de vue terrestre et en oubliant le ciel que le discours nominaliste, si prisé de nos contemporains, s'est développé depuis le XIIe siècle. Ce courant de pensée, *dont il faut expressément se méfier,* débouche sur ceci :

STAT ROSA PRISTINA NOMINE • NOMINA NUDA TENEMUS

*La rose splendide qui nous enchantait hier*
*par ses tendres couleurs et son suave parfum*
*subsiste désormais par son nom ;*
*mais nous ne conservons que les noms …*
*… tout nus !*

Comme toujours en histoire, il faut impérativement rejeter les faits qui ne sont pas attestés de façon suffisamment sûre et surtout les *légendes* dépourvues de fondement historique. Précisément, il en existe une qui concerne la passion de Jésus, celle du *voile de Sainte Véronique.* Lors de la montée de Jésus au calvaire, une femme pieuse de Jérusalem nommée Bérénice (Βερενίκη), qu'on appelle en occident Véronique (Veronica), se serait approchée malgré les soldats du service d'ordre, et aurait essuyé avec son voile le visage de Jésus en sueur ; celui-ci, en remerciement, aurait décalqué son visage sur le voile. Cette personne, qui n'a jamais existé, est devenue ce que la raison appelle une *allégorie* ; son nom latin décliné avec un *-a* comme un nom de femme signifie Image-Véridique (Vera-Icon) ; elle représente le désir ressenti par n'importe quelle personne soucieuse de se porter à l'aide de son Seigneur ; les personnes qui contemplent *la Sainte Face* pour s'adresser à Jésus sont entraînées sur la route montante de leur développement personnel. Leur piété explique que cette allégorie soit représentée dans les églises, comme une station du chemin de croix. Mais du point de vue historique, nous devons le répéter : *Véronique et son voile n'ont jamais existé.* La pensée rationnelle rejette cette légende hors de l'histoire.

Mais voyons ce qu'il en est d'un événement dûment attesté. Robert de Clary, l'un des chroniqueurs de la IVe croisade, a rapporté le siège et le saccage horrible de la ville de Constantinople par les croisés. Il a noté, en tant que témoin oculaire, que le linceul y était vénéré dans l'église des Blachernes. *« Là, il y avait le linceul dans lequel notre Seigneur avait été enveloppé ; qui était dressé verticalement chaque vendredi ; et ainsi chacun pouvait voir sur lui le visage de notre Seigneur. »* Il a aussi mentionné *« qu'à la prise de la ville, le linceul disparut. »* Or la prise de la ville par les croisés et les Vénitiens a eu lieu le 13 avril 1204. Un historien peu compétent se réjouirait d'avoir trouvé dans ce document une date précise fournie par un chroniqueur de toute confiance. Pourrait-il pour autant en tirer une information sur la réapparition du linceul dans le cours de l'histoire ? Et bien non ! En effet il se présente à lui deux hypothèses impossibles à départager :

– ou bien le linceul est réapparu sur la terre avant cette date, auquel cas les gens qui priaient dans l'église des Blachernes voyaient sans le savoir *le linceul déjà réapparu,*
– ou bien le linceul est réapparu après cette date, auquel cas c'est devant *le linceul non encore disparu* qu'ils se trouvaient.

Pour décider si un événement doit être pris en compte, nous avons donc besoin d'un critère supplémentaire.

*Nous devons constater que le linceul de Turin porte des traces bien identifiables, que cet événement peut expliquer.*

Nous ne retiendrons qu'un événement, *l'incendie de Chambéry survenu dans la nuit du 3 au 4 décembre 1532.* À cette date, un linceul était pieusement conservé dans la chapelle du château des ducs de Savoie à Chambéry. Un inventaire, établi à la date du 6 juin 1483 sur l'ordre du duc Charles 1er de Savoie, fait état de ce linceul, qui se trouvait alors dans une châsse en bois recouverte de velours, fermée par une serrure en argent. Il fut endommagé à l'intérieur de cette châsse par l'incendie de 1532. Des parties de la toile furent brûlées. Des sœurs clarisses le réparèrent en 1534 en y

cousant des pièces en tissu neuf et en le doublant d'une « toile de Hollande » pour le consolider. L'examen du linceul de Turin montre clairement les traces de cet incendie. Le linceul était plié dans le sens de la longueur puis de la largeur en quarante-huit épaisseurs. Les brûlures se situent dans des angles ; elles épargnent la presque totalité de l'image du supplicié, seules les images des épaules ayant disparu. Le linceul porte aussi des cernes explicables par de l'eau utilisée pour éteindre l'incendie. La photographie bien connue prise le 28 mai 1898 par le photographe amateur Secondo Pia, tirée en négatif, montre les rapiéçages faits par les sœurs. En 2002, à l'occasion d'une restauration du linceul, ces pièces, ainsi que la toile de Hollande, ont été retirées ; elles étaient encore là. Nous pouvons conclure :

*Le linceul de Chambéry et celui de Turin sont bien un même objet.*

En fait, si l'on s'en tient au point de vue historique terrestre, cela ne nous avance à rien, puisque la question posée ne concerne pas le linceul de Chambéry, mais celui de Jésus, il y a vingt siècles. Cependant toutes ces observations sont utiles en ceci qu'elles attirent notre attention sur un petit groupe de femmes, les religieuses qui ont réparé le linceul en 1534. De même qu'on ne peut pas copier une œuvre d'art sans ressentir ce que l'artiste avait lui-même ressenti, de même on ne peut pas restaurer un objet précieux sans s'associer aux circonstances qui l'ont fait naître. Ces dames ont beaucoup prié en faisant ce travail. Elles-mêmes ont donné le témoignage qu'elles avaient rendu grâce au Seigneur d'avoir préservé, au milieu des flammes, le témoignage de sa passion. Il faut remarquer que ces religieuses étaient des clarisses, qui se situaient, à la suite de Sainte Claire, *dans la lignée de Saint François d'Assise.* Elles savaient que François avait reçu les stigmates du Christ et elles connaissaient sa fin de vie dans la souffrance. Ainsi nous entrevoyons l'un des éléments structurants de la réalité collective : il y a une lignée ininterrompue de gens qui méditent le supplice de Jésus. Cette lignée appartient à l'histoire véridique.

Examinons maintenant le suaire de Turin. Nous ne pouvons pas l'identifier par la continuité de l'histoire, mais seulement par ses caractéristiques et les marques qu'il porte en lui-même. Les techniques modernes ont permis de nouvelles observations, inconnues des générations précédentes ; la photographie a donné l'image du corps de Jésus ; le traitement des images numérisées a reconstitué le relief de son visage, en quelque sorte son masque mortuaire (visible à l'église Saint-Pierre de Montmartre à Paris) ; l'archéologie a étudié les techniques de tissage et de rouissage utilisées à l'époque de Jésus ; le microscope électronique a montré entre les fils du tissu des pollens caractéristiques du Moyen-Orient. Dans les observations qui ont été publiées, *rien n'est venu controuver l'hypothèse que ce linceul puisse être celui de Jésus.*

Pour la plupart, les marques que porte le linceul confirment la date ou l'usage qui a été fait du linceul, mais ne permettent pas de préciser s'il s'agit de celui de Jésus ou d'un autre supplicié. Par exemple Jésus a été violemment frappé au visage par des gardes dans le prétoire du grand prêtre (Matthieu 26,67), mais il n'y a rien de caractéristique à ce qu'un prisonnier soit frappé par ses gardes. Il y a seulement une forte présomption que ce linceul soit le sien, parce qu'on ne connaît aucun autre condamné à la crucifixion qui ait été réclamé par les siens, embaumé et placé dans un tombeau luxueux. Les repris de justice étaient inhumés en pleine terre.

*D'autres marques sur le linceul corroborent des détails spécifiques du supplice de Jésus, tel qu'on le connaît par les évangiles.*

- Jésus a été flagellé par les soldats romains, avec des lanières de fouet lestées de masses métalliques.
- Il a été couronné d'épines par dérision, parce qu'il avait affirmé devant le gouverneur Ponce Pilate qu'il était le roi d'un royaume qui n'était pas de ce monde.
- Il a porté la traverse de la croix (le patibulum) qui a laissé des hématomes sur ses épaules.

- Ses poignets ont été cloués sur la croix, entre les avant-bras et les carpes.
- Ses pieds ont été cloués l'un sur l'autre, avec un seul clou.
- Ses jambes n'ont pas été brisées comme celles des deux autre crucifiés, parce qu'il était déjà mort sur la croix.
- À cause du sabbat, son corps a été placé dans le linceul sans être lavé de son sang ; ce sang a encore taché le tissu après la formation de l'image qui sera révélée par la photographie des siècles plus tard.
- Son corps n'a pas été décomposé dans le linceul ; il en est donc sorti peu de temps après sa mort ; mais il n'y a aucune trace d'arrachage des caillots de sang.

Ce sont ces huit marques qui garantissent l'identification.

*Le linceul de Turin est bien le linceul de Jésus.*

Cependant, parmi ces marques, il n'y en a aucune qui témoigne du moment où Jésus s'est relevé d'entre les morts.

*Le linceul est un vestige de son supplice, pas de sa résurrection.*

Nous allons maintenant étudier ce que nous enseigne la datation au carbone 14 du linceul de Turin. Insistons sur le fait que *nous n'en attendons pas la date du supplice de Jésus, mais la date de la réapparition de son linceul sur la terre.*

Pour l'exposé de cette datation, je vais parler à la première personne du singulier, car je vais utiliser la *théorie de l'espace temps évolutif,* dont je suis l'auteur et dont j'expose les développements successifs depuis 1999 sur mon site www.estevol.com . Je me permets ce recours à ma théorie parce qu'elle donne une meilleure compréhension des phénomènes temporels que la physique actuelle, mais je précise que, dans le cas des datations, le formalisme des équations est inchangé. La conduite des mesures, mise au point de façon empirique à partir de

l'invention en 1949 de la datation au carbone 14 par le Prix Nobel de chimie Willard Frank Libby, était déjà parfaitement sûre lors de la datation du linceul en 1988 et donnait des résultats incontestables. Cette méthode ayant été mise en œuvre par des expérimentateurs scrupuleux et compétents, il n'y a aucune raison de mettre en doute le résultat auquel ils ont abouti et qui a été publié en février 1989 dans la revue Nature. Ne les bafouons pas !

*Le résultat de la datation au carbone 14 est incontestable.*

Ceux de mes lecteurs qui veulent éviter les développements scientifiques peuvent sauter directement à mon intertitre "résultat de la datation".

## méthode de la datation

Le concept central de la nouvelle théorie est que l'écoulement du temps peut être mesuré par deux procédés, qui le décrivent par deux variables différentes $t$ et $\tau$. Ces deux variables se correspondent de façon biunivoque par la *loi structurelle du temps* que voici :

$$t = a\,e^{-\tau/a}$$

Il s'agit bien sûr du même écoulement du temps, mesuré avec des outils différents et repéré sur des échelles différentes :

- La variable $t$ est la date historique. On la détermine en se référant à la période de rotation d'un gyroscope qui tourne uniformément dans l'espace, comme par exemple la terre qui tourne sur elle-même en un jour sidéral. On utilise aussi l'année tropique, celle qui rythme la succession des saisons sur la terre, parce qu'elle en en est un multiple. La dendrochronologie, qui est l'étude des cernes de croissance des arbres, a appris à définir cette échelle de temps sur des durées passées très supérieures à la vie individuelle des arbres.
- La variable $\tau$ est la seule variable indépendante utilisée par la nouvelle physique. À un *intervalle de temps* $t_1 - t_2$ entre deux dates correspond une *durée* $\tau_1 - \tau_2$ .

La physique traditionnelle se contente de constater que l'on met en jeu dans les deux cas des outils qui sont des objets pesants ; elle n'admet pas que le temps, qui n'est pas un objet, puisse être la cause du vieillissement des objets. La nouvelle théorie considère que le temps constitue avec l'espace un substrat invisible, l'espace-temps, auquel les objets pesants sont en quelque sorte « accrochés » ; la *loi structurelle du temps* représente alors l'évolution de l'espace-temps.

La physique traditionnelle attache la fonction exponentielle aux vitesses de réaction qu'elle observe, faisant de cette fonction une simple caractéristique de la matière. Elle détermine expérimentalement le paramètre $a$ au cas par cas, pour chaque type de réaction qu'elle rencontre, avec une précision souvent très médiocre. De son côté la nouvelle physique explique que ce paramètre $a$ est une *constante fondamentale de l'univers,* la plus importante car les valeurs des autres constantes universelles peuvent se déduire de celle-ci. Sa valeur est connue avec une très grande précision, sept chiffres significatifs.

| | |
|---|---|
| La valeur de $a$ a été déterminée expérimentalement en 1950 | 5568 ans |
| Plus récemment on a proposé la valeur | 5730 ans |
| Dans la nouvelle physique la valeur est | 5968 ans |

C'est la valeur de 1950 qui été utilisée en 1988 pour la datation du linceul de Turin. Mais nous allons voir que la datation est conduite de façon à s'abstraire de cette incertitude :

*Le résultat de la datation est indépendant de la valeur adoptée pour* $a$.

J'écris les réactions qui se produisent au niveau atomique avec les formules habituelles, mais je les interprète différemment parce que la nouvelle physique ne se se représente plus les atomes selon le modèle de Bohr couramment utilisé de nos jours. Il n'y a plus de noyau localisé qui serait enfermé dans une barrière de potentiel, mais une valeur scalaire unique le *potentiel,* commune à l'espace-temps et aux objets physiques, là où ils se trouvent. L'adjectif « nucléaire » disparaît donc du vocabulaire, l'adjectif « atomique » retrouvant tous ses droits. Il n'existe que trois particules physiques : *le neutron, l'électron et le positon.* Ce

qu'on appelle un proton est en fait un couple stable composé d'un neutron et d'un positon. Les particules constituant un même atome sont distribuées dans une même zone de l'espace caractérisée par son potentiel. Quant au *neutrino* et au *photon,* qui n'ont pas de masse, ce ne sont pas des objets physiques mais des structures locales de à l'espace-temps. Une baisse brusque du potentiel est *l'émission d'un photon.* L'impact d'un photon avec un atome provoque une hausse brusque du potentiel ; c'est *le collapsus d'un photon.* Ajoutons que la température est une grandeur reliée de façon biunivoque au temps. Il existe une température du vide absolu non mesurable avec du matériel physique, à laquelle s'ajoute la température des objets matériels mesurée avec des thermomètres. Cette température de l'espace vide intervient peut-être dans la formation de certains acides aminés, dont l'étude pourrait fournir dans l'avenir de nouvelles méthodes de datation.

Venons-en à la question des datations par le carbone 14. Cet isotope du carbone trouve son origine dans le flux de neutrons d'origine cosmique qui bombarde en permanence la terre. À une altitude comprise entre 15 000 et 18 000 mètres ces neutrons entrent en collision avec des atomes d'azote de l'atmosphère. Les plus rapides produisent du bore. Les moins rapides produisent du carbone 14 et du deutérium :

$$ {}^{1}_{0}n + {}^{14}_{7}N \Rightarrow {}^{14}_{6}C + {}^{1}_{1}D $$

Le deutérium fusionne ensuite en donnant des produits intermédiaires, tritium et hélium 3, puis de l'hélium 4, gazeux, qui s'échappe vers les couches plus hautes de l'atmosphère. L'ensemble de ces réactions a pour effet de modérer le flux des neutrons incidents.

*La terre est entourée d'une couche diffuse qui la protège des neutrons*

Le carbone 14 se combine avec l'oxygène de l'atmosphère en donnant du dioxyde de carbone (du gaz carbonique) que les vents répandent rapidement sur toute la terre. Les végétaux à chlorophylle le décomposent par photosynthèse, mais ne modifient en rien les atomes qu'ils reçoivent. Il faut remarquer que les expérimentateurs ne caractérisent pas le carbone 14 par sa concentration C mais par son abondance isotopique A. Ils s'affranchissent ainsi des variations de

composition et de masse des autres constituants de l'échantillon qu'ils étudient. *Ils ne prennent en compte que le carbone.*

$$C = \frac{\text{masse des atomes de carbone 14}}{\text{masse totale de l'échantillon}}$$

$$A = \frac{\text{nombre des atomes de carbone 14}}{\text{nombre total des atomes de carbone}}$$

Le carbone est conservé sous forme de cellulose dans les cellules végétales, qui sont elles-mêmes organisées en fibres. Les atomes sont, si l'on peut dire, « astreints à résidence » et leur abondance isotopique ne peut plus se modifier.

Les différences de masse atomique des isotopes d'un même élément ne sont pas mesurables directement, mais elles se traduisent, dans le nuage de particules par lequel je me représente les atomes, par des fréquences de vibration et de rotation différentes, qui peuvent induire des comportements différents dans les réactions chimiques. La méthode générale pour mesurer une abondance isotopique, même lorsque les auteurs n'en explicitent pas la raison, consiste à faire subir à l'élément une première réaction chimique qui produit des atomes ou des molécules plus aisément identifiables. Je ne suis pas compétent pour examiner les méthodes utilisées en 1988 pour la datation du linceul de Turin. L'une d'elles était une « activation » qui produisait un élément radioactif mesurable avec un compteur Geiger. L'autre produisait un élément mesurable par chromatographie en phase gazeuse. Aujourd'hui on bombarde l'échantillon avec du césium ionisé positivement qui produit des hydrures de carbone ionisés négativement dans un spectromètre de masse. Dans tous les cas, on n'obtient pas des *nombres d'atomes* mais des *masses*. La formule donnant l'abondance est donc, en toute rigueur, inapplicable. Ce que l'on fait est bien connu des lycéens : on compare la masse $m$ de l'élément auquel on s'intéresse à sa masse molaire $\mathcal{m}$. Le nombre $n$ d'atomes individuels est :

$$n = Å \frac{m}{\mathcal{m}}$$

Le nombre d'Avogadro est une constante sans dimension physique :

$$\text{Å} = 6{,}022\,045\ 10^{23}$$

On détermine les masses molaires des atomes et des molécules par comparaison entre elles, de façon à respecter le principe de la conservation de la matière dans les réactions chimiques. Depuis 1961, « l'étalon de référence » est la masse molaire du carbone 12, fixée par définition exactement à 12 grammes.

Ce qui est commun à toutes les méthodes de datation, même avec d'autres éléments que le carbone, c'est que l'on étudie l'évolution en fonction du temps d'une abondance isotopique selon une formule dans laquelle figure une exponentielle :

$$\mathrm{A}_t = \mathrm{A}_0\, e^{-\tau/a}$$

$\mathrm{A}_0$ est la valeur de l'abondance à la date où l'on fait les mesures, considérée comme l'origine du temps.

$\mathrm{A}_t$ est la valeur de l'abondance à la date cherchée, antérieure aux mesures. Cette date $t$ ainsi que la variable $\tau$ sont donc négatives. L'abondance était plus grande à la date $t$ passée qu'aujourd'hui :

$$\mathrm{A}_t > \mathrm{A}_0$$

Or on sait que l'abondance du carbone 14 dans l'atmosphère est pratiquement constante sur des dizaines voire des centaines de milliers d'années. Si l'on pouvait retourner dans le passé pour refaire les mesures, on trouverait la même valeur qu'aujourd'hui :

$$\mathrm{A}_t = \mathrm{A}_0$$

Ces deux dernières relations semblent contradictoires. Deux explications sont possibles.

1.
*La physique traditionnelle* fait la supposition que le nombre d'atomes de carbone 14 dans l'échantillon étudié a diminué au cours du temps. Sans changer de place, puisqu'ils y sont « piégés », des atomes de carbone 14 se sont transformés en atomes de carbone 12 en perdant deux protons.

*Le carbone 14 est radioactif.*
*Sa désintégration est régie par une loi statistique*
*caractérisée par l'exponentielle*

$$\mathrm{n} = \mathrm{n}_0 \, e^{+\tau/a}$$

2.
*La nouvelle physique* décrit un espace-temps évolutif. Les grandeurs physiques évoluent selon des lois exponentielles qui dépendent de leur dimension physique. Les masses sont croissantes avec le temps, dans tout l'univers.

*Le carbone 14 n'est pas radioactif.*
*Les masses évoluent selon une loi déterministe*
*caractérisée par l'exponentielle*

$$m = m_0 \, e^{+\tau/a}$$

Dans le cas où l'on étudie un vestige du passé, on raisonne à la fois sur deux dates. Les atomes de carbone 14 de l'échantillon ont conservé la masse molaire qu'ils avaient à la date $t$, mais on la compare, dans le même spectromètre de masse, à la masse molaire admise de nos jours. Ce phénomène qui concerne la matière, est comparable au *décalage-vers-le-rouge* de la lumière : les raies spectrales qui ont été émises dans le passé sont inchangées mais on les compare, dans le même spectromètre, aux raies spectrales produites de nos jours. Aussi bien avec les atomes de carbone 14 qu'avec les photons, ce qu'on mesure, c'est l'écoulement du temps.

## “résultat de la datation”

Nous en arrivons aux résultats de la datation du linceul de Turin. Trois échantillons avaient été confiés, en double aveugle, à trois laboratoires. Voici le résultat, tel qu'il a été publié.

| | linceul de Turin | contrôle 1 Nubie | contrôle 2 Thèbes | contrôle 3 L.d'Anjou |
|---|---|---|---|---|
| Université d'Arizona | 646 ± 32 | 927 ± 32 | 1995 ± 46 | 722 ± 43 |
| Université d'Oxford | 750 ± 30 | 940 ± 30 | 1980 ± 35 | 755 ± 30 |
| Polytechnique Zürich | 676 ± 24 | 941 ± 23 | 1940 ± 30 | 685 ± 34 |
| moyenne non pondérée | 691 ± 31 | 936 ± 5 | 1972 ± 16 | 721 ± 20 |
| moyenne pondérée | 689 ± 16 | 937 ± 16 | 1964 ± 20 | 724 ± 20 |
| valeur du $\chi^2$ | 6,4 | 0,1 | 1,3 | 2,4 |
| niveau de significativité | 5 % | 90 % | 50 % | 30 % |

Les durées sont exprimées en années.

Le résultat à retenir est la moyenne pondérée : 689 ans

C'est dans le cadre de la physique traditionnelle que les expérimentateurs ont utilisé la méthode du $\chi^2$ qui les a conduits à afficher une précision de ± 16 ans. Cette méthode est établie dans *une conception probabiliste de la matière.* Les atomes piégés sont en très grand nombre puisque le nombre d'Avogadro est très grand. Ils se désintègrent au hasard, indépendamment les uns des autres. Pourquoi celui-ci plutôt que celui-là ? Nul ne peut le savoir. La survenue de ces désintégrations aléatoires répond à une loi statistique expérimentale, dont on cherche l'adéquation avec une loi théorique connue, la loi de

Cauchy, qui a fait ses preuves. Or nous ne sommes pas dans ce cadre. La nouvelle physique propose *une conception déterministe de la matière.* La croissance de la masse molaire affecte 100% des atomes. L'incertitude d'origine probabiliste n'existe pas. Les seules causes d'erreur résident dans l'appareillage et dans le prélèvement des échantillons à mesurer. Pour ce qui est de l'appareillage de mesure, que je ne connais pas, on lui demande évidemment d'être juste, précis et fidèle. Une incertitude meilleure que l'année, soit 0,1% , me paraît vraisemblable. Pour ce qui est du choix des échantillons, nous avons déjà dit que l'abondance de carbone 14 dans l'atmosphère est constante ; il faut seulement vérifier que l'on n'introduit pas d'atomes de carbone d'autre origine que l'atmosphère, par exemple d'origine volcanique. Les masses molaires de ceux qui étaient piégés au départ par photosynthèse, entre le semis du lin et son fauchage, n'ont pas été modifiées par les opérations ultérieures de lavage, filage, rouissage et tissage.

*La précision obtenue est bien meilleure que celle annoncée, probablement meilleure que l'année.*

Les résultats de 1988 ont été présentés, comme c'est d'usage en archéologie, en plaçant l'origine du temps au 1er janvier 1950. Où en était-on 689 ans auparavant ? Au 1er janvier 1261.

*Le linceul de Turin est réapparu en 1260 ou 1261.*

Il ne servirait à rien de chercher à être plus précis. Nous pourrions nous renseigner sur la valeur plus exacte trouvée pour la durée de 689 ans, qui est une valeur arrondie. Nous pourrions aussi remarquer que l'année 1260 est repérée dans le calendrier julien et l'année 1950 dans le calendrier grégorien. Mais à quoi cela nous serait-il utile de connaître une date où il ne se serait passé rien de marquant ? Notre raison nous a montré qu'un objet tel que le linceul n'a pu réapparaître qu'à la suite de l'espérance insensée que le linceul disparu soit encore là. Or qui a pu caresser une telle espérance sinon des chrétiens traumatisés par sa disparition ? Nous devons donc nous retourner vers les historiens et leur poser la question du linceul sous une nouvelle forme :

*S'est-il passé en 1260 ou en 1261 un événement exceptionnel qui ait pu affecter intensément certains chrétiens ?*

Et bien oui, il y en eu un, et ce sont les historiens qui peuvent en fournir la date précise. La datation du linceul par le carbone 14 a été effectuée indépendamment de l'histoire de la religion, mais elle y collabore en désignant un événement particulier. Intéressons-nous à cette page d'histoire.

En 1243 les mongols avaient déferlé sur l'Arménie et l'Anatolie. Les sultans Seldjoukides qui régnaient sur la région avaient été défaits à la bataille de Köse Dağ le 26 juin 1243. Le chef de guerre Ketboğa Noyan avait pris parti pour les envahisseurs et était devenu le lieutenant et fidèle compagnon de l'empereur mongol Houlagou Khan, qui était le petit-fils de Gengis Khan. Houlagou entreprit de conquérir Bagdad, et prit effectivement cette ville puissante le 10 février 1258, ayant regroupé pour cela la quasi-totalité des troupes disponibles. Il avait confié la partie ouest de son empire à Ketboğa. Or celui-ci appartenait à la tribu des Naimans, qui étaient des chrétiens nestoriens, et c'est parmi les chrétiens d'Anatolie qu'il recruta des troupes supplétives pour conquérir la Syrie. Voilà une surprise !

*La conquête mongole de 1260 n'a pas été menée sur le terrain par des Mongols mais par des chrétiens.*

C'est cette troupe inexpérimentée qui entra dans Alep le 30 janvier 1260. Elle découvrit ce qu'est le combat en ville, lorsque ce sont les assaillants qui sont sur la défensive. Ces soldats avancèrent péniblement parmi une population rebelle, fidèle au souvenir de Saladin. Pour la mater, ils détruisirent les maisons et massacrèrent les habitants. Jusqu'au XX$^{ème}$ siècle, cette prise d'Alep a été considérée comme l'un des épisodes les plus sanglants de l'histoire de l'humanité.

La troupe de Ketboğa s'empara de la forteresse le 25 février 1260, puis se dirigea vers Damas.

Le sultan de Alep et Damas, Al-Malik Yusuf, était un arrière-petit-fils de Saladin, et avait la confiance de ses sujets. Lorsque les Mongols s'approchèrent de Damas, il décida de ne pas défendre cette ville, non seulement pour éviter qu'elle soit saccagée comme Alep, mais aussi par crainte des Mamelouks qui avaient pris le pouvoir en Égypte en 1950 et qui revenaient alors vers leur lieu d'origine, l'Anatolie, avec le projet d'annexer au passage le sultanat de Damas. Ceux-ci, bien que musulmans, avaient la réputation d'être des mercenaires sans foi ni loi et Yusuf préféra s'allier aux Mongols contre eux.

*Lorsque les Mongols arrivèrent à Damas le 1er mars 1260,*
*la ville était ouverte et la population avaient reçu l'ordre*
*de n'opposer aucune résistance aux envahisseurs.*
*Les soldats entrèrent donc dans une ville calme et silencieuse.*

Pour décrire les pensées de ces soldats chrétiens, nous devons faire appel à la méditation qui nous rend proches d'eux dans l'histoire collective, mais qui échappe à la pensée rationnelle. Cependant nous nous appuyons sur une certitude rationnelle :

*Une méthode scientifique, la datation par le carbone 14,*
*nous assure que c'est parmi eux que le linceul a réapparu.*

On peut imaginer la surprise de ces chrétiens, recrus de fatigue et cruellement traumatisés par le massacre d'Alep qu'ils avaient eux-mêmes perpétré, lorsqu'ils découvrirent dans la grande mosquée des Omeyyades un monument funéraire contenant la tête du prophète Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus. Nous comprenons bien qu'ils auraient voulu contempler, non pas ce monument funéraire, mais Jésus-Christ lui-même, dont la liturgie chrétienne célèbre la venue sur la terre en lui attribuant une ancienne prophétie : *"Un enfant nous est né, un fils nous est donné, et l'insigne du pouvoir reposera sur son épaule ; on l'appellera*

*Prince de la paix."* (cf. livre d'Isaïe 9,6) Or ce n'est pas à la mosquée mais à la chapelle Saint Ananias que tout chrétien vient prier à Damas – eux aussi sans doute –, car c'est là que le disciple Ananias est venu faire recouvrer la vue à Saul (Saint Paul) et l'a baptisé. (Actes des apôtres 9,17-18) Des fouilles menées en 1921 ont montré qu'il y avait eu là une église primitive, au niveau de l'ancienne rue romaine, et c'est peut-être dans cette première église que les soldats sont entrés, pas dans les murs visibles aujourd'hui. Au cours de leur prière, ils se sont trouvés dans un état que les mystiques appellent l'exaltation, qui n'est autre que l'expérience transcendantale. Leur désir était orienté par *l'espérance de voir le Prince de la paix,* et cette espérance a été la cause de la réécriture de l'histoire. Le linceul est réapparu soudainement sous leurs yeux, tel que les apôtres Pierre et Jean l'avaient vu jadis, une pièce de tissu d'environ 1,10 mètre de large et 4,30 mètres de long, enroulée sur elle-même. Ce sont eux qui l'ont déroulée puis soigneusement pliée pour l'emporter, en évitant d'endommager les traces du visage de Jésus.

Il faut remarquer que les pollens trouvés entre les fibres du linceul n'ont pu s'y déposer que lorsqu'il était déplié, c'est-à-dire pendant les prières à Damas ; ce sont ensuite les pressions exercées sur le linceul plié qui les ont fait pénétrer en profondeur dans la toile. La présence de ces pollens n'a rien d'étonnant, car les soldats récoltaient les plantes sauvages et avaient leurs vêtements tout imprégnés de pollens variés. Le plus abondant dans le linceul est le *Gundelia tournefortii,* appelé en français *Chardon de Tournefort. C'*est un petit buisson très épineux, de la famille des astéracées, dont on consomme les racines, les tiges, les jeunes feuilles de printemps en ôtant leur épine et les boutons avant qu'ils ne s'ouvrent. Il pousse dans des terrains légers et arides, mais ne supporterait pas les longs hivers de l'Europe.

Al-Malik Yusuf avait donc fait alliance avec Ketboğa Noyan. Ils en discutèrent les modalités, dont nous pouvons comprendre les grandes lignes. Ketboğa demandait le libre-usage de la forteresse

de Damas pour poursuivre de là sa conquête de la Syrie vers le sud, et promettait en échange de rétablir ensuite l'autorité de Yusuf sur son sultanat. Ce n'était pas une proposition mensongère car, contrairement aux armées occidentales, les Mongols ne conquéraient pas des territoires pour les administrer eux-mêmes, mais pour fédérer les suzerains locaux en leur laissant leurs prérogatives et leurs coutumes. Mais aucune promesse n'a de valeur dans un accord officiel. Ketboğa était accompagné de deux suzerains, le roi d'Arménie Héthoum Ier et le prince d'Antioche et comte de Tripoli Bohémond VI. Il leur demanda de rester en garantie, à la merci de Yusuf. La suite de l'histoire prouve qu'ils sont bien restés à Damas. C'étaient des francs, fidèles à l'église catholique romaine et au roi de France Louis IX. Ils avaient entrepris de soutenir la chrétienté d'Arménie à laquelle appartenaient leurs sujets, mais étaient alliés aussi aux chrétiens nestoriens.

Les soldats de Ketboğa prirent possession de la citadelle de Damas le 4 avril 1260. Ils en partirent fin août ou début septembre. Le 3 septembre leur colonne fut attaquée par des Mammelouks à Aïn Djalout (la source de Goliath) ; se croyant les plus forts ils poursuivirent ces Mammelouks, mais c'était un piège ; ils furent encerclés par des troupes égyptiennes plus nombreuses, qui ne laissèrent vivant aucun d'eux. Ketboğa fut tué, peut-être décapité. Seuls ont pu s'échapper ceux qui étaient restés à Damas. Ce sont donc eux qui ont sauvegardé le linceul de Jésus.

Bohémond VI revint à Antioche, Mais sa ville fut prise par les Mammelouks en mai 1268. Il se retira alors à Tripoli où il mourut en 1275. Héthoum Ier se retira an Cilicie, au sud d'Antioche.

La suite de l'histoire est mieux connue. La dernière bataille des croisades fut celle de Smyrne (Izmir), le 28 octobre 1344, contre les Mamelouks qui avaient envahi toute la région. Un seigneur champenois, Geoffroy de Charny rapporta le linceul de cette expédition et le déposa en 1355 dans la collégiale de Lirey. Il fut tué le 19 septembre 1356 à la bataille de Poitiers, où il était porte-

oriflamme du roi de France Jean II le bon. C'est sa femme qui organisa l'année suivante la première ostension du linceul à Lirey. Un siècle plus tard, la Champagne n'était plus un lieu sûr pour conserver le linceul, alors qu'y sévissait une guerre entre le roi de France Louis XI et son vassal le duc de Bourgogne Charles le téméraire. En 1453 le duc Louis Ier de Savoie acquit le linceul d'une petite-fille de Geoffroy, Marguerite de Charny, en l'échangeant contre le château de Varambon, situé en France, qui provenait de la dot de son épouse Anne de Lusignan. L'objet précieux fut alors déposé dans la Sainte-Chapelle de Chambéry. Ensuite il y eut l'incendie de 1532 … Enfin en 1578, un duc de Savoie, Emmanuel Philibert, l'apporta à Turin, sa nouvelle capitale. Désormais le linceul de Jésus ne quitta plus Turin que temporairement pour échapper aux guerres, notamment entre 1942 et 1945.

*C'est ainsi que nous possédons aujourd'hui*
*le portrait du Prince de la paix.*

Les trois faits surnaturels que nous avons étudiés dans ce chapitre nous ont montré que les chaînes de causalités qui structurent la collectivité humaine peuvent se diversifier, donc que les lignées d'individus qui y participent peuvent se séparer. Pour être complets, mentionnons qu'*elles peuvent aussi se réunir en une lignée commune.* En l'an 431, au concile d'Éphèse, le patriarche d'Alexandie, Cyrille, fit condamner celui de Constantinople, Nestorius. à la suite d'une question théologique sans doute mal posée et mal disputée de part et d'autre, concernant l'humanité et la divinité de Jésus-Christ. Après la mort de Nestorius les tenants des deux positions s'ancrèrent dans leurs positions et formèrent des lignées distinctes. Celles-ci n'étaient pas antagonistes, puisque nous avons vu le roi d'Arménie Héthoum Ier défendre ses sujets nestoriens en 1260, mais leur rupture était affirmée juridiquement. Or un fait nouveau s'est produit le 11 novembre 1994 : le pape Jean-Paul II et le patriarche Mar Dinkha IV ont signé une déclaration christologique commune qui a mis fin à

l'incompréhension. Ils n'ont pas agi de leur seule initiative ; ils avaient longuement préparé cette rencontre dans leurs églises respectives, en sollicitant l'aide de l'Esprit-Saint. Ce sont les lignées « orthodoxe » et « nestorienne » du concile d'Éphèse qui sont désormais réunifiées.

Il reste bien sûr à décrire le phénomène physico-chimique qui a imprimé sur le linceul l'image du corps de Jésus. Je vais rependre l'une des premières hypothèses qui ont été proposées, sans aboutir à l'époque, en la complétant par la connaissance des images numérisées dont nous disposons maintenant. Cette hypothèse figure dans la Revue d'histoire de la pharmacie, année 1943, volume 31, numéro 113, pp. 40-43. Cette hypothèse a été abandonnée, probablement par faute de moyens, mais aussi par suite d'une erreur de raisonnement qu'il convient de dénoncer dans cet essai sur la pensée rationnelle.

> *Voici l'erreur : on présuppose qu'il existe un événement de date exacte non connue, la résurrection de Jésus, qui se serait produit soudainement dans le tombeau fermé entre le vendredi soir et le samedi matin.*

Réfléchissons à ce qui a pu se passer, en évitant ce présupposé. Le vendredi, entre 17 et 18 heures, Joseph d'Arimathie a déposé le corps de Jésus dans le sépulcre et Nicodème l'a rejoint en apportant un mélange de myrrhe et d'aloès, dont ils ont oints le corps de Jésus (Jean 19,39). Ils ont déroulé la moitié du drap neuf sur une dalle prévue pour cet usage dans le tombeau et ont placé sur elle le corps de Jésus. Pour cela ils le soutenaient par des linges passant l'un sous les omoplates, l'autre sous les cuisses, et l'on laissé se poser de son propre poids. Puis ils ont placé sur lui l'autre moitié du drap. Pour cela l'un des hommes maintenait les lisières écartées au dessus de la tête de Jésus, tandis que l'autre maintenait écartés les angles du drap, au delà des pieds. Ils ont déposé le drap *bien à plat,* mais celui-ci s'est instantanément affaissé en enveloppant les côtés du corps et du visage. Les images en relief reconstitué montrent le visage selon une perspective de face, ce qui suppose

des lignes de projection bien parallèles. Le corps étant horizontal, la perspective s'est établie selon des lignes verticales. Il n'y a que deux moments où le corps de Jésus s'est trouvé dans cette position par rapport au linceul, pour l'image du dos lorsqu'il a été déposé, pour l'image de face lorsqu'il a été recouvert par le drap.

Le mécanisme chimique serait une réaction entre la sueur post mortem du défunt, qui contient peut-être de l'urée, et l'aloès, qui serait oxydant. Cette réaction produirait une très faible quantité d'ammoniaque, produit qu'on utilise pour décolorer les cheveux dans les salons de coiffure. La décoloration a pu être accélérée par le phénomène électrolytique que voici. La planète Terre est une armature de condensateur face au reste de l'univers, avec des surfaces équipotentielles parallèles au plan horizontal local. Lorsqu'on rapproche verticalement deux objets, – il s'agit dans ce cas du corps et du linceul – le champ électrique entre les deux augmente. Cette variation est très faible, mais il s'y adjoint un effet de pointes : les fibrilles du tissu se hérissent à l'endroit où le champ électrique, ionisant, est le plus élevé, c'est-à-dire à l'extrémité des fibrilles. Effectivement ce sont les fines pointes des fibrilles du drap mortuaire qui ont été décolorées et qui ont formé l'image que la photographie a pu ensuite contraster.

*Dans cette hypothèse, le linceul portait déjà l'image de Jésus lorsque les deux hommes ont quitté le sépulcre le vendredi soir et l'ont fermé en roulant la pierre.*

Ce qui s'est passé ensuite, nous ne le savons pas. Nous avons déjà dit que c'est l'espérance de Joseph et de Nicodème, qui avait fait naître une autre histoire, dans laquelle ils auraient vu Jésus se relever, mais cette autre histoire s'est développée hors du temps. De même Marie de Magdala les a vus le dimanche matin s'affairer autour du corps de Jésus, mais c'était hors du temps.

# 6

# la connaissance du divin

L'étude des phénomènes surnaturels nous a fait prendre conscience que l'univers est très différent de ce qu'imaginent nos contemporains. Le genre humain dispose de pouvoirs immenses, dont celui de modifier sa propre histoire, après qu'elle se soit déroulée sur la terre, et de la conserver dans une dimension collective. Et cependant nous n'avons rien décrit d'extérieur aux hommes ; en particulier, nous n'avons pas pris en compte ce que nous croyons savoir de Dieu lui-même. Nous devons – nous ne le répéterons jamais assez – rester fermes sur les positions que voici :

> *Il n'y a aucune possibilité d'échanges directs d'information entre les créatures que nous sommes et notre Créateur. Il n'y a pas seulement entre nous et lui une différence de dimension, ni un fossé si large soit-il ; il y a qu'il est en lui-même totalement différent de ce que nous sommes. Sa « substance » (ἡ οὐσία) est tout autre ; elle dépasse notre entendement.*
>
> *Nous devons nous résigner : nous ne connaîtrons jamais Dieu directement.*

Nous devons aussi remarquer une chose que tous les penseurs sérieux ont découvert depuis longtemps :

> *La métaphysique est un leurre.*

- On a voulu définir Dieu comme *l'Être suprême,* celui qui est tel qu'on ne peut concevoir aucun être qui le surpasse. C'était la recherche de Zénon d'Élée et de Parménide. Mais à qui revient-t-il de concevoir cet Être, sinon à des hommes qui, eux, sont limités dans leur être ?
- On a voulu définir Dieu comme *l'Absolu,* le souverain Bien, face à un monde où tout est relatif et changeant. Mais comment l'homme peut-il déterminer ce qui est absolu alors que sa propre faculté de percevoir (ἡ αἴσθησις) ne lui présente que ce qui est relatif ?
- On a voulu définir Dieu comme *l'Artisan par excellence* (ὁ δημιουργόσ) qui aurait soudainement fait sortir de rien tout ce qui existe. Mais l'homme s'épuise à chercher comment le tout a pu sortir du rien. Sa pensée ne peut que se perdre dans un paradoxe stérile. Si le rien était dans le tout, alors ce rien serait aussi sorti de rien. Si le rien était hors du tout, alors le tout ne contiendrait pas tout.
- On a voulu définir Dieu comme *la Cause première,* celle qui englobe toutes les causes finales possibles, y compris celles que les êtres vivants posent à tout moment au cours de leurs activités. Mais comment l'homme pourrait-il décider qu'une cause contient en elle toutes les autres, alors qu'il ne dispose que de celles qu'il a observées et mémorisées.
- On a voulu définir Dieu comme *un Grand Horloger,* qui a mis en route un gigantesque mécanisme. Mais l'homme est incapable d'imaginer que Dieu se soit fait la cause efficiente de cette mise en route. Comment aurait-il lancé le cours du temps, antérieurement au commencement du temps ?

*La raison humaine se découvre totalement démunie si elle cherche à penser à Dieu en restant seule.*

*Elle doit utiliser de l'information qui ne vient pas d'elle.*

Nous allons examiner deux aspects de la religion chrétienne :

- Dans un premier temps, nous allons lire quelques pages des évangiles, pour trouver des concepts dont l'origine n'est pas humaine, mais qui, une fois explicités, deviennent accessibles à la raison.
- Ensuite nous essaierons de cerner la notion qui est centrale dans le christianisme, *l'amour*.

Pour mieux comprendre la situation dans laquelle nous sommes, prenons comme exemple le prophète Jean-Baptiste, tel que nous le connaissons par les évangiles.

> En ce temps-là parut Jean-Baptiste, prêchant dans le désert de Judée. Il disait: « Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche. Jean est celui qui avait été annoncé par le prophète Isaïe, lorsqu'il avait dit: "C'est ici la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, Aplanissez ses sentiers." » Jean avait un vêtement de poils de chameau, et une ceinture de cuir autour des reins. Il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. Les habitants de Jérusalem, de toute la Judée et de tout le pays des environs du Jourdain, se rendaient auprès de lui ; et, confessant leurs péchés, ils se faisaient baptiser par lui dans les eaux du Jourdain. Mais, voyant venir à son baptême beaucoup de pharisiens et de sadducéens, il leur dit: « Races de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir ? Produisez donc du fruit digne de la repentance, et ne prétendez pas dire en vous-mêmes : "Nous avons Abraham pour père!" Car je vous déclare que de ces pierres-ci Dieu peut susciter des enfants à Abraham. Déjà la cognée est mise à la racine des arbres : tout arbre donc qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. Moi, je vous baptise d'eau, pour vous amener à la repentance ; mais celui qui vient après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de porter ses sandales. Lui, il vous baptisera du

Saint-Esprit et de feu. Il a son van à la main ; il nettoiera son aire, et il amassera son blé dans le grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint pas. »

(Matthieu 3,1-12)

Ces paroles sont lourdes de menaces pour les gens qui prétendent pratiquer une religion mais qui ne se laissent pas transformer par elle. Comprenons que Jean est un ermite qui prêche sur la terre, et dans cette situation *sa prédication se situe dans le même mouvement psychique que celui du voyageur de Parménide,* ou de tout autre homme sincère : il se trouve sur une route montante, désignée par l'espérance de connaître la vérité au bout du voyage ; Quiconque refuse de suivre cette route se donne comme but ultime à atteindre le mensonge au lieu de la vérité ; il court à sa perte.

Jean-Baptiste proposait aux pèlerins une action rituelle, se laisser plonger dans l'eau de la rivière. La pensée rationnelle se demande ce que ce rite pouvait bien effectuer dans les êtres humains qui s'y soumettaient. Elle se dit qu'il ne doit exister qu'un seul mécanisme anthropologique, le même que pour n'importe quel autre rite, par exemple celui de l'embryon d'or (Rg-Veda X, 121) reproduit page 32. Or nous avons vu que le rite ne peut rien affirmer sur la réalité transcendante à laquelle il s'adresse. Si les pharisiens et les sadducéens, si savants fussent-ils par ailleurs, avaient reconnu qu'*ils avaient été attirés vers Jean,* ils se seraient retrouvés confrontés à la question rituelle que le Rg-Veda posait déjà bien avant eux :

*Quel est ce dieu, que nous le servions par notre oblation ?*

Cette question se pose à toute époque, à tout individu, mais ne peut s'extérioriser et se développer que dans un rite collectif.

*Les actions rituelles ont pour but d'orienter les individus vers les réalités transcendantes, mais elles doivent elles-mêmes se dérouler dans une collectivité à laquelle les individus doivent se soumettre.*

Poursuivons la lecture de l'évangile.

> Alors Jésus vint de la Galilée au Jourdain vers Jean, pour être baptisé par lui. Mais Jean s'y opposait, en disant : « C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi, et tu viens à moi ! » Jésus lui répondit : « Laisse faire maintenant (ἄρτι), car il est convenable que nous accomplissions ainsi tout ce qui est juste. » Et Jean ne lui résista plus. Dès que Jésus eut été baptisé, il sortit de l'eau. Et voici que les cieux s'ouvrirent, et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. Et voici qu'une voix fit entendre des cieux ces paroles : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. » (Matthieu 3,13-17)

Ceci, c'est le récit d'une rencontre transcendantale entre Jean-Baptiste et Jésus. Ce n'était d'ailleurs pas la première car ils étaient cousins germains et se connaissaient intimement dès avant leurs naissances. Ce jour-là Jésus confirmait que son baptême par Jean était conforme au dessein divin. Ne cherchons pas des exégèses compliquées. Dans la tradition chrétienne, l'adverbe « *maintenant* » a son sens premier de *« en ce moment-ci », « à l'instant présent »,* ce qui n'exclut pas que les positions relatives de Jean et de Jésus puisent être différentes à d'autres moments. Quant à ce qui est *juste,* c'est ce qui est *« ajusté » à la volonté de Dieu.* Dans la forte émotivité de cette rencontre, c'est la voix venant du ciel qui véhiculait l'information sur laquelle se fonde le christianisme :

*Jésus est le Fils de Dieu.*

Mais nous avons déjà remarqué qu'il y a là un paradoxe impossible à lever. Lorsque quelqu'un ressent l'état émotif particulier qui caractérise le contact avec le transcendant, il peut admettre que l'information qu'il reçoit provient « du ciel », c'est-à-dire de la dimension collective de l'humanité ; mais il n'a aucun moyen de l'attribuer à Dieu, qui est totalement étranger à sa condition de créature.

Les théologiens chrétiens expliquent que Jésus s'est associé aux pèlerins qui se rendaient auprès de Jean-Baptiste parce que, dans le dessein divin, il était prévu qu'il vive dans son corps tout ce que les hommes peuvent être amenés à vivre sur la terre, hormis le péché. C'est vrai, mais ce n'est pas le cas des autres hommes, dont aucun n'a la mission d'expérimenter comme lui tout le champ du possible. Lorsque certains hommes sont amenés par les circonstances à pratiquer *une religion qui leur paraît inférieure à un niveau qu'ils ont déjà acquis par ailleurs,* ils doivent se soumettre *sincèrement* à ces rites-là, sinon ils n'auraient plus la vraie vie et ils encourraient que Jean-Baptiste invective contre eux, comme il l'a fait contre les pharisiens et les sadducéens.

Or il n'est pas anodin d'invectiver contre des gens haut-placés dans la société terrestre. Jean-Baptiste avait osé le faire contre le roi Hérode Antipas et sa femme Hérodiade. Cela lui avait valu d'être jeté en prison, et c'est là, par ses propres disciples qui le lui rapportaient, qu'il apprenait comment Jésus développait sa prédication et choisissait ses douze disciples. Mais il y avait une chose qu'il ne comprenait pas, et qui n'est pas évidente :

*Pourquoi Jésus ne se présentait-il pas ouvertement comme Fils bien-aimé de Dieu ?*

Jean-Baptiste envoya ses propres disciples le lui demander.

> Lorsque Jésus eut achevé de donner ses instructions à ses douze disciples, il partit de là, pour enseigner et prêcher dans les villes du pays. Jean, ayant entendu parler dans sa prison des œuvres du Christ, lui fit dire par ses disciples : « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? »

Jésus leur répondit : « Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et ce que vous voyez :

les aveugles voient,
les boiteux marchent,
les lépreux sont purifiés,
les sourds entendent,
les morts ressuscitent,
et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres.

Bienheureux celui qui n'achoppera pas sur moi ! »

(Matthieu 11,1-6)

Là, nous sommes aussi étonnés que Jean-Baptiste, car Jésus a répondu à côté de la question ! Ce que les disciples de Jean pouvaient voir avait déjà été fait par des prophètes. Élisée avait purifié Naaman de sa lèpre. Le prophète Élie avait déjà réanimé le fils d'une veuve à Sarepta. (cf. 1 Rois 17,17-24 et Luc 4,26). Tobit avait recouvré la vue avec une recette enseignée à son fils Tobie par un messager céleste, du fiel de poisson. (Tobie 11,7-14)

Comment pouvons-nous comprendre cette attitude de Jésus ? Nous devons éviter une erreur de raisonnement trop commune, qui consiste à transformer la question, et à se demander si Jésus sur la terre savait qu'il était Dieu. En était-il vraiment sûr ? Ceux qui posent la question ainsi admettent tacitement, comme une prémisse, que Jésus est Dieu, alors qu'ils n'ont aucun moyen direct de le savoir : ce sont eux qui devraient se demander s'ils en sont sûrs ! Qui plus est, ils prêtent à Dieu, tel qu'ils l'imaginent, une attitude inconséquente : Celui-ci se serait incarné en Jésus spécialement pour faire connaître aux hommes son dessein de les sauver, mais une fois sur la terre il aurait cherché à leur taire une partie de la vérité, à les exclure de la connaissance du divin.

Restons-en à ce que nous savons :

*Jésus a toujours prétendu être le Fils de Dieu.*

Il se présentait déjà ainsi bien avant son baptême dans le Jourdain. Déjà, à l'âge de douze ans, il avait expliqué à sa mère qu'il devait être occupé aux affaires de son Père. (cf Luc 2,41-52) Son attitude envers les envoyés de Jean-Baptiste s'explique en fait par cette phrase : *« Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et ce que vous voyez. »* Il ne leur a pas demandé plus parce qu'ils n'étaient pas capables de transmettre plus. Ces amis du prophète Jean-Baptiste savaient bien ce qu'un prophète pouvait faire, et ils reconnaissaient que Jésus faisait les mêmes choses, mais ils ne voyaient rien de plus. Ce n'est pas Jésus qui faisait de la rétention d'information ; ce sont les émissaires qui n'étaient pas en mesure de transmettre la réponse à la question essentielle :

*Jésus est-il le Fils de Dieu ?*

Cette question est essentielle parce que c'est la lecture de la totalité des évangiles qui est suspendue à sa réponse. En effet les évangiles ne font que rapporter les faits et gestes de Jésus, le contenu de son enseignement, et les réactions des gens qui l'ont connu. S'il se comportait seulement comme un homme, il ne pouvait leur enseigner que ce qu'il recevait de la terre et du ciel, c'est-à-dire ce qu'il apprenait par l'intermédiaire de prophètes terrestres et de messagers célestes, qui n'étaient les uns et les autres que des créatures ; son enseignement n'offrait pas toute certitude. Au contraire, s'il est vraiment le Fils de Dieu, les évangiles révèlent *le dessein divin,* et ses commandements s'imposent comme *la volonté de Dieu.*

*Jésus a enseigné sur Dieu incréé*
*tout ce qu'il avait reçu dans sa personne humaine,*
*c'est-à-dire tout ce que l'entendement humain peut recevoir.*

*Ce qui est limité, ce n'est pas la disponibilité de Dieu,*
*mais la réceptivité des hommes.*

L'entendement humain ne peut pas avoir la pleine connaissance de Dieu, mais il peut être plein de la connaissance de Dieu.

La raison pratique pour laquelle Jésus ne se présentait pas d'emblée comme le Fils de Dieu est que cela ne pouvait être admis que par des personnes capables de recevoir cette information. Leur entendement devait y être préparé, faute de quoi ils risquaient d'achopper sur son enseignement. Tous les professeurs le savent : leurs élèves peuvent achopper sur des matières qu'on leur enseigne trop vite. Après le départ des disciples de Jean-Baptiste, Jésus s'est adressé aux gens qui restaient près de lui. Il a entrepris l'éducation de l'entendement de ces interlocuteurs-là, qui pouvaient être n'importe qui, en leur adressant deux avertissements.

> Comme [les disciples de Jean-Baptiste] s'en allaient, Jésus se mit à dire à la foule, au sujet de Jean : « Qu'êtes vous allés voir au désert ? un roseau agité par le vent ? Mais, qu'êtes-vous allés voir ? un homme vêtu d'habits précieux ? Voici, ceux qui portent des habits précieux sont dans les maisons des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir ? un prophète ? Oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète. Car c'est celui dont il est écrit : "Voici, j'envoie mon messager (ὁ ἄγγελος) devant ta face, pour préparer ton chemin devant toi." Je vous le dis en vérité, parmi ceux qui sont nés de femmes, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste. Cependant, le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui. »
>
> « Depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieux souffre violence, et ce sont des violents qui s'en emparent. Car tous les prophètes et la loi ont prophétisé jusqu'à Jean ; et, si vous voulez le comprendre, c'est lui qui est l'Élie qui devait venir. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende ! » (Matthieu 11,1-15)

Ces deux avertissements sont des préalables nécessaires à l'éducation de l'entendement :

- Le premier, c'est que l'itinéraire que chaque homme cherche à suivre est mieux orienté par un messager du ciel, fut-il le plus petit, que par un prophète sur la terre, fut-il le plus grand. Cela

amène chacun à se poser la question fondamentale sous une autre forme : *"Quelle est l'information disponible pour moi dans le ciel ?"*

- Le deuxième, c'est qu'il faut se méfier de gens qui *font violence* au royaume des cieux, c'est-à-dire de ceux qui agissent délibérément pour empêcher les autres d'entrer dans ce Royaume. Dans la situation précise dans laquelle Jésus se trouvait, le violent était évidemment d'Hérode Antipas, qui avait fait jeter Jean-Baptiste en prison pour faire taire sa prédication. Mais la question est plus générale que ce cas particulier : *"Qui sont ces violents qui s'emparent du Royaume ?"*

Quant à l'éducation de l'entendement elle-même, nous avons les éléments pour comprendre ce qu'elle doit réaliser dans les êtres humains. En effet, nous avons déjà reconnu dans le chapitre 5 que le genre humain utilise deux formes d'information :

- L'une, conservée de façon éphémère dans la mémoire psychologique des individus, sert à leur vie sur la terre.
- L'autre, qui perdure dans la collectivité, constitue en quelque sorte « l'identité », « la raison d'être », du genre humain dans l'univers.

Pour traiter ces *deux formes d'information,* l'entendement doit acquérir et utiliser *deux modes d'activité.*

> *L'éducation de l'entendement a pour objectif de lui faire acquérir deux modes d'activité distincts :*
>
> - *un mode d'activité qui lui donne la maîtrise de la vie sur la terre,*
> - *un mode d'activité qui lui donne de participer consciemment à l'histoire collective.*

Il faut remarquer que Jésus, tout au long de sa prédication, a été confronté à des gens qui s'ingéniaient à empêcher ses interlocuteurs de se fier à son enseignement, et qui se faisaient ainsi *l'Adversaire* (ὁ Σατᾶν) de sa *Bonne nouvelle* (ἡ Εὐαγγελία). Il est utile de remarquer que Jésus a été attaqué par l'Adversaire jusqu'à sa mise à mort.

*Jésus a été condamné deux fois :*

- *une première fois par le grand-prêtre Caïphe,*
- *une deuxième fois par le gouverneur romain Ponce Pilate.*

*Ces deux hommes utilisaient des modes différents de leur entendement.*

Voyons comment se sont passées ces condamnations. Jésus expliquait clairement à ses disciples qu'il allait être crucifié à Jérusalem.

> Quand Jésus eut fini d'enseigner tout cela, il dit à ses disciples: « Vous le savez, dans deux jours, c'est la fête de la Pâque. Le Fils de l'homme va être livré pour qu'on le cloue sur une croix.» Alors les grands prêtres et les anciens du peuple se réunirent dans le palais de Caïphe, le Grand Prêtre. Ils décidèrent d'arrêter Jésus en secret et de le faire mourir. Ils se disaient: « Il ne faut pas l'arrêter pendant la fête, sinon le peuple va se révolter. »
>
> (Matthieu 26,1-5)
>
> [Ainsi] les grands prêtres et les pharisiens convoquèrent un conseil, et dirent: « Que ferons-nous? Car cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront détruire et notre ville et notre nation. » L'un d'eux, Caïphe, qui était Grand Prêtre cette année-là, leur dit: « Vous n'y entendez rien ; vous ne réfléchissez pas qu'il est dans votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation entière

> ne périsse pas. » Or, il ne disait pas cela de lui-même, mais étant Grand Prêtre cette année-là, il prophétisait que Jésus devait mourir pour la nation. Et ce n'était pas seulement pour la nation ; c'était aussi afin de faire l'unité des enfants de Dieu dispersés. Dès ce jour, ils résolurent de le faire mourir. (Jean 11,47-53)

Nous pourrions reprendre ici la réflexion que nous avons faite sur le rôle des prophètes, qui sont des personnes *plus avancées dans la connaissance du transcendant que les personnes auxquelles elles s'adressent.* Caïphe était sensible par intersubjectivité à la connaissance du dessein divin que possédaient des gens comme Nicodème, qui était sans doute membre de ce conseil. Lui, il avait accepté de re-naître d'eau et d'esprit ; lui, il avait admis que "*Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle*". (Jean 3,1-21) Les apôtres aussi avaient compris que Jésus était le Fils de Dieu. (Matthieu 16,16) Un centurion romain allait le découvrir après la mort de Jésus. (Marc 15,39)

Le jeudi soir, après la tombée de la nuit, alors que Jésus était en prière avec ses apôtres au jardin de Gethsémani, arriva une foule nombreuse armée d'épées et de bâtons, guidée par Judas l'Iscariote ; ces gens s'approchèrent de Jésus et l'arrêtèrent. Par la suite Judas eut du remord d'avoir livré un innocent à la mort. Il revint voir les prêtres, mais ceux-ci le repoussèrent alors qu'ils s'étaient servis de lui : « Que nous importe [ton remord] ? Cela te regarde ! » (Matthieu 27,4) De nos jours nous dirions qu'ils ont "jeté le citron après l'avoir pressé." On ne peut pas se fier aux gens qui sont égocentriques, fussent_ils des prophètes.

> Ceux qui avaient saisi Jésus l'emmenèrent chez le Grand Prêtre Caïphe, où les scribes et les anciens étaient assemblés. Les grands prêtres et tout le conseil cherchaient quelque faux témoignage contre Jésus, suffisant pour le faire mourir, mais ils n'en trouvèrent pas quoique plusieurs faux témoins se soient présentés.

Enfin, il en vint deux, qui dirent : « Celui-ci a dit : “Je peux détruire le temple de Dieu, et le rebâtir en trois jours”. » Le Grand Prêtre se leva, et lui dit : « Ne réponds-tu rien ? Qu'est-ce que ces hommes déposent contre toi ? » Jésus garda le silence. Et le Grand Prêtre, prenant la parole, lui demanda : « Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire

εἰ σὺ εἶ ὁ Χριστὸς ὁ Υἱὸς τοῦ Θεοῦ

*s'il est vrai que toi, tu es le Fils de Dieu ? »*

Jésus lui répondit : « Tu l'as dit. De plus, je vous le déclare, vous verrez désormais le Fils de l’homme assis à la droite de la puissance de Dieu, et venant sur les nuées du ciel. » Alors le Grand Prêtre déchira ses vêtements, en disant : « Il a blasphémé ! Qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Voici, vous venez d’entendre son blasphème. Que vous en semble-t-il ? » Ils répondirent : « Il mérite la mort. » Alors ils crachèrent sur le visage de Jésus et ils le frappèrent à coups de poing. D’autres lui donnèrent des gifles en disant: «Messie, devine! Dis-nous qui t’a frappé!»

(Matthieu 26, 57...68)

Voilà donc le motif de la condamnation de Jésus :

| |
|---|
| avoir revendiqué être |
| le Fils de Dieu |

Les chrétiens considèrentce motif de condamnation comme une gloire, comme en témoigne cette proclamation, qui est répétée de façon ininterrompue depuis les débuts du christianisme :

Ἰησοῦς Χριστός Θεοῦ Υἱός Σωτήρ

*Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur.*

Il est clair que la raison seule est incapable de se prononcer sur la véracité de cette question, mais elle est capable d'utiliser le concept “Fils de Dieu” et notamment de comprendre que cela implique que *Jésus est issu de Dieu.*

> On amena Jésus devant le gouverneur romain, Pilate. Celui-ci lui demanda : « Est-ce que tu es le roi des Juifs? » Jésus lui répondit : « C’est toi qui le dis. » Ensuite, les grands prêtres et les anciens accusèrent Jésus, mais il ne répondit rien. Alors Pilate lui dit: « N’entends-tu pas tout ce qu’ils disent contre toi ? » Mais Jésus ne donna aucune réponse à ce qu’ils disaient, et le gouverneur s'en étonna. À chaque fête de la Pâque, le gouverneur avait l’habitude de libérer un prisonnier, celui que la foule voulait. À ce moment-là, il y avait un prisonnier célèbre, Jésus dénommé Barabbas. Les gens s'étant rassemblés Pilate leur demanda : « Lequel voulez-vous que je relâche ? Barabbas ou Jésus le dénommé Messie (Christ) ? » En effet, Pilate savait bien qu’ils lui avaient livré Jésus par jalousie. Pendant que Pilate siégeait au tribunal, sa femme envoya quelqu’un lui dire: « Ne t’occupe pas de l’affaire de cet homme innocent ! Cette nuit, dans un rêve, j’ai beaucoup souffert à cause de lui. » Les grands prêtres et les anciens poussèrent la foule à demander Barabbas et à faire mourir Jésus. Le gouverneur leur dit: « Je vais vous libérer un prisonnier. Lequel des deux voulez-vous? » Ils répondirent: « Barabbas ! » Pilate leur demande: « Qu’est-ce que je vais donc faire de Jésus le dénommé Messie ? » Tout le monde répondit: « Crucifie-le ! » Pilate leur demanda : « Qu’a-t-il donc fait de mal ? » Mais ils se mirent à crier encore plus fort : « Crucifie-le ! » Pilate voyait qu’il n’arrivait à rien, et que l’agitation était de plus en plus grande. Alors il prit de l’eau et il se lava les mains devant la foule en disant : « Je ne suis pas responsable de la mort de cet homme. C’est votre affaire ! » Tout le peuple lui répondit: « Nous acceptons d’être

> responsables de la mort de cet homme, nous et nos enfants ! « Alors Pilate leur libéra Barabbas. Il fit frapper Jésus à coups de fouet et il le livra aux soldats pour qu'ils le clouent sur une croix. Puis les soldats romains emmenèrent Jésus dans le palais du gouverneur. Ils rassemblèrent toute la troupe autour de lui. Pour se moquer de lui, ils lui enlevèrent ses vêtements et l'enveloppèrent d'une casaque [militaire] rouge (ἡ χλαμύς). Ils tressèrent une couronne avec des branches épineuses et la posèrent sur sa tête. Ils lui placèrent un roseau dans la main droite. Ensuite, ils se mirent à genoux devant lui et se moquèrent de lui en disant: « Salut, roi des Juifs! » Ils crachèrent sur lui et ils prirent le roseau pour le frapper sur la tête. (Matthieu 27 11-30)

Dans toute cette scène Pilate n'a fait preuve que d'une chose : qu'il était un habile politicien. Il a réussi à garder le pouvoir sur les grands prêtres, à calmer des émeutiers, à éviter d'aggraver les craintes de sa femme, à se disculper par avance de la condamnation de Jésus, à fournir à ses soldats l'occasion de se défouler. Le mot même de Messie n'avait aucune signification pour lui ; c'était seulement un surnom pour distinguer les deux hommes, qui se trouvaient avoir le même prénom, Jésus. *Son entendement était limité à se qui se passait sur la terre.*

C'est avec cette façon de penser qu'il a motivé sa décision.

> Pilate rédigea aussi un écriteau et le fit placer sur la croix. Il y était écrit: "*Jésus le Nazôréen, le roi des Juifs.*" Cet écriteau, beaucoup de Juifs le lurent, car le lieu où Jésus fut mis en croix était proche de la ville, et que l'inscription était en hébreu, en latin et en grec. Les grands prêtres des Juifs dirent à Pilate: « N'écris pas : "Le roi des Juifs", mais: "Cet homme a dit : Je suis le roi des Juifs." » Pilate répondit: « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. » (Jean 19,19-22)

Il aurait pu ajouter le dicton familier à tout romain : « Verba volant scripta manent », « les paroles s'envolent, les écrits restent ».

Remarquons incidemment l'orthographe erronée du mot Nazaréen, qui embarrasse tant les traducteurs et qui est cependant bien utile car c'est un détail qui ne s'invente pas. Elle s'explique simplement, sans exégèse compliquée, par la situation dans laquelle Pilate venait de se trouver ; il avait noté *phonétiquement* comment il avait entendu parler de Jésus par les émeutiers. C'étaient des habitants de Jérusalem qui se moquaient de l'accent particulier des Nazaréens. (cf. Matthieu 26,69-73)

Or ce n'est pas l'écriteau en bois, écrit de la main même de Pilate, qui a subsisté jusqu'à nos jours, mais sa transfiguration dans le ciel, à la disposition de tous les croyants qui méditent sur la condamnation de Jésus.

Au pied de la croix les passants apostrophaient Jésus, en utilisant une expression que bien des lecteurs de l'évangile considèrent seulement comme un persiflage, "sauve-toi par toi-même".

> *« Sauve-toi par toi-même (σῶσον σεαυτόν)* si tu es le Fils de Dieu, et descends de la croix. » (Matthieu 27,40)

Il faut bien comprendre pourquoi les grands-prêtres, qui étaient des hommes sérieux, conscients de leurs responsabilités, étaient outrés par l'écriteau, au point que Caïphe était revenu voir Ponce Pilate ! Le rôle des grands prêtres était d'ordonner les rites qui étaient proposés aux pèlerins, de langue grecque ou hébraïque, qui venaient au temple de Jérusalem. Or les chants rituels, les psaumes, sont classés en trois parties par deux chants particulièrement importants, le psaume 50 (51) "*Pitié Seigneur car nous avons péché*" et le psaume 97 (98) "*Chantez au Seigneur un chant nouveau*". C'est celui-là qui devait être le leitmotiv pour la célébration de la Pâque qui se préparait. En voici une partie :

1 Chantez au Seigneur un chant nouveau, car il a fait des choses merveilleuses. *Il s'est sauvé lui-même (ἔσωσεν αὐτῷ),* sa droite et son bras saint.

2 Le Seigneur a fait connaître son salut, il a révélé sa justice aux yeux des nations.

3 Il s'est souvenu de sa bonté et de sa fidélité envers la maison d'Israël : toutes les extrémités de la terre ont vu le salut de notre Dieu.

4 Poussez des cris de joie vers le Seigneur, toute la terre !
éclatez d'allégresse, exultez par un chant de triomphe !
et psalmodiez !

5 Chantez les louanges du Seigneur avec la harpe,
avec la harpe et une voix de mélopée.

6 Avec des trompettes et le son du cor,
poussez des cris de joie devant le Roi, notre Dieu !

Une acclamation sert de refrain aux psaumes qui précèdent et qui suivent celui-ci :

Le Seigneur règne !

Ainsi, en affirmant qu'il était le roi des Juifs, Jésus se déclarait lui-même Dieu. Aux yeux de Caïphe, qui ne croyait pas en Jésus, c'était évidemment un blasphème.

Voilà donc le deuxième motif de condamnation de Jésus :

| |
|---|
| avoir revendiqué être<br>le Roi des Juifs |

Que pouvons-nous en penser ? Une lignée était déjà établie dans le peuple d'Israël depuis l'auteur du psaume, le roi David qui avait vécu mille ans plus tôt, jusqu'aux pèlerins que Caïphe craignait de voir se détourner de cette vérité essentielle : Le Roi des Juifs s'est déjà assuré le salut.

Les disciples de Jésus étaient aussi des Juifs ; eux aussi appartenaient à cette lignée issue du roi David qui s'est poursuivie à travers eux jusqu'à nos jours et qui se poursuit encore sous nos yeux. Une acclamation d'époque carolingienne, peut-être due à un moine irlandais (?), confirme que la victoire est déjà assurée :

Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.

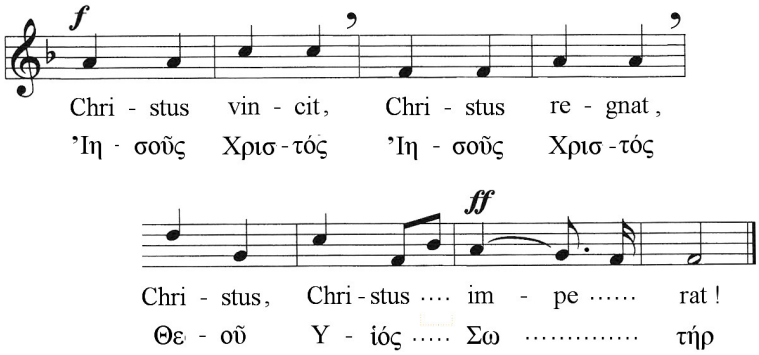
C'est le Christ qui est vainqueur !
C'est le Christ qui règne !
C'est le Christ qui commande !

La lignée issue de David s'est donc séparée en deux branches, l'une qui, à la suite des responsables du culte juif, n'admet pas que Jésus soit différent des autres hommes, l'autre qui, à la suite des apôtres, maintient la foi en Jésus ressuscité. Nous savons que des lignées divergentes peuvent converger à nouveau. L'espérance des croyants est que ce soit un jour le cas, car les deux lignées sont porteuses d'une même invitation, que Dieu adresse à chaque homme en particulier et à toute l'humanité :

> « Le Seigneur des armées préparera pour tous les peuples, sur cette montagne, un festin de bêtes engraissées, un festin de bonnes cuvées, de viandes tendres et de vins décantés. »
>
> (Isaïe 25,1-9)

Un événement illustre bien la spécificité de la branche chrétienne, de tradition “apostolique”. En 1586, le pape Sixte Quint a fait placer au centre de la place Saint Pierre à Rome, un obélisque égyptien qui avait été réemployé à l'époque romaine au cirque de l'empereur Caligula, et il a fait graver sur le socle la proclamation “Christus vincit”. *Cet obélisque est désormais un signal planté à la face du monde :* il affirme la suprématie du Christ sur les divinités païennes ; il rappelle le martyre de l'apôtre Pierre par les romains, tout près d'ici ; il propose au monde entier la Bonne Nouvelle du salut. Les hommes qui adhèrent sincèrement au Christ se sentent attirés et accueillis par lui.

Remarquons que les proclamations qui revendiquent les deux motifs de condamnation de Jésus s'adaptent aisément à la même ligne mélodique.




Revenons à la progression des êtres humains au cours de leur vie terrestre sur la route montante vers un surcroît d'être.

> *La pensée rationnelle est capable d'étudier cette progression, puisque c'est elle qui a su la définir, à la suite de Parménide et de Platon.*

Attachons-nous au fait que cette progression est une continuelle éducation de l'entendement. Nous savons que les hommes peuvent suivre cette route qui se présente à eux lors des rencontres transcendantales, mais qu'ils peuvent aussi refuser de la suivre et dans ce cas glisser vers des niveaux de développement personnels inférieurs. Or ils rencontrent de nombreuses entraves de la part des sociétés terrestres dans lesquelles ils vivent, ainsi que de nombreuses incitations à abandonner leur progression. Ils peuvent ainsi *achopper* (σκανδαλίζεσθαι) sur des conditions de vie qui leur sont pratiquement imposées contre leur volonté. Les manipulations de l'opinion publique, devenues très puissantes de nos jours, contribuent à corrompre leur jugement et à les *faire achopper* (σκανδαλίζειν) par ignorance de leurs véritables besoins.

La pensée se doit de définir clairement une nouvelle notion. De même que chaque être se forge une *morale personnelle,* qui lui permet de juger de son propre comportement, de même la société devrait être dotée d'une *éthique sociétale,* pour qu'il soit possible de porter sur elle un jugement. Et, de même que toute morale a un fondement, cette éthique sociétale devrait avoir un fondement nettement explicité. Celui que nous proposons est le seul qui ne conduise pas au malheur des hommes :

*fondement de l'éthique sociétale*

| |
|---|
| *La société doit respecter*<br>*la progression personnelle des individus.* |

Certes la société doit se protéger contre les agissements politiques ou mafieux des gens qui cherchent à la détruire, mais elle ne devrait en aucun cas anéantir leur vie personnelle.

Or actuellement, il n'existe aucun modèle cohérent d'une éthique applicable à la société dans son ensemble. Les hommes sont capables de s'éduquer à reconnaître et à analyser les pièges qu'ils rencontrent du fait des contraintes sociétales, mais ils ne disposent pas d'un outil universel qui pourrait être inscrit dans la constitution des États comme un droit inaliénable des citoyens. *Il reviendra donc aux générations à venir de concevoir cette éthique nouvelle.* Ce ne sera pas chose facile car les pouvoirs législatifs, exécutifs et judiciaires sont détenus majoritairement par des gens qui ont renié leur propre transcendance (et oui!). Il en est de même de la direction des grandes entreprises industrielles et financières. C'est aussi le cas des commentateurs politiques. Il faut dire que les hommes qui vivent en ce moment sur la terre sont, dans leur immense majorité, inconscients de la croissance de leur être ; comment défendraient-ils un droit qu'ils ignorent ? Ce n'est pas ici le lieu de chercher les causes de cet état de fait abominable qui intoxique tous les pays du monde.

Les obstacles se présentent de toutes parts. Citons un seul exemple. Les personnes qui participent à des associations de bénévoles au service des exclus de la société, se trouvent souvent confrontées à des gens qui cherchent à les décourager, ou bien même qui agissent de façon occulte pour détourner les associations de leurs statuts. Ces individus malfaisants, qui se refusent eux-mêmes à progresser, agressent les personnes en progression ; ils se font ainsi les suppôts de l'Adversaire.

Les obstacles se présentent jusque dans les familles, entre époux et épouse, ou entre parents et enfants.

Est-il possible de contre-attaquer cet Adversaire omniprésent, fauteur de catastrophes, destructeur du genre humain ? Oui, car cette riposte est collective.

*Les personnes qui résistent à l'Adversaire ne sont pas isolées.*
*Elles reçoivent un soutien effectif de la collectivité humaine.*

En effet l'Adversaire est limité à la connaissance illusoire des existences individuelles dans le temps, qui sont éphémères, alors que les personnes qui prennent part à des performances collectives découvrent des chaînes de causalité qui s'inscrivent dans l'éternité. Elles en reçoivent ce dont elles ont besoin pour poursuivre les performances entreprises.

Voyons plus précisément ce qui est spécifique de la religion chrétienne, en particulier le point central de la prédication de Jésus :

Les êtres humains
peuvent devenir
des fils de Dieu.

Que les hommes puissent être des fils de Dieu, c'était l'enseignement constant de Jésus. Ce n'est pas seulement à ses disciples, mais à toute une foule rassemblée au flanc de la montagne proche de Capharnaüm qu'il a dit : « Quand vous priez, dites "Notre Père … que ta volonté se fasse" (Matthieu 6,9..). Il est clair pour toutes les personnes qui récitent cette prière que, si Dieu est leur Père, c'est qu'ils sont ses enfants.

Mais voyons ce que Jésus avait expliqué avant d'enseigner cette prière du Notre Père :

> Vous avez appris qu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même et tu haïras ton ennemi. » Mais moi je vous dis : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent, afin que vous deveniez des fils de votre Père qui est dans les cieux. » (Matthieu 5,43-45)

Comme l'explicite en français la conjonction "afin que" (ὅπως), Jésus avait introduit une relation de causalité que nous pouvons réécrire ainsi :

*C'est la pratique, par les hommes qui vivent sur la terre, de l'amour envers leurs ennemis, qui fait d'eux des fils de Dieu leur Père, qui est dans les cieux.*

Nous avons reconnu dans le chapitre 5 que toute personne humaine peut exercer un pouvoir de décision sur l'histoire collective du genre humain. Or cette histoire est organisée exclusivement selon des chaînes de causalité. Ce pouvoir implique donc que les personnes puissent poser des causes finales qui engagent d'autres personnes qu'elles-mêmes. Et bien, la relation de causalité révélée par Jésus, entre l'amour et la filiation divine, est la seule que nous connaissions pour réaliser cela.

*L'amour est la seule arme disponible aux hommes pour gérer leur histoire collective.*

*Providentiellement, cette arme est toute puissante, car elle associe les hommes à leur sauveur Jésus-Christ qui est déjà vainqueur.*

Tel est le sommet de la Révélation. Nous allons maintenant réfléchir à partir de cette vérité révélée.

Nous avons déjà comparé l'histoire collective à un immense filet en cours d'ourdissage. L'amour consiste à poser une finalité là on l'on se trouve, à une date particulière du temps et dans une chaîne de causalité particulière hors du temps. On formulera par exemple la prière : « Seigneur, fais que je vive avec telle personne pour l'éternité. » Bien sûr, il ne s'agira pas d'une simple phrase prononcée du bout des lèvres, mais d'un engagement irrévocable comportant à la fois la volonté d'aider cette personne sur la terre et le désir de vivre avec elle dans le ciel. La réponse à cette prière sera un nouveau nœud du filet, qui sera l'origine d'une nouvelle lignée. Le filet en sera renforcé et diversifié :

*L'amour assure la cohésion de l'histoire collective.*

En fait nous ne connaissons ni l'origine ni l'aboutissement de cette histoire collective. Nous avons déjà expliqué que son début n'est connu que par des textes mythiques, notamment la roue cosmique et le jardin d'Èden. Pour ce qui est de son aboutissement, c'est Jésus lui-même qui a donné un texte révélateur (apocalyptique) annonçant qu'il reviendra dans la gloire et qu'il jugera tous les hommes. (cf Matthieu 25,31-47) C'est ce retour de Jésus-Christ qui est désigné dans la tradition chrétienne par les termes de *parousie* (ἡ παρουσία) ou de *jugement dernier.* Les mythes et les apocalypses ont ceci de commun qu'ils s'expriment par des métaphores ; ils ne font que mettre en évidence des caractères permanents des êtres humains, pour les aider à vivre à la date présente, sans aucune description d'événements temporels. *Le texte sur la parousie, qu'il faut sans cesse relire, explicite ce qu'il faut faire pour s'insérer dans la lignée de Jésus-Christ.* Pour les chrétiens, c'est lui-même qui le demande.

Beaucoup de gens connaissent au moins une phrase de ce texte sur la parousie : *« Chaque fois que vous avez donné à boire à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »*

Les chrétiens trouvent une autre image révélatrice dans le livre de l'Apocalypse. Par trois fois le Seigneur Dieu y déclare : *« Je suis l'Alpha et l'Oméga. »* (Apocalypse 1,8 21,6 22,13) La première et la dernière lettre de l'alphabet grec, $\alpha$ et $\omega$, sont en effet une métaphore pour désigner la toute-puissance de Dieu et la royauté du Christ sur l'histoire de toute l'humanité.

La pensée rationnelle doit rappeler, une fois de plus, qu'il ne s'écoule aucun délai entre l'origine et l'aboutissement du genre humain, entre $\alpha$ et $\omega$. Les mystiques disent : « Le Seigneur m'attend pour m'accueillir dans son royaume ». La raison n'empêche personne de dire cela, mais à la condition d'entendre que Dieu n'attend jamais, que c'est l'homme qui s'attend à se trouver en face du Christ, lequel est prêt à le recevoir dans son royaume. Le Christ est éternellement en attitude d'accueil.

Voulons-nous une autre image ? Levons donc les yeux vers la statue qui domine le Pain de Sucre à Rio de Janeiro : il accueille tous les hommes qui se confient à lui ; chacun à son heure.

*Aimons nos ennemis !*

L'amour qui est ressenti dans la vie terrestre, prend des formes extrêmement variées. D'un point de vue anthropologique, il est considéré comme le sommet des sentiments. Il excède même l'amitié fraternelle, car l'amitié réunit des êtres humains qui se soutiennent mutuellement, tandis que l'amour peut se porter sur des personnes qui ne rendent rien en échange et qui, au contraire, sont la cause de soucis, de solitude, de détresse. Or cette réflexion sur l'amitié fraternelle et l'amour ne pourrait pas être menée par la raison seule ; il faut être soi-même engagé dans sa propre croissance. Ce n'est qu'avec le christianisme que le mot qui désigne l'amitié fraternelle, *la philadelphie* (ἡ φιλαδελφία), qui n'avait été utilisé jusqu'alors que pour des cas particuliers, a pris le sens général d'une fonctionnalité dont dispose tout être humain. C'est le christianisme qui a reconnu en elle un caractère générique, un élément de la quiddité humaine. Le premier à l'utiliser dans ce sens a été l'apôtre Pierre, qui expliquait que le but à atteindre était de *devenir associés à la nature divine.* (2 Pierre 1,4)

> Faites tous vos efforts pour joindre à votre foi la vertu, à la vertu la connaissance, à la connaissance la maîtrise de soi, à la maîtrise de soi la patience, à la patience la piété, à la piété l'amitié fraternelle (ἡ φιλαδελφία), à l'amitié fraternelle l'amour (ἡ ἀγάπη). (2 Pierre 1,5-7)

C'est l'amour qui fait le lien entre l'histoire temporelle et l'histoire véridique. Aimer une personne consiste à s'insérer avec elle dans une chaîne de causalité, quelque part entre l'origine du monde $\alpha$ et la parousie $\omega$. En cet emplacement particulier se réalise, en association avec la nature divine, ce qui est présent partout dans l'univers, *le passage de la déréliction à la dilection.*

Ne nous laissons pas troubler par le fait que la plupart des langues possèdent différents mots pour désigner l'amour. Les circonstances qui prédisposent à l'amour sont si nombreuses et variées qu'il ne peut en être autrement ! Mais retenons bien ceci : *Il n'y a qu'un seul amour, qui est vu de façon différente selon qu'on l'observe dans le cours du temps ou dans l'éternité.*

Il faut rejeter fermement la théologie, fort à la mode de nos jours, selon laquelle il existerait deux amours humains :

- un amour égocentrique et possessif, l'Éros (ὁ ἔρος), visant à satisfaire les besoins et les désirs corporels,
- un autre amour, désintéressé et oblatif, l'Agapê (ἡ ἀγάπη), dirigé vers Dieu.

Puisque l'amour est unique, il faut considérer que le mot qui le désigne est un nom propre. En français on peut soit le faire précéder de l'article défini, *l'amour,* soit écrire en majuscule sa première lettre, *Amour.*

Reconnaissons que nous n'avons pas pu répondre à la question posée *"Jésus est-il le Fils de Dieu ?"* Nous avons seulement reconnu que *"si l'on croit que Jésus est le Fils de Dieu, on croit aussi qu'il a donné à tous les hommes le moyen de devenir des fils de Dieu."* Mais chacun garde le choix entre croire ou de ne pas croire à la Bonne Nouvelle qu'il est venu annoncer, entre se fier à lui ou de se détourner de lui, entre s'insérer dans sa lignée ou s'écarter d'elle, entre aimer ou ne pas aimer.

| | |
|---|---|
| *Le contraire de l'amour* | *(ἡ ἀγάπη)* |
| *est le reniement.* | *(ἡ ἀπάρνησις)* |

# conclusion

Notre étude de la pensée rationnelle nous a conduits à nous faire une conception du genre humain bien plus complexe que l'on ne l'imagine habituellement.

Nous avons d'abord reconnu que les êtres humains, comme tous les animaux sans doute, disposent de deux modes de fonctionnement. D'une part ils disposent de fonctionnalités individuelles qui leur permettent de se situer et d'agir dans la vie courante ; d'autre part ils ont la possibilité de participer à des performances collectives. La pensée rationnelle fait exclusivement partie des fonctionnalités individuelles ; elle est incapable de découvrir seule ce qui se passe dans la collectivité. Il faut donc qu'à un moment ou à un autre les individus prennent connaissance de la vie collective.

*L'être humain doit sortir de lui-même*
*pour accéder à ce qui le transcende.*

Cette prise de connaissance se fait par paliers. Nous avons vu dans le chapitre 3 que *la vie humaine est une progression vers une meilleure participation à la vie collective.* À chaque palier l'être humain se rend compte s'il est en croissance ou en décroissance, grâce à un état émotif particulier. Sa pensée rationnelle, qui reconnaît cette émotion, est consciente des choix qu'il fait.

Dans le chapitre 4, *nous avons pu définir le concept de réalité.* La vie de l'homme dans le temps est éphémère et fictive ; par contre l'histoire collective est ininterrompue et réelle. Or c'est l'homme encore vivant sur la terre, qui détermine ce qui est réel pour lui, à savoir ce qu'il reconnaît comme réel au moment où il s'insère dans

la collectivité. Ainsi, chaque individu ne connaît de l'histoire collective que ce qui le concerne ; *dans la pratique le concept de réalité n'a donc pas une portée universelle.* Cependant l'histoire collective est faite de lignées d'individus qui se transmettent les mêmes connaissances et les mêmes façons de penser. Même si un individu ignore tout d'une autre lignée, il doit considérer qu'elle aussi est constituée d'hommes qui l'ont reconnue comme réelle, sur la foi de l'état émotionnel caractéristique qu'ils ont ressenti. Cette autre lignée est donc, elle-aussi, réelle. Généralisons : ce qui, dans la vie terrestre des hommes, est ressenti comme une progression se conserve dans l'histoire collective ; ce qui est un refus d'avancer se perd à jamais. Donc :

*Toute l'histoire collective du genre humain est réelle.*

Dans le chapitre 5, nous avons pu expliquer que *les phénomènes surnaturels sont des interventions de la collectivité, qui est organisée hors du temps, sur le cours du temps.* Ces phénomènes paraissent inexplicables si l'on néglige les performances collectives qui sont à leur origine. Il faut remarquer que nous avons pu donner l'explication de phénomènes surnaturels parmi les plus surprenants sans faire intervenir quoi que ce soit d'extérieur au genre humain.

*Le surnaturel fait partie, comme le naturel,*
*de l'univers dans lequel tout homme est plongé.*

Nous avons étudié en détail un exemple de guérison inexplicable, celle du général syrien Naaman décrite dans la Bible. Nous avons vu aussi un exemple d'objets “déplacés”, la réapparition de vin à la place d'eau dans une page d'évangile très étonnante, le repas des noces de Cana. Nous avons même pu, grâce à des données d'origine scientifique, donc rationnelle, revenir de l'histoire collective aux événements temporels, pour retrouver ce qui était arrivé au Saint-Suaire, le drap mortuaire dans lequel Jésus-Christ avait été enveloppé après sa mort sur la croix. Notre explication des phénomènes surnaturels, qui ne fait appel directement à aucune

expérience religieuse, est universelle. La pensée rationnelle devrait apprendre à l'utiliser.

Il y a des questions auxquelles nous n'avons pas répondu, car elles ne sont pas du ressort de la pensée individuelle. Existe-t-il une conscience collective qui orienterait l'histoire à l'insu des individus ? Le Créateur a-t-il un projet sur le genre humain, ou bien celui-ci bâtit-il progressivement sa propre histoire ? Dans la chapitre 6, nous avons affirmé, comme nous le faisons depuis le début de notre réflexion, que la raison humaine laissée seule ne peut pas connaître directement le divin. Le meilleur exemple est donné par le christianisme : Jésus-Christ donne aux hommes, au nom de Dieu, le commandement *"aimez vos ennemis"* qui est notoirement contradictoire avec la raison humaine ; ce qui serait humainement raisonnable serait d'abattre tous les obstacles, quels qu'ils soient, qui empêchent les hommes de progresser individuellement, chacun à sa façon, vaille que vaille.

Alors, que peut faire l'être humain pour aborder la connaissance de Dieu ? Il doit transgresser (παραβαίνειν præterire) les limites de sa propre raison, par une démarche qui s'appelle *la foi.*

La foi intervient lors des rencontres transcendantales. Les personnes qui échangent leurs expériences *se fient* à ce que les autres leur communiquent ; elles sont en situation de *confidence.* Dans cet état, elles peuvent constater, et vérifier par leur état émotif, qu'il existe dans la collectivité une lignée dans laquelle elles peuvent s'insérer, ou dont au contraire elles peuvent se détourner.

*Le résultat d'un acte de foi est l'adhésion à une lignée.*

La *vie religieuse,* qui se développe après cette adhésion, dépend de ce que les personnes trouvent dans la lignée, selon leur réceptivité. Elles y rencontrent trois sortes d'éléments qui surpassent leur pensée rationnelle :

- des *connaissances* qu'elles ne possédaient pas ou qu'elles considéraient jusqu'alors comme invérifiables, et qu'elles admettent désormais comme avérées, puisqu'elles les tiennent d'une lignée. *Aucune personne humaine n'est fiable isolément, mais les lignées sont toujours fiables collectivement.* Ce sont ces nouvelles connaissances qui constituent les *croyances religieuses.*
- une nouvelle *façon de penser,* qui ordonne selon des relations de causalité toute l'histoire de l'humanité et qui rendent intelligible son évolution vers des performances de plus en plus efficientes et diversifiées.
- un meilleur entendement des *actions rituelles,* qui associent les individus qui s'insèrent dans une même lignée, à leurs devanciers qui y séjournent déjà dans un éternel présent.

C'est dans cette éternité que l'on peut découvrir la Miséricorde de Dieu envers tous les hommes et envers chacun personnellement. Alors que dans la rencontre transcendantale l'homme ressent une émotion individuelle, dans la rencontre du divin il a *l'impression réaliste d'être en présence d'un Être supérieur* qui lui parle et l'attire à lui.

Mais cette implication de Dieu dans l'humanité ne pouvait pas être abordée dans cet essai sur la pensée rationnelle.

Verrières le Buisson, le 26 septembre 2013

Pierre Paul Curvale